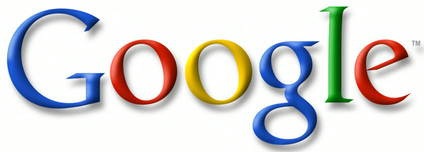
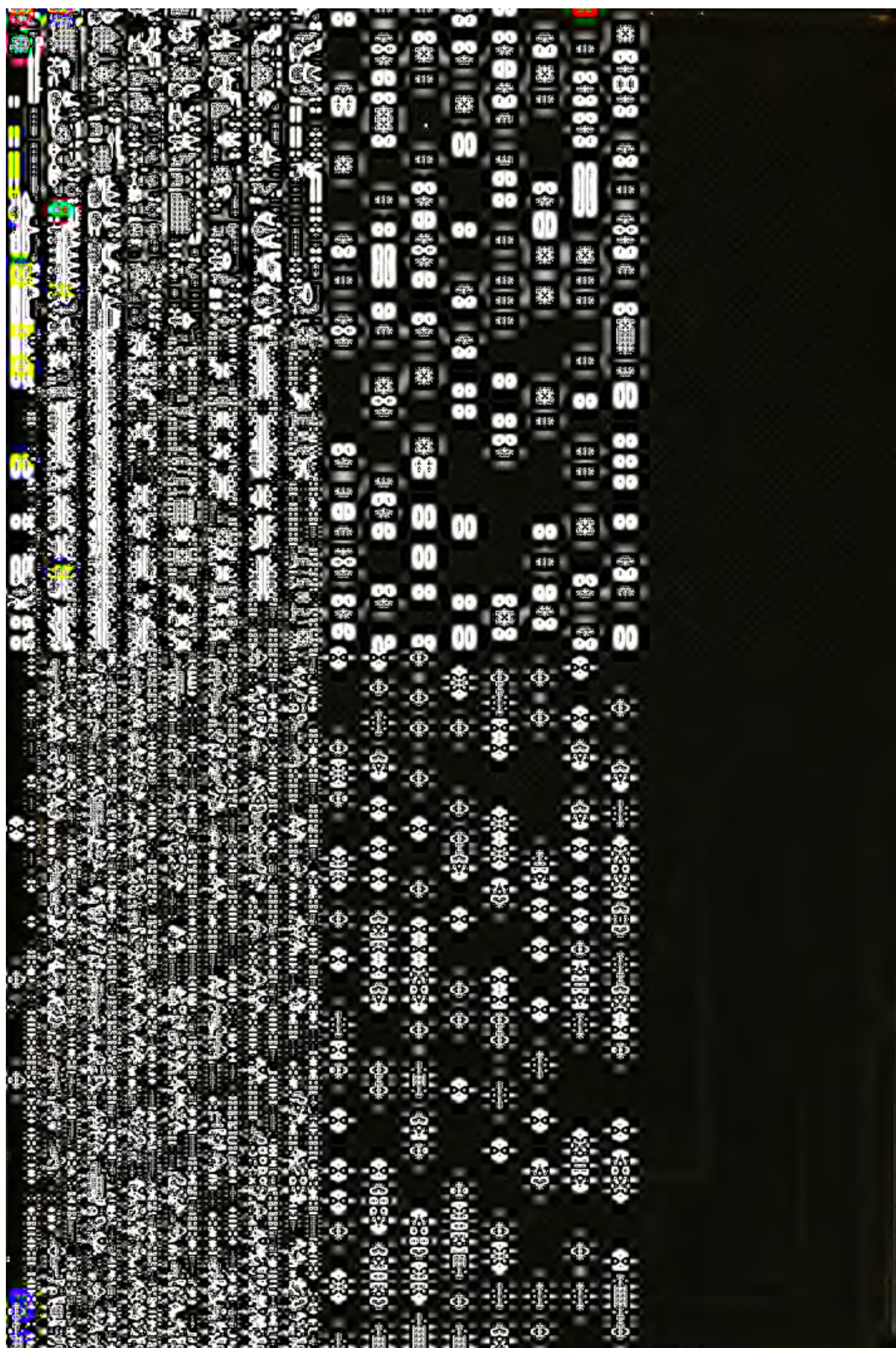

Google





COLLECTION MICHEL LÉVY

PARIS

ET

LES PARISIENS

Paris. — Typographie Morris et Ce, rue Amelot, 64.

LE DIABLE A PARIS

PARIS

ET LES

PARISIENS

de Balzac — Ch. Nodier — E. Briffault — Stahl — L. Gozlan — A. Karr — Méry — Gérard de Nerval — A. Houssaye — Th. Gautier — A. Aubert — Octave Feuillet — H. Monnier — Ch. de Boigne Stendhal — E. Sue — P. Pascal — Lynceus



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

PARIS ET LES PARISIENS

COMMENT ON SE SALUE A PARIS.

Lorsque le cavalier Marin vint en France, sous le roi Louis XIII, il fut tellement surpris des démonstrations excessives que pratiquaient les jeunes seigneurs en s'abordant, et des salutations incroyables qui précédaient leurs causeries, qu'il écrivit ce joli mot à ses amis d'Italie : « *En France, toute conversation commence par un ballet.* »

Le salut et la façon de s'aborder, qui sont caractérisés d'une manière si différente dans les divers pays du monde, ont surtout à Paris des formes particulières. On ferait presque l'histoire de la société parisienne par l'histoire chronologique de ces formes de salutation. Molière, à qui rien ne pouvait échapper de la grande comédie humaine, a fait, dans M. Jourdain, deux joyeuses peintures de ces ridicules : lorsque M. Jourdain, sorti tout érudit des mains de son maître de danse, fait reculer la marquise afin de don-

ner à ses trois saluts le développement nécessaire, et lorsque, usant d'une autre science, il apprend de son maître de philosophie la manière d'aborder cette belle dame avec la phrase si fameuse et si malléable: « *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. » Il est assez étrange que toute rencontre de deux personnes soit précédée en effet de deux actes indispensables, une contorsion et une banalité, c'est-à-dire le salut et le compliment.

Ce petit *ballet* qui s'exécute ainsi, selon le cavalier Marin, entre ces deux personnes qui se rencontrent, n'aurait-il pas un secret motif? celui de se recueillir de part et d'autre, et de mesurer ce qui va s'échanger dans la conversation. Une rencontre est une surprise; une surprise embarrasse, et le salut et les compliments vagues qui le suivent sont parfaitement placés pour se remettre d'aplomb.

Toute l'échelle sociale se retrouverait au besoin dans la gradation des courbes que dessinent les divers saluts. Du maréchal de France au mendiant, du fat au plat, les inflexions sont innombrables dans leur variété, et la plus habile dissertation mathématique ne pourrait les reproduire.

Le salut est comme les caractères, il est altier, simple, bonhomme, insultant, bienveillant, froid, humiliant, bas, naïf, gourmé, orgueilleux, triste, inquiet, misérable, audacieux.

Tel salut irrite, tel autre touche et émeut. — Les rapports sociaux et les nuances des positions s'y des-

sinent d'une manière éclatante, mais rapide. Avant que les deux salutateurs se soient raffermis sur leurs jambes, vous jugez de la distance qui les sépare ; et une fois raffermis sur leurs pieds et le ballet terminé, le niveau de l'habit noir efface l'inégalité.

Les sots et les fats ont une supériorité immense sur les gens d'esprit dans cette pratique. Quant à l'homme de génie, il est au dernier rang, il n'a jamais su saluer.

Cet art est difficile; il exige des études profondes, une expérience considérable, ou une inspiration naturelle qui les remplace.

Le salut exquis est celui qui contient autant de dignité que de bienveillance; le plus sot est celui qui humilie et qui afflige.

L'homme du peuple et l'ouvrier ignorent presque le salut; entre eux ils s'abordent en riant, mais la tête droite ; et, même à l'égard de leurs supérieurs ou des riches, ils ne savent pas se courber.

A mesure, au contraire, qu'on remonte dans les degrés de la civilisation, la souplesse du salut augmente; elle atteint sa dernière courbe dans les salons des rois et des grands.

Il y a peut-être au fond de cet usage du salut un immense ridicule, inaperçu parce qu'il est en usage, mais qui frapperait les yeux inaccoutumés à le voir.

Benjamin Constant sentait cela lorsque, écrivant à madame de Charrière, il souriait des gens qui *perdent leur équilibre pour paraître mieux polis.*

Mais qu'y faire? changer ce ridicule pour un autre? cela en vaut-il la peine? Contentons-nous de l'avoir constaté, afin que les générations moqueuses qui nous suivront sachent que nous nous étions connus nous-mêmes, et que nous les avions prévenues et pressenties dans les sarcasmes et les dédains dont elles accableront notre âge.

P. PASCAL.

A QUOI ON RECONNAIT

UN HOMME DE LETTRES A PARIS,

ET CE QU'ON Y ENTEND PAR CE MOT : UN LIVRE.

Paris est, sans contredit, la ville du monde où se trouve le plus grand nombre d'hommes de lettres. Cette abondance d'écrivains qu'on y remarque vient sans doute de ceci : que, pour être homme de lettres à Paris, il faut avoir fait un *livre;* comme il faut, pour y être peintre, avoir fait une grande page. Or, un *livre* c'est une idée, ou quelque chose qui y ressemble, ou même quelque chose qui ne ressemble à rien, et dont le nom occupe à titre courant la partie supérieure d'un in-octavo de quatre cents pages. De ce qui est dessous, Dieu garde qui s'en soucie ! Dans un *livre*, vous avez deux choses : le titre, qui doit être bref, imposant, plein de je ne sais quel curieux mystère, comme l'étiquette d'une boîte précieuse : *de la raison, du goût, de l'esprit;* et puis la matière, qui est tout ce qu'on veut, moyennant qu'elle ait les qualités essentielles de la matière, c'est-à-dire les dimensions de hauteur, de largeur et d'épaisseur dont

se compose un parallélipipède compacte de papier imprimé. Après cela, si vous y trouvez de l'esprit, du goût et de la raison, c'est tout gain ; nous n'en demandons pas tant : nous avons, grâce au ciel, un *livre* et un auteur de plus. Faut-il s'en plaindre ? Non ; mais il est sage pourtant de se méfier d'un pays où les grands écrivains se comptent par centaines, et d'une littérature où les livres célèbres sont si nombreux qu'on ne saurait les compter.

J'ai connu un homme d'un savoir immense, qui avait passé sa vie à recueillir, selon l'ordre où il les avait acquises, toutes notions scientifiques et rationnelles de l'espèce ; et, comme cet ordre se trouvait être naturellement celui d'une excellente éducation, où la pensée, parfaitement dirigée, procède, dans une progression continuelle, de ses premières perceptions aux résultats les plus excentriques de l'étude et de la réflexion, il avait fini par se faire pour son usage une encyclopédie bien supérieure à celle de M. d'Alembert, sur un plan bien préférable à celui du chancelier Bacon. Le jour de sa mort, qui arriva le 9 octobre 1808, s'avisant qu'il n'avait point donné de titre à son ouvrage, il se fit apporter le manuscrit sur son lit, parcourut d'un regard la première et la dernière page, et, d'une main encore ferme, écrivit les mots suivants au frontispice :

DES COCHONS D'INDE.

Son omniscience ne le pousserait pas aujourd'hui

à une place d'académicien libre dans la section de zoologie.

Les anciens prosateurs ne savaient ce que c'était qu'un *livre*. Pythagore, Démocrite, Socrate, Épicure, n'en ont pas fait un seul. C'est tout au plus si nous oserions donner ce nom maintenant aux *dialogues* de Platon, aux *aphorismes* d'Hippocrate et aux *morales* de Plutarque. Athénée, Ælien, Stobée, Valère-Maxime, Aulu-Gelle, Macrobe, Montaigne, Lamotte le Vayer, Diderot, ont nettement tranché la question. Ils n'ont laissé que des pages avec lesquelles il y a des livres à faire pour mille générations de pédants.

Il faut tout dire. Nous avons bien encore quelques grands écrivains qui n'ont pas fait de *livres;* mais ceux-là étant tombés dans l'excès contraire à celui que je reprends, et n'ayant jamais écrit une ligne de leur vie, ce que j'ai avancé, que pour être homme de lettres à Paris il faut avoir écrit un *livre*, reste vrai ; à moins qu'on ne veuille transformer ainsi la proposition : « Pour être homme de lettres à Paris, il faut n'avoir jamais rien écrit. »

Pour moi, si une méchante habitude, ou le besoin de me distraire des angoisses de la maladie, tant que je ne serai pas parvenu à dire avec Possidonius que la douleur n'existe pas, me réduisaient encore à écrire, ce ne serait pas pour entreprendre un livre. J'abandonnerais tout au plus aux dernières pages de mes tablettes décousues quelques souvenirs, quelques

impressions, quelques rêveries sans suite, en attendant que la mort vienne souffler en riant sur ces feuilles sibyllines, et les rendre avec moi aux éléments.

CHARLES NODIER.

UNE JOURNÉE A L'ÉCOLE DE NATATION.

SOMMAIRE.

Paris et la Seine. — Canotiers et Pêcheurs, monographie. — LE VAISSEAU. — Le Nageur parisien, École de natation. — Bains Vigier. — A L'ÉCOLE DE NATATION : le Matin, les Déjeuners, le Maître de nage, d'Heure en Heure, la *Rotonde*, l'*Amphithéâtre*, Gymnastique, Groupes, Poses, Aspects divers, Coup d'œil philosophique, Vanité et Néant, le Café, une Dame au Comptoir, Habitude nautique. — La Pleine eau. — Le Dîner, le Soir, Nuits vénitiennes. — BAINS DE FEMMES. — Costumes, Mœurs, Habitudes. — Chiffres. — Le Fleuve de la vie.

Pour celui qui, dans les habitudes et les affections d'une grande cité, ne cherche pas seulement le côté plaisant ou l'aspect ridicule, chaque sympathie, chaque inclination, même celles qui étonnent le plus, ont des causes originelles et nécessaires. En remontant avec rapidité et avec franchise le cours des âges, on voit chaque coutume et chaque penchant naître naturellement des faits, presque toujours avec sagesse. Le temps, qui altère tout ce qu'il n'améliore pas, met souvent, il est vrai, la folie, l'extravagance, la manie et la déraison à la place de ce qui était d'abord régulier et sensé. Le Parisien aime la Seine comme le

Vénitien aime l'Adriatique. L'enfant de Paris, s'il le pouvait, ferait de son fleuve une mer. Que de fois il a sérieusement rêvé ce prodige! Aussi, comme il traite gravement toutes ses relations avec la Seine! Il a ses ports, ses canaux, sa flotte et sa population maritime, sa navigation, un commerce immense, ses trains flottants et ses pyroscaphes : voilà pour ses intérêts, pour son travail et pour son bien-être. Sur ce chemin, qui marche en traversant Paris, comme eût dit Pascal, la ville voit se presser, à l'entrée du fleuve, les denrées des plus riches provinces; à sa sortie, affluent toutes les productions du monde. On a parlé des eaux qui roulaient de l'or; l'industrie a chargé d'or le sable de nos rivières.

Pour ses plaisirs, Paris a sa flottille, svelte, élégante, légère et pavoisée; les rivoyeurs et les canotiers de la Seine sont assurément de nature plaisante; il est sans doute difficile de ne pas rire de l'importance nautique dont ils affublent leur personne, leurs mœurs et leur langage; c'est le carnaval sur l'eau. Cependant, sans trop d'efforts, on peut retrouver, dans cette fantaisie poussée jusqu'au burlesque, les traces de l'instinct primitif et des premières amours des rives du fleuve.

Le canotier de la Seine est rigoureux dans son costume : il porte la *salopète*, cotillon de grosse toile à torchon; la *salopète*, ne se lave pas, chaque tache lui est un honneur; le bourgeron de laine, la *vareuse* et le toquet bordé de couleurs écossaises achèvent

l'ajustement. Le langage du canotier est plus terrible que ceux des plus terribles flambarts; il se pavoise de toutes les couleurs, sans trop s'inquiéter à quelle nation il se donne; il fait et défait de la toile avec tant d'adresse, que lui et ses *équipiers* sombrent le plus souvent dans les plus innocentes flaques d'eau. C'est le tyran du fleuve, qu'il écume sans relâche; mais il n'aime pas à se frotter aux marins sérieux; il s'attaque aux chétives et inoffensives embarcations des promeneurs; alors son *battage*, c'est-à-dire son attaque, a toute la férocité d'un abordage de corsaire.

A côté des canotiers on rencontre les pêcheurs à la ligne. Ils vivent dans une perpétuelle inimitié : le pêcheur ne peut exister que dans le silence et l'immobilité; le canotier n'existe que par les cris et par le bruit : après l'eau et sa nacelle, la turbulence est son troisième élément.

Pour le pêcheur à la ligne, il n'est point d'intempérie; il brave tout, la violence de sa passion ne connaît pas d'obstacle.

Le pêcheur à la ligne est un agneau si le poisson n'est pas rebelle; c'est un tigre, un requin, s'il résiste. Il contemple avec amour un goujon; une ablette même lui arrache un sourire; une vieille savate ou l'une des mille immondices que roule la Seine le met en fureur.

Le dimanche et les jours de fête, le pêcheur à la ligne pêche en famille, avec sa femme, ses enfants, sa bonne et son chien.

Si la pensée se reporte dans le passé, à travers les ténèbres qui entourent l'origine de l'antique Lutèce, nous voyons le berceau de Paris placé dans une île au milieu des eaux. En avançant de siècle en siècle, la Seine est pour Paris une source de prospérité toujours croissante. C'est en témoignage de ses bienfaits que la ville de Paris a placé dans son écusson un vaisseau, comme le signe durable de sa gratitude pour cette navigation du fleuve qui fut le principe de sa grandeur.

Paris et ses magistrats ont épousé la Seine, comme Venise et ses doges étaient mariés à la mer Adriatique.

Le Parisien, non pas cet être métis qui vient de tous les coins de la France peupler la grande ville, le Parisien pur sang a, pour son fleuve, toutes les prédilections et tous les goûts qu'on voit se manifester chez les habitants de notre triple littoral. Le premier plaisir que goûte l'enfant de la Seine, c'est celui de s'essayer à nager. Paris compte des nageurs supérieurs en force aux plus habiles nageurs des ports les plus fameux; ce sont tous des enfants du peuple; tous se sont formés eux-mêmes et sans autres maîtres que leur intrépidité et la nature. Paris est non-seulement la ville de France, mais la seule ville du monde qui ait ouvert des écoles de natation et enseigné cet art avec un corps d'instituteurs et de principes. La natation, bien avant l'escrime, avant la danse, avant l'équitation et avant la gymnastique, introduite aujourd'hui dans nos écoles, avait pris place dans l'éducation

des enfants de Paris. Cet enseignement fut longtemps épars sur les rives, ne suivant aucune règle et sans être soumis à aucune discipline ; il était plein de périls.

Deux écoles de natation furent établies sur la Seine, il y a quarante ans ; elles étaient placées aux deux extrémités du fleuve : l'une en haut, en amont ; l'autre en bas, en aval ; la première était située au quai de Béthune, à la pointe orientale de l'île Saint-Louis ; la seconde s'était posée à l'extrémité du quai d'Orsay, près du pont de la Concorde.

Bientôt la Seine fut couverte de *bains à quat' sous ;* les prescriptions décimales, pour lesquelles nous professons un profond respect, ne sont point parvenues à chasser ce nom des habitudes du langage populaire. Ces bains, où l'on paye maintenant vingt centimes, avaient un aspect repoussant. Quelques planches mal jointes, recouvertes d'une grosse toile, indiquaient ces lieux de délices. On y fournissait des caleçons à ceux qui pouvaient les payer ; la majorité des baigneurs supprimaient ce vain ornement, et les peignoirs étaient complétement inconnus.

Les quatre établissements des bains Vigier rehaussaient seuls la vue de la Seine.

C'est là que le paisible bourgeois s'enfonce douillettement dans les profondeurs de la baignoire ; il se trempe à l'heure ; il a su s'entourer de toutes les sensualités qui lui sont chères ; sa montre, son thermomètre, le mouchoir, la tabatière, les bésicles bien affermies sur le nez, et, sous ses yeux, son livre bien-aimé :

voilà ses joies. Il fait et refait son bain, le gradue avec art, voit avec orgueil flotter sur l'eau le ballon de son abdomen. Au bain, le bourgeois de Paris rêve l'Orient, ses délices, ses voluptés, ses parfums et ses odalisques, l'opium et ses extases, et prend une croûte au pot.

Les deux écoles de natation, qui régnaient paisiblement sur un domaine que personne ne songeait à leur disputer, ne se piquaient point d'un luxe qu'elles regardaient comme inutile; la concurrence les réveilla de cette torpeur. Des bains rivaux s'établirent sur différents points du fleuve, et firent assaut de coquetterie et d'éclat extérieurs. Aujourd'hui, du pont Neuf au pont de la Concorde, la Seine est couverte de constructions pittoresques où la plus grande partie de la population parisienne afflue au temps chaud.

Le fleuve qui traverse la capitale du royaume, et dont les eaux baignent le pied du Louvre et tant de splendides monuments, prend de jour en jour un aspect plus digne de la cité qu'il parcourt. Les bateaux de blanchisseuses ressemblent maintenant aux kiosques du Bosphore; ils sont vastes, bien aérés, d'une forme agréable et salubre, tout diaprés de couleurs, et surmontés d'un séchoir à claire-voie et à treillage, dans le style oriental.

Une journée à l'école de natation est un des plus piquants tableaux de mœurs de la vie parisienne; elles s'y montrent nues.

Les portes sont ouvertes de bonne heure; le matin,

l'école est visitée par quelques nageurs consciencieux, qui se baignent avec amour, et chez lesquels le plaisir lui-même tient toujours un peu du devoir ou de l'affaire. La familiarité s'établit entre ces baigneurs habitués et les employés; on cause pêche, natation et rivière; les mariniers jettent le filet en attendant que la journée commence. Vers dix heures, les premiers baigneurs sont partis; le plus grand nombre a déjeuné avec un cigare apporté du dehors; quelques-uns ont savouré modestement, mais avec un de ces appétits de nageurs, qui est de la famille de l'appétit de chasseur, un déjeuner invariablement composé d'une saucisse, d'un petit pain et d'un petit verre d'eau-de-vie; c'est un menu primitif que nos ancêtres nous ont légué. Le matin, il y a beaucoup d'enfants qu'on désigne familièrement sous les noms de *gamins* ou *moutards*. Vers midi, l'école s'anime et se peuple : mais la foule, qui commence à grossir, n'emplit pas les bassins; tous ces gaillards-là sont des viveurs plutôt que des nageurs; ils viennent, ces Sardanapales et ces Balthazars d'eau douce, goûter le plaisir du déjeuner tout nu, variété divertissante du déjeuner à la fourchette. Les omelettes et les œufs sur le plat foisonnent dans ce sybaritisme. D'autres bandes suivent les premières, et alors s'organisent des déjeuners que le boulevard Italien et la rue Montorgueil pourraient envier. Le bain reste désert et l'eau n'est fréquentée que par quelques jeunes gens à jeun et ceux qui se baignent du bout des pieds en attendant que les côtelettes soient

cuites; on entend quelques explosions de bouteilles de vin de Champagne; le café, le *gloria* et le punch parfument l'atmosphère; le cigare fume partout. Sommes-nous chez Véfour ou à l'école de natation? c'est fort difficile à deviner. « Garçon, mon bifteck?— Voilà! — Ma friture? — Voilà! voilà! — Notre poulet sauté? — Voilà! voilà! voilà! »

Ce ne sont point là les doctes instructions des maîtres nageurs.

Le tour de l'école de natation arrive enfin; les déjeuners expirent, à moins, ce qui n'est ni rare ni surprenant, qu'ils ne se prolongent pour se joindre au dîner. Les déjeuneurs font la sieste dans l'attitude des veaux qu'on expose à Poissy, un peu partout, sur les bancs, sur le divan, dessous ou dessus les tables, sur le plancher nu ou sur le long tapis qui s'ouvre sur le sol des galeries. Il est deux heures : vienne le maître de nage.

Le maître de nage a conservé le type que Vadé et Désaugiers ont chanté; c'est Cadet-Buteux. Son costume est traditionnel : en été, il porte le pantalon blanc et la veste blanche, la chemise rose, les bas à côtes rondes, alternant de rouge et de blanc, la large ceinture rouge; ses souliers ont la coquetterie de l'escarpin des muscadins, et n'ont pas détaché la large boucle; il a sacrifié sa queue et ses cadenettes, il est à la *Titus*, mais il n'a pas renoncé à la grande boucle d'oreille d'argent et à la grosse épingle; l'ancre est toujours l'emblème dont il se plaît à parer ses joyaux.

Sa figure bronzée est encadrée par d'épais favoris; tout en lui témoigne de sa force et de son expérience.

Au moral, le maître de nage a cette vanité que Molière a donnée à ses maîtres d'armes, de danse, de musique et de philosophie; il met l'art de la natation avant et au-dessus de tous les autres; comme antiquité, il le fait remonter au delà du déluge, puisque les hommes de ce temps ont nagé dans les eaux qui inondaient la terre. Cette bonne opinion de la science qu'il professe se réfléchit dans ses sentiments et dans son langage. Quoique marin de rivière, il ne se pique point de politesse, il ne s'humilie pas et ne se courbe sous aucune main; il a une superbe indépendance; mais il ne va pas jusqu'à la rudesse; il a du monde à sa façon, et il est un peu plus poli avec les gens qu'il ne le serait avec son caniche. Le maître de nage s'ennuie de ne rien faire; l'oisiveté l'irrite, non point par amour du travail, mais parce qu'il ne gagne rien les bras croisés; il aime le repos qu'il goûte au cabaret après une journée laborieuse et productive; il est sobre, et, quand il ne s'enivre pas, il vit de peu. Lorsque la leçon *donne*, le maître de nage s'humanise et devient presque doux; mais, quand la leçon ne *donne* pas, son humeur est massacrante: alors c'est un loup de mer. Il a horreur de ce qu'il nomme les mauvaises pratiques, à la tête desquelles il place les élèves des colléges et des pensions, qui ne peuvent pas économiser sur leurs *semaines* de quoi lui donner un pourboire. Ce qu'il lui faut, ce sont des *gentlemen*, des

petits barons allemands, ou des princes russes en bas âge, conduits par leur gouverneur, et qui ont toujours la pièce blanche pour payer ses petits soins. Les grands et longs adolescents, les hommes d'âge mûr, sont pour lui de véritables poules au pot; il les endoctrine si bien sur l'excellence de tout ce qu'il va leur enseigner, qu'ils ne peuvent faire moins que de se montrer généreux. Le maître de nage, dans l'exercice de ses fonctions, tient beaucoup du recruteur et surtout de l'instructeur qui dresse les conscrits. Il en a la voix et les intonations; il ressemble aussi au maître d'armes.

« Allons, monsieur (ou jeune homme), attention! *Les coudes au corps*... Ferme!... et ne bougeons pas! le premier mouvement s'exécute en allongeant vivement les bras en avant, et votre coup de jarret bien écarté. — Une, deux... ferme!... N'ayez pas peur!... — Allons monsieur (ou jeune homme), pour achever l'impulsion, rapprochez vivement les cuisses; tendez les jarrets; écartez les mains à plat sur l'eau. — Une, deux, trois! allons, ferme! C'est bien ça, monsieur (ou jeune homme). — Maintenant nous allons passer au second mouvement, pour respirer. — Les bras en demi-cercle, appuyez sur l'eau; respirez; ployez les jarrets; rapprochez les talons; remettez-vous comme en commençant. Allons ferme! — Ce n'est pas ça, je vais vous répéter; mais je me sèche le gosier, pensez-y, monsieur. » Ce monologue glisse le long d'une corde; à un bout est suspendu l'élève qui baigne dans

'eau : c'est le patient ; à l'autre extrémité on rencontre le maître de nage, marchant sur le bord, et penché sur l'eau. Il n'est pas rare que le maître de nage fasse *boire* un coup d'eau à ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas lui faire boire un verre de vin.

Ces leçons dans l'eau sont quelquefois précédées de leçons à sec ; tantôt on fait répéter debout les mouvements de la natation, tantôt on suspend par des sangles, dans l'air, ceux que l'eau effraye trop. — Sous sa brusquerie apparente, le maître de nage, ce grognard de la Seine, est doux et bienveillant ; il ne fera jamais de mal à ceux même dont il croit avoir le plus à se plaindre ; il est bon pour l'élève ; ses petites vengeances et ses mouvements de mauvaise humeur ne vont pas, ainsi qu'il le dit lui-même, au delà d'une gorgée. Il est rempli de sollicitude ; sa vigilance et son dévouement n'ont pas de bornes ; de l'œil il surveille la faiblesse des uns, l'imprudence et la sottise des autres.

L'éducation du nageur, commencée par la sangle, continue par la *perche*, c'est une gaule de sauvetage au moyen de laquelle on suit chaque brassée, comme les bras d'une mère ou d'une bonne suivent les pas d'un enfant ; à la moindre hésitation, la perche protectrice que tient le maître de nage est présente et secourable. Ces fonctions demandent une attention soutenue, dont le surveillant ne s'écarte jamais. De la rive, il donne des conseils aux nageurs ; il répond aux questions qu'on lui adresse sur tous les points de l'art ;

mais il veut qu'on reconnaisse ces services : un cigare, la goutte et tous les petits présents qui entretiennent l'amitié lui sont fort agréables. Le maître de nage et tous les hommes de sens n'admettent aucun des moyens factices inventés pour soutenir le corps sur l'eau : les vessies, les ceintures ballonnées et les gilets de liége sont proscrits par lui ; la sangle, la perche, un bon vouloir, du calme et de l'application, voilà les livres et les instruments du nageur.

Les nageurs viennent en foule jusqu'à quatre heures, et, depuis quatre heures jusqu'à six heures, c'est une invasion véritable, une cohue étourdissante de voix et d'agitation.

La jeune fashion est exacte à ce rendez-vous quotitien ; l'âge mur et la vieillesse y sont aussi représentés. Il n'y a plus dans les écoles ni *caleçons bleus* ni *caleçons rouges;* tout y est bariolage ; on court après l'originalité, mais, le plus souvent, on n'attrape que le grotesque et le ridicule. Il y a là des peignoirs bizarres, des costumes excentriques, et des caleçons qui jouent au turc, à l'arabe, à l'écossais, au grec et au polonais ; on rencontre des baigneurs qui paradent déguisés, ne se mouillent jamais, et qui vont à l'école de natation comme ils iraient au bal masqué.

Dans toutes les écoles de natation il existe une région privilégiée, c'est celle qui prend successivement le nom et le titre pompeux de *rotonde* et d'*amphithéâtre*, et que l'on pourrait, par sa position même, comparer au gaillard d'arrière du navire. En ce lieu

se réunit l'élite des nageurs; c'est le portique sous lequel se discutent les grands et véritables principes de la natation. Une *tête* y est l'objet des plus graves dissertations; on n'y laisse aucune imperfection sans conseils et sans réprimandes.

Dans les bassins, les nageurs pullulent, on se heurte, on se choque, l'eau prend la physionomie d'une masse humaine liquide et visqueuse; les sages s'abstiennent de ce *tohu-bohu*. Les habiles se produisent avec tous leurs avantages, qui la brasse, qui la coupe, qui la marinière. Les uns font la planche, les autres se jettent debout, ou les jambes croisées dans l'attitude d'un tailleur... La vague vous fustige quelquefois avec sévérité; les belles-têtes se succèdent, et aussi les plat-dos, si l'élan est trop fort; s'il est trop faible, les plat-ventre et les plat-cuisses. Ces chocs irréguliers sont assez douloureux; le dommage qu'ils causent se manifeste par une vive rougeur. Une tête mauvaise est, en outre, honnie par des huées impitoyables.

Il n'est pas rare de voir un insolent plat-dos éclabousser les curieux et se venger, par une immense immersion, des rires et des sarcasmes qui partent des deux rives.

Quelquefois la gymnastique se mêle aux exercices du bain; on se rencontre sur la poutre transversale, on se dispute le passage aux grands ébats de la galerie. Ce sont les combats de coqs de l'école de natation.

Cependant les groupes se forment; les uns se couchent comme des nègres au repos, les autres se drapent à l'antique dans leur peignoir, s'isolent comme les tragédiens qui répètent leur rôle, ou se réunissent comme les nouvellistes de Rome et d'Athènes; il y en a qui singent la halte d'un douair dans le désert; d'autres écoutent un orateur, comme les Napolitains autour d'une improvisation; il y a des philosophes qui ont un auditoire et qui dogmatisent sur le monde, la morale, la politique, l'industrie et bien d'autres choses; des journalistes petits et grands; des poëtes dépoétisés, et des faiseurs de calembours; la galanterie des récits et des confidences y est nue, comme ceux qui en parlent; tous posent, les uns avec faste, les autres avec orgueil, plusieurs sans le savoir. Les gros ventres, les têtes énormes, les petites jambes, les genoux gros, cagneux et rentrants, les épines dorsales tordues, les tailles sans fin, les bras maigres, les pieds longs et vilains, engendrent des caricatures à réjouir Gavarni et Daumier.

L'homme est laid dans l'eau, et, au sortir de l'eau, tout son être est grelottant, mouillé et souffreteux; on ne croirait jamais que tant d'heur et tant de félicité pussent se cacher sous ces piteuses mines de nageurs. Ce qu'il y a de plus amusant, ce sont ceux qui, sur le pont ou sur l'escalier en spirale construit au côté droit de l'amphithéâtre, pour les gens qui aiment à tomber de haut, font la parade au dehors. Ces statues aériennes ne se jettent jamais; c'est une exhibition à

l'usage des beaux yeux des dames qui cheminent sur le quai en traversant le pont Louis XV; on a comparé ces gens à des dindons qui font la roue sur un perchoir.

L'aspect de l'école de natation a aussi son côté philosophique. S'il est un lieu où l'homme, dépouillé de toutes les distinctions extérieures, loin de toutes les distances et de toutes les conventions sociales, revienne à l'égalité réelle et n'ait plus que sa propre valeur, c'est à l'école de natation. Quels plaisants démentis cette vérité vraie, sans voiles et toute nue, donne à la vérité habillée! C'est devant ce bassin, dans lequel s'agite pêle-mêle un amas de créatures humaines à l'état primitif, que l'on comprend bien l'utilité des habits brodés, des galons, des décorations, des insignes et des oripeaux du luxe et de la vanité; sans ce clinquant du dehors, combien ne serait-il pas difficile d'assigner à chacun la place qu'il occupe!

Ce pauvre hère que vous apercevez là-bas, bleu, tremblotant et transi, assis tristement sur ce banc, comme un coupable : eh bien! cet être si piteux, c'est un membre très-célèbre de la haute magistrature; longtemps il fut accusateur, aujourd'hui il est juge.

Ce gros homme, qu'on ne peut s'empêcher de trouver laid et commun, c'est un dandy, M. ***, un des membres les plus renommés du Jockey-Club. — Que voulez-vous? vous le voyez tel qu'il est! mais sa voiture, ses chevaux, sa livrée, son coiffeur et son corset l'attendent à la porte.

Quel est ce triste jeune homme qui s'avance si gauchement sur ses jambes grêles et chétives, qui descend par l'échelle des *petits* et qui voudrait pouvoir entrer dans l'eau sans se mouiller? — Comment vous dire, madame, que c'est le brillant et audacieux comte de C..., dont les grands airs vous étonnaient, dont la bonne grâce et les charmantes manières vous séduisaient? Vous alliez l'aimer, et, maintenant... il vous inspire le rire et la pitié... Qu'en eût-on fait à Sparte, où le costume ne pouvait mentir?

Que de passions ne résisteraient pas à ces épreuves!

Le café est plein de consommateurs; comme les bassins regorgent de baigneurs, les liqueurs, le vin de Malaga, le vin de Madère, l'absinthe, le grog et le cigare, le cigare toujours, le cigare partout, sont demandés avec fureur. Depuis la renaissance de l'école, le comptoir a toujours été tenu par une femme; on y a même été servi par des *bonnes!* Malgré le peu de faveur que l'on peut accorder au nu, tel que l'ont fait les servitudes et les sottises du costume moderne, nous nous sommes pris quelquefois à supposer que bien des femmes grandes ou petites, si nous nous trompons qu'elles nous le pardonnent, voudraient jouir à l'aise de la vue d'un café-restaurant en caleçon et en peignoir.

Dans les bassins, les nageurs ne quittent pas le pied de l'amphithéâtre, les baigneurs s'ébattent dans le milieu; au bas, sur le fond de bois, sont les vieillards et les enfants, et aussi ceux qui baignent, frottent et

instruisent leurs chiens entrés en contrebande, et les petits citoyens dont ils croient être pères. Et puis, dans les galeries, ce cri qui retentit par-dessus tous les autres : *Garçon de cabinet!*

— Allons, messieurs, pour la pleine eau! — On va partir pour la pleine eau! — Allons, la pleine eau!

Tels sont les cris qu'à différents intervalles, sept à huit fois dans le cours d'une journée chaude et limpide, font retentir les mariniers de l'école, qui se renvoient cette clameur d'écho en écho. La pleine eau, c'est le dernier enseignement de la natation : c'est l'essai que l'on va faire de ses forces au dehors de l'enceinte du gymnase, c'est l'entrée dans le monde à la sortie du collége. Il est difficile de se défendre d'une certaine émotion en faisant sa première pleine eau.

Les *pleine-eau* sortent de l'école et se placent dans un bateau, qui arbore le pavillon national; les nageurs, enveloppés dans leurs peignoirs, se groupent dans l'embarcation le plus commodément possible.

Le bateau de la pleine eau, étant arrivé au pont Royal, fait halte et se met en travers, au fil de l'eau, pour descendre lentement. Les nageurs adressent un regard d'orgueil satisfait aux curieux qui bordent le parapet du pont; ils oublient que la badauderie parisienne accorde les mêmes honneurs à un chat ou à un chien qui se noie. Alors, on se drape dans une pose prodigieuse, on se jette, on se plonge, on s'élance, on donne une *tête* avec toute la grâce possible; on se livre à toutes les variétés du genre, on épuise

tous les moyens de plaire qu'on doit à la nature ou à l'éducation; on a fait la roue et l'on rêve la conquête des belles dames qui regardent d'en haut; mais le bateau s'éloigne et le nageur doit penser à le rejoindre; d'ailleurs, la voix du maître nageur rappelle les baigneurs épars. La pleine eau s'achève en descendant; on fait route avec des carcasses flottantes et mille autres agréments semblables. Enfin on arrive au pont Louis XV, et là on remonte dans le bateau, qui ramène à l'école sa cargaison vivante. Pour le vrai nageur, la pleine eau ressemble assez bien à la sortie d'un enfant qui a été se promener avec sa bonne; mais, pour les écoliers, c'est une excursion gigantesque.

A six heures, les lions se font mettre des papillotes, et, pour préparer leurs succès du soir, ils livrent leur tête au coiffeur et leurs pieds au pédicure; puis la foule s'écoule, pour ne plus revenir; elle va dîner. Dans l'école, d'autres parties s'arrangent : le café se change en restaurant; il y a dans ces repas pris nus, sans contrainte, avec la vue du fleuve, si pittoresque et si animée, un charme inexprimable. Aussi est-on bien loin de l'humble saucisse du vieux bain, pour lequel l'omelette était un événement; les dîners sont longs et somptueux; ils s'organisent sur toute la ligne; par un perfectionnement digne d'éloges, on a maintenant une *boutique*, avec du poisson frais; la friture et les matelotes y sont en permanence, comme *aux Marronniers*, à Bercy.

La nuit vient, l'école se ferme; on ne l'éclaire jamais; les dîneurs qui font bien les choses obtiennent facilement un répit, mais des portes closes les séparent du bain. On voit revenir aussi les pêcheurs à la ligne, amis et familiers de la maison, et qui sont assez discrets pour ne pas ruiner ceux dont l'hospitalité leur accorde le droit de pêche : ce sont pourtant quelquefois des gens d'esprit.

Les mariniers rangent le linge et lèvent les tapis mouillés, puis, comme le matin, ils jettent le filet et font quelquefois capture. Ils comptent leur journée, partagent la masse, empochent leur part, et vont où le diable les mène; ils appellent cela aller manger la soupe.

Quelques petits soupers ont introduit, à l'école de natation, des nuits vénitiennes fort recherchées, et que des actrices jeunes et jolies ont mises à la mode.

Les femmes ont aussi leurs bains froids; elles ont des bains à vingt centimes, dans lesquels les mœurs et les habitudes ne diffèrent point de celles des bains d'hommes, si ce n'est qu'on s'y baigne avec une décence extérieure que l'on n'observe pas dans les établissements masculins.

Les baigneuses, vêtues de laine foncée noire ou brune, n'ont de nu que le cou, les pieds et les bras; le pantalon-caleçon est à plis, en blouse, afin qu'il ne puisse pas coller sur les formes. Presque toutes les femmes portent un serre-tête : quelques-unes, dans une intention d'élégance, ajoutent à ces serre-tête des

ruches, ce qui est horrible; d'autres se coiffent, comme Mazaniello, avec de véritables bonnets de liberté en laine, bleus, rouges ou bruns. Les plus coquettes bordent en couleur leurs pantalons-caleçons, gardent dans le bain leurs colliers et leurs bracelets, laissent flotter leurs cheveux ou pendre les tresses et les boucles; quelques autres arrivent coiffées comme si elles allaient à la cour. Rien n'est plus bizarre que de voir une tête ainsi parée sortir de l'eau.

Les femmes nagent moins que les hommes, cependant plusieurs d'entre elles donnent des têtes et plongent : il est vrai que la profondeur des bassins n'est pas redoutable; l'eau ne monte pas plus haut que le cou d'une baigneuse de taille ordinaire; elles excellent surtout à nager sur le dos.

Les ébats sont plus vifs dans les bains des femmes que chez les hommes; elles se lutinent à outrance et souvent se disputent jusqu'au bout des ongles; elles aiment à se jeter à l'eau plusieurs ensemble, en se tenant par la main, à former des rondes dans les bassins, comme les naïades autour du char d'Amphitrite.

Aux bains des femmes, qui prennent aussi le titre d'*école de natation*, se rèncontrent surtout des héroïnes de la galanterie et du plaisir opulent; les autres femmes se tiennent à l'écart, et les bonnes renommées se séparent des ceintures dorées. La cantine est pourvue de pâtisseries, de vins fins et... d'eau-de-vie! Le punch et quelquefois aussi le vin de Champagne y sont joyeusement fêtés.

On y fume tout autant que chez les hommes.

Dans ces bains féminins, les types les plus grotesques et les plus amusants se mêlent aux plus délicieuses images.

Après le bain, les femmes se coiffent, s'habillent, peignent et tressent leurs chevelures, et se toilettent au soleil comme font les colombes et les tourterelles; c'est, dit-on, un ravissant tableau tout à fait dans le goût et dans le dessin oriental. On assure que l'année dernière un jeune dandy a coupé sa barbe pour le contempler.

A l'école de natation et dans les bains des deux sexes, en s'abordant, on ne se demande pas mutuellement des nouvelles de la santé : la première question est toujours celle-ci :

— L'eau est-elle *bonne?*

L'eau est *bonne* lorsqu'elle procure une sensation agréable; elle est *mauvaise* si son contact blesse par le sentiment du froid; l'air est dans les mêmes conditions : les nageurs aiment mieux l'eau *bonne* et l'air *mauvais* que l'eau *mauvaise* et l'air *bon;* le vrai nageur consulte le thermomètre, comme le marin regarde la rose des vents. Au moindre signe de pluie, tous les baigneurs se jettent dans l'eau... pour ne pas être mouillés : c'est un instinct de grenouilles.

Quant à la statistique financière des bains froids de la Seine, elle est fort difficile à établir, tant les variations atmosphériques rendent les produits de tous les établissements incertains et douteux. Les

bains froids sont ouverts pendant quatre mois et demi, cent cinquante jours environ; il y a des journées torrides où l'on peut estimer le chiffre de l'argent dépensé, en rivière, par la population parisienne, à dix ou quinze mille francs, et d'autres où, sous l'impression d'une température froide et humide, les recettes des bains froids ne réalisent pas, toutes ensemble, cinq cents francs. Il est bien entendu que les sommes provenant du prix des abonnements, et qui sont fort élevées, surtout par le nombre des colléges, pensions et institutions qui s'abonnent, ne sont pas comprises dans cette estimation.

Les éléments de ce calcul n'ont pas été réunis; mais il faut croire que cette spéculation est avantageuse; elle est fort recherchée.

Les accidents sont rares dans les écoles de natation; les plus lointains souvenirs ne parlent d'aucun sinistre grave; il y a eu des dangers courus, mais sans résultat funeste; il y a eu aussi des indispositions subites, mais qui ne peuvent point être attribuées au défaut de sûreté ou de vigilance.

Paris est le seul lieu du monde où l'on puisse employer une journée d'été de manière à chanter, le soir, sans remords :

C'est ainsi qu'on descend gaîment
Le fleuve de la vie.

EUGÈNE BRIFFAULT.

UN MOT SUR LES JOURNAUX.

MOYEN FACILE OFFERT AUX JOURNAUX POUR PERDRE TOUS LEURS ABONNÉS.

On sait que les journaux, par une révolution opérée sous nos yeux, ont remplacé le livre, qui, par conséquent, n'existe plus ; la chaire, la tribune, et en général tous les organes divers dont se servaient autrefois la raison, le talent et la vérité pour arriver au plus grand nombre d'intelligences. Sous son poids, centuplé par l'action de la vapeur, le pilon a écrasé toutes ces nobles choses, il les a broyées, réduites en pâte, et le cylindre les a ensuite roulées en feuilles, qu'on a enfin ployées en journaux. La métamorphose durera autant qu'elle pourra. C'est l'affaire de ce vieillard fantasque qu'on appelle le Temps. Toujours est-il que l'univers, à l'exemple de Cadet Roussel, a pris, depuis peu, cette livrée de papier gris. Des gens s'en réjouissent, d'autres en pleurent. Les philosophes regardent passer. Nous sommes heureusement de ceux-là.

Aussi est-ce sans haine que nous demandons à ne pas partager l'enthousiasme et le lyrisme de ceux qui

voient tout l'avenir social dans la transformation d'une poignée de chanvre avec laquelle on eût tout aussi facilement fait une corde pour pendre les huguenots sous Charles IX, une bourre de fusil sous Napoléon, et dont on préfère aujourd'hui faire un journal. La corde et la bourre peuvent revenir. Ne vous y fiez pas. Sans nier ce qu'il y a de bon, nous avons nos raisons pour nous méfier de l'excellence et de l'infaillibilité du journalisme.

Donnez ces raisons. Soit.

Avec le journalisme, nous dit-on d'abord, il est de toute impossibilité que l'histoire ne soit pas désormais à l'abri du mensonge ; premièrement, parce que, sans les journaux, il ne sera permis à personne d'écrire l'histoire ; en second lieu, parce que les journaux sont le miroir le plus limpide, l'écho le plus sûr, la contre-épreuve la plus exacte des faits contemporains.

N'est-ce pas là un grand, un immense avantage inconnu aux époques privées du bienfait des journaux ? Répondez.

Je réponds : Cet avantage n'existe pas.

— Il n'existe pas !

— Non.

Prenons, je vous prie, un fait contemporain, d'hier, tiède encore, un fait très-grave cependant, et voyons s'il est donné à ce fait d'arriver à la postérité avec la candeur, la virginité que le journalisme doit, selon vous, lui conserver.

Un jour je lis cette phrase dans les journaux :

« Le duc de Bordeaux a fait une chute de cheval, » et il s'est cassé la jambe. »

Voilà un événement très-malheureux, me dis-je, mais que va-t-il s'ensuivre? Quelques mois d'attente me l'apprendront. J'attends. Enfin les organes de la vérité, les préparateurs de l'histoire, les journaux, daignent m'instruire.

Ici je demande la permission de citer les endroits empruntés à divers journaux, un seul journal, avec raison, n'étant que la voix d'un seul.

Suites de l'accident arrivé au duc de Bordeaux, version d'un journal royaliste.

« Que nos amis se réjouissent et que leur effroi » se dissipe entièrement. Grâce à sa bonne constitu- » tion, à son genre de vie, aux soins dont il a sup- » porté, avec la patience d'un saint Louis, les lenteurs » et les ennuis, notre prince est guéri, et, Dieu soit » loué! il ne boitera pas. »

Ainsi, me dis-je, le duc de Bordeaux ne sera pas boiteux. Souvenous-nous de cet utile renseignement pour nous en servir un jour, si nous sommes appelé à écrire sur notre époque. Voilà, ajoutai-je, un fait accompli. Il n'y a plus à s'en occuper.

Je me trompais. Le lendemain du jour où j'avais acquis ou cru acquérir la conviction que le duc de Bordeaux ne boiterait pas, je lis, en parcourant une feuille subventionnée :

« Il n'est que trop vrai que le duc de Bordeaux,
» dont la guérison ne sera peut-être jamais complète,
» boitera le reste de sa vie. Il n'y a plus de doute à
» conserver à cet égard. »

Allons, me dis-je, le prince boitera; que me disait donc le premier journal que j'ai lu? Et quel parti prendre? Il importe cependant que ma conviction soit entière. Le fait occupera une place assez notable dans notre histoire pour que je ne le présente pas comme douteux ou comme faux si je dois le rappeler un jour.

Est-ce qu'une feuille d'opinion radicale ne m'éclairerait pas? Essayons de l'arbitrage d'un troisième journal, entre deux journaux qui se contredisent.

Un journal radical sur l'accident arrivé au duc de Bordeaux.

« Au moment où l'industrie couvre la France d'un
» réseau de fer, au moment où la vapeur s'ouvre de
» nouvelles voies sur l'Océan, où le monde des idées
» va éclater comme au seizième siècle, il est fort
» indifférent à nos lecteurs, nous le supposons, de
» savoir si un faible et dernier descendant d'une race
» royale aura une jambe plus courte que l'autre. »

En conséquence, un journal me dit : « Le duc de Bordeaux boite; » — un autre : « Il ne boite pas; » — un troisième : « Qu'est-ce que cela me fait? »

J'avoue que le découragement commençait à me prendre. Heureusement, pensai-je, il existe, sur la

limite des opinions tranchées, des journaux assez intéressés pour n'être pas tout à fait indifférents, assez indifférents toutefois pour exprimer la vérité. J'y courus.

Ce que je lus dans un journal royaliste assez intéressé pour n'être pas tout à fait indifférent, assez indifférent toutefois pour exprimer la vérité.

« Aujourd'hui que le duc de Bordeaux va quitter sa » résidence pour se rendre en Angleterre, il serait » ridicule de faire un mystère de l'état où l'a laissé » sa chute de cheval. Le prince ne boite pas, mais il » est resté dans la jambe affectée une certaine roideur » qu'on aurait tort de qualifier autrement. »

Eh bien ! à la bonne heure ! m'écriai-je, ceci a le ton de la vérité. — Le prince traîne encore un peu la jambe, mais enfin il ne boite pas. Si un journal conservateur, aussi modéré dans sa rédaction que celui-ci est calme dans la sienne, me confirme dans la même opinion, je me considérerai comme parfaitement renseigné.

Au milieu de tant de journaux brûlants, glacés, féroces, bénins, tigres, moutons, blonds et bruns, j'en découvris un châtain-clair, gouvernemental mais raisonnable, celui enfin que je cherchais.

Ce que je lus dans ce journal châtain-clair, gouvernemental mais raisonnable.

« Les personnes qui reviennent de Belgrave-Square, » où elles ont vu le duc de Bordeaux, affirment qu'il

» est complétement remis de l'affreuse chute dont
» son parti s'est tant alarmé. On n'a plus qu'à accep-
» ter les suites inévitables d'un pareil malheur. *Le*
» *prince boite légèrement.* »

J'étais donc arrivé, après avoir épuisé tous les moyens possibles du contrôle, au même point où je me trouvais avant de commencer mes investigations, c'est-à-dire à ne pas savoir si le duc de Bordeaux boitait ou ne boitait pas; point où je suis encore, quelque nouvel effort que j'aie tenté pour en sortir, en m'édifiant par la lecture des journaux. Or, si un fait qui a été rapporté par tant de journaux, un fait énergique, sérieux, presque inaccessible à la controverse, n'a pu se classer d'une manière vraie, fixe et précise dans mon esprit, je me demande avec effroi ce qu'il convient d'espérer de cette prétendue utilité du journalisme pour écrire l'histoire, qui ne se compose pas seulement d'un accident isolé, mais de milliers d'autres accidents, et tous infiniment moins faciles à vérifier que celui que je viens de citer comme exemple.

De cet exemple parfaitement choisi je conclus que, lorsqu'un journal voit marcher des géants, l'autre ne voit s'agiter que des moulins; que, lorsqu'un journal entend chanter une romance, l'autre croit entendre entonner *la Marseillaise.*

Supposons maintenant que chacune de ces feuilles, tout à fait innocentes dans leurs égarements et si peu d'accord entre elles, veuille, par une concession rai-

sonnable, se rapprocher un beau jour de l'opinion qu'elle a aveuglément combattue, mais qui, enfin, lui paraît bonne et sensée. Laissons-nous aller un instant à ce doux rêve de réconciliation : embarquons-nous, couronnés de fleurs, sur cette hypothèse aux rames d'ivoire et aux voiles de pourpre.

Commençons cette heureuse conversion par un Jupiter Olympien de la presse, par un de ces journaux qui comptent trente ou quarante mille abonnés, et qui, par conséquent, portent le drapeau de l'opposition.

Je me figure la surprise extatique d'un de ces quarante mille lecteurs, ou celle de ces quarante mille lecteurs, en lisant, à leur réveil, ce premier-Paris :

« Pour les partis comme pour les hommes, il arrive une époque de réflexion ou de maturité dont les esprits bien faits n'ont pas peur, qu'ils acceptent, au contraire, comme le prix d'une course pénible, comme la pomme d'or d'une trop longue lutte. »

— Tiens ! disent les quarante mille lecteurs en se frottant les yeux, où veut-il en venir aujourd'hui avec sa pomme d'or ?

— Une pomme d'or ! s'écrie un autre, il n'y a pas de pomme d'or. Mais voyons.

Le premier-Paris lâche ainsi sa seconde phrase :

« Ce n'est ni la vieillesse ni la caducité qui transforment alors la pensée autrefois sévère en opinion

» aujourd'hui indulgente; la main qui frappait est la
» main qui pardonne et relève. C'est le concours de
» la puissance et du bon sens qui opère ce change-
» ment, qu'on pourrait appeler divin, s'il était permis
» d'employer un mot d'une essence aussi pure. »

Les quarante mille lecteurs, frottant derechef leurs yeux : — Diable ! murmurent-ils, il a quelque mauvaise nouvelle à nous apprendre ; comme il tourne aujourd'hui !

« Ces réflexions, poursuit le premier-Paris, nous
» viennent naturellement à l'occasion de la dernière
» attaque d'apoplexie du duc de Wellington. »

— Un fier gueux ! dit un des quarante mille lecteurs.

— Un coquin s'il en fut !

— Un vantard.

— Le voleur de la victoire de Waterloo.

— Un général de la Sainte-Alliance.

Le premier-Paris fait un nouvel effort et continue ainsi :

« Ce héros de l'Angleterre mérite d'être jugé au-
» jourd'hui avec l'impartialité de l'histoire. Incontes-
» tablement lord Wellington ne fut pas un homme
» ordinaire. »

— Hum ! hum ! fait le lecteur, que cette phrase étrangle.

Mécontentement sur toute la ligne.

« Non, ce ne fut pas un homme ordinaire, celu

» qui, pendant cinquante ans et plus, combattit sur
» tous les champs de bataille de l'Asie et de l'Europe,
» tantôt contre les féroces bandes des Ameers, tantôt
» contre les meilleurs soldats de Napoléon. Noble de
» race, riche de sa maison, il eût pu se retirer du ser-
» vice et jouir trente ans plus tôt d'un repos qu'il ne
» veut pas prendre encore et qu'il dispute à la mort.
» Élevé à la rude école de Frédéric de Prusse, il
» n'admit jamais avec le soldat d'autre code que l'in-
» flexible discipline. C'est avec la discipline qu'il vint
» à bout de tous ses calculs, de tous ses projets, ré-
» pudiant la familiarité, cette égale de tous les usur-
» pateurs, et l'enthousiasme, cette autre maladie fran-
» çaise. Il triompha en Portugal avec la discipline,
» et il put, grâce à cette qualité, poussée chez lui jus-
» qu'à la vertu et au génie, sortir vivant du terrible
» embrasement de Waterloo. Non, ce n'est pas un
» homme ordinaire, celui dont le nom militaire se
» place après celui de Napoléon, ce grand nom qui,
» jusqu'ici, n'en a pas souffert d'autre à ses côtés. »

Cri de paon de l'abonné normand, en achevant la lecture de ce phénoménal premier-Paris.

Cri d'oie sauvage de l'abonné bourguignon.

Cri d'hyène de l'abonné marseillais.

Choix fait au hasard parmi quarante mille lettres adressées au rédacteur en chef au sujet de cet article.

« Monsieur le rédacteur,

« Libre à vous de louer ce polisson de Wellington,

mais libre à moi de cesser mon abonnement à votre journal.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» UN AMI DE LA FRANCE. »

Autre lettre adressée à M. le rédacteur en chef.

« Monsieur,

» Il paraît que vous aussi vous êtes vendu à l'Angleterre. En ce cas, veuillez à l'avenir vous faire payer mon abonnement par le duc de Wellington.

» Je vous salue.

» UN COEUR TOUT FRANÇAIS. »

Autre lettre.

« Monsieur,

» Je rougis d'avoir lu votre article sur M. Wellington. Je ne vous en dis pas davantage. Vous devinez qu'il ne m'est plus agréable de recevoir votre feuille.

» UN ENNEMI DE NOS ENNEMIS. »

Autre lettre.

« Monsieur,

» Combien vous a-t-on acheté ? C'est une question qu'on me fait de toutes parts et à laquelle je vous prie de répondre en cessant de m'envoyer votre journal.

» UN FRANC CHAMPENOIS. »

Autre lettre.

« Mon cher lord rédacteur,

» Ne sachant pas l'anglais, je vous invite à ne plus me faire parvenir votre journal. Mes compliments, je vous prie, à lord Wellington, et mes respects à la reine Victoria.

» Je vous salue.

» VOTRE DÉSABONNÉ. »

Autre lettre.

« Monsieur le rédacteur,

» Seriez-vous assez bon pour m'adresser, au lieu de votre journal, le *Times*, le *Morning-Chronicle* ou le *Sun?* Je compte sur votre complaisance pour ne plus m'envoyer votre feuille.

» Mes salutations.

« UN PATRIOTE BERRICHON. »

Suivent trente-neuf mille neuf cent quatre-vingt-quatorze autres lettres de refus de renouvellement dans l'abonnement du journal.

Tandis que ce malheureux journal d'opposition voit fuir par tous les pores ses féroces abonnés, constatons l'état d'un journal carliste, décidé aussi à tenter une voie nouvelle qui lui semble raisonnable.

Son premier-Paris s'exprime ainsi :

« Sans toucher à l'institution d'une monarchie » pure, sans prétendre la remplacer par une autre » forme gouvernementale, ne serait-il pas permis

» d'élaguer avec prudence, avec respect, de l'écha-
» faudage placé autour d'elle certaines pièces dont
» il peut aujourd'hui se passer? Si cet entourage
» effaye, pourquoi ne pas l'abattre doucement afin
» de mieux laisser voir la grandeur et la puissance
» du monument, si fort par lui-même? A tort ou à
» raison, le peuple suppose toujours la noblesse
» prête à réclamer ses anciens priviléges, et cette
» crainte, il faut le dire, n'est pas la moindre cause
» de son éloignement pour une restauration. Faudra-
» t-il rester toujours à ses appréhensions et sacrifier
» la monarchie à un préjugé? Personne ne l'entend
» ainsi. Qu'il se fasse donc un aveu sincère dans le
» parti loyal que nous avons toujours défendu; que
» cet aveu soit que la noblesse ne se considère plus
» en France que comme une fiction, un souvenir, et
» que, loin d'aspirer à des avantages exceptionnels,
» elle regarde tous les hommes comme parfaitement
» égaux entre eux et égaux à elle. Voulant donner
» une preuve frappante de la franchise de cette dé-
» claration, elle renonce pour toujours à porter des
» titres, prendre des armoiries, cachets, devises, et à
» toute espèce de signe extérieur qui laisserait planer
» un doute sur ses intentions. Dès qu'elle aura réalisé
» cette mesure, dont quelques vanités exagérées seu-
» les auront à souffrir, la noblesse verra le peuple se
» rapprocher du soleil de la monarchie, afin d'en
» contempler de plus près et sans obstacle la douce
» et fécondante lumière. »

Premier remercîment adressé à l'auteur de l'article.

« Monsieur,

» Fils, petits-fils d'un père et d'un aïeul qui ont porté leur tête sur l'échafaud, je ne pactiserai jamais avec les doctrines révolutionnaires exprimées dans votre dernier article. Je n'ai plus à recevoir votre feuille.

» Comte de LA FIERTÉ-SOUS-BOIS. »

Autre remercîment.

« Monsieur le rédacteur,

» Où nous menez-vous ? Quelles sont vos funestes espérances ? N'avons-nous pas assez souffert ? Renoncer à nos titres ! mais, monsieur, vous commencez par où Robespierre a fini. Effacez avec vos larmes les lignes de votre article, et mon nom de la liste de vos abonnés.

» Marquise de LA TOUR-VIEILLE ET DES NEUF-MARES. »

Autre billet doux.

« Fils de saint Louis, montez au ciel !

» Méditez ces belles paroles, monsieur le rédacteur, et ne m'envoyez plus les vôtres.

» Le Vidame de KERDRUIDEC. »

Autre au même.

« Monsieur le rédacteur,

» Je suis obligé de vous faire savoir que les évêques

et curés des principales paroisses de la Vendée, que les associations pieuses de Vannes et de Saint-Lô, que tous les cercles royalistes de Rennes et de Quimperlé, dont j'étais chargé de faire les abonnements à votre gazette, m'ont écrit qu'ils ne voulaient plus la recevoir.

» Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» X. »

C'est ainsi que seraient récompensés, n'en doutez pas, les journaux qui essayeraient jamais d'être un peu moins partiaux, un peu moins absolus dans leur opinion. C'est, du reste, la récompense qu'ils méritent. Ils commencent par façonner leurs lecteurs à leur image; et plus tard, quand, sous un gérant de bon sens, ils veulent les réformer, leurs lecteurs irrités se retournent et leur montrent une tête d'oie et des griffes de chat. Règle générale : au bout de cinq ans, tout abonné est devenu le véritable rédacteur en chef d'un journal.

LÉON GOZLAN.

LES PASSANTS A PARIS.

CE QUE C'EST QU'UN PASSANT.

Un passant est quelqu'un qui ressemble à tout le monde et qui ne se peut distinguer de personne.

Ce qui ressemble le mieux à un passant, c'est un autre passant.

Il n'y a de passants qu'à Paris. Un provincial ne sait pas ou sait mal ce que c'est qu'un passant.

Un homme qu'on connaît n'est point un passant. On sait toujours plus ou moins en province ce qu'est un homme qui va quelque part.

Il ne faut pas confondre l'homme qui se promène avec un passant.

Un homme qui se promène a l'air d'aller partout ou de n'aller nulle part. Un passant est un homme qui va quelque part.

Des gens qui se promènent, n'eussent-ils pour guide que le hasard, sont des gens qui se cherchent et semblent venus où ils sont exprès pour se voir. Les passants sont des gens qui se rencontrent, qui se croisent, et qui, à moins qu'ils ne se coudoient, pas-

sent outre sans s'apercevoir même qu'ils se sont rencontrés.

Le passant est quelqu'un qui est seul et qui reste seul au milieu de tout le monde, qui ne se soucie pas de vous et qui vous est indifférent, à tort peut-être,— car tout passant est un secret.

Cet homme qui passe, votre maîtresse l'attend peut-être.

C'est lui, peut-être, qui va vous enlever votre fortune, votre ami, votre honneur.

Vous l'aimerez demain, chère lectrice ; et toi, lecteur, arrête-le, il se peut que ton sort soit dans ses mains.

Vous cherchez des amis, vous cherchez des maris, vous cherchez des amants, vous cherchez ce qui vous manque, pourquoi ce passant ne serait-il pas ce que vous cherchez?

Paris est la ville du monde où l'on peut faire, à propos d'un passant, le plus grand nombre de conjectures. Comme, dans la rue, rien ne distingue un homme d'un autre homme, un passant peut être, au gré du spectateur, un ministre ou un grand acteur, un prince ou un député, un ambassadeur ou un bourgeois quelconque. Et, de même que la beauté d'une femme aimée est surtout dans l'œil de celui qui l'aime, de même la qualité d'un passant est dans l'œil de celui qui l'examine.

Pour les femmes, un passant est un homme qui les regarde ou qui ne les regarde pas, une insulte ou un

compliment, quelquefois l'un et l'autre. Si c'est une insulte, à quoi bon en parler? Si c'est un compliment, où est le mal? D'un inconnu, d'un passant, toute louange s'accepte : elle n'est pas compromettante, et elle est désintéressée. — Après cela, les louanges désintéressées sont-elles bien celles que les femmes préfèrent?

Pour un homme célèbre et orgueilleux, un passant est une offense vivante et une leçon d'humilité; c'est l'esclave qui marche à côté du triomphateur, qui lui rappelle qu'il est homme, et que tous les hommes se ressemblent.

— Pour l'homme occupé qui court à ses affaires, le passant n'est qu'un obstacle matériel.

— Pour un homme de mauvaise humeur, un passant c'est un ennemi.

— Pour un homme malheureux, un passant est un indifférent de plus.

— Pour un homme amoureux, un passant n'est rien.

— Pour un observateur, un passant est une observation.

— Pour un philosophe, un passant est une fraction de son système.

— Pour un homme coupable, un passant est un danger; — pour un homme ivre, c'est un ami.

— Pour un jaloux et pour un ambitieux, c'est un rival.

— Pour un avare, c'est un voleur.

—Pour un pauvre, c'est l'espérance, cent fois déçue!

— Pour l'homme qui n'a rien, un passant est toujours un homme qui a quelque chose.

Le passant n'est donc qu'un être relatif, qui, par lui-même, ne saurait être autre chose qu'un passant, et qui n'acquiert de valeur particulière qu'à la condition d'être rencontré et jugé.

La rue est le royaume du passant; quand il a disparu, le royaume est vide, la solitude et le silence s'en emparent, et il n'y reste pas trace de son passage.

La rue, n'est-ce pas la terre tout entière? Qu'y reste-t-il de l'homme quand il a passé?

Mais, dans la rue comme sur la terre tout entière, alors même qu'il ne resterait rien de lui quand il a passé, l'homme est quelque chose quand il passe. — Car le passant, c'est — *les passants*, — c'est-à-dire le sang le plus chaud qui puisse courir dans les veines d'une grande cité.

A voir tous ces contrastes se rencontrant sans se heurter, sans se voir, — la joie à côté de la misère, l'homme qui rit à côté de l'homme qui pleure, le vice à côté de la vertu, l'oppresseur à côté de sa victime; à voir cette mêlée sans but des intérêts, des sentiments et des mouvements les plus opposés, les pires et les meilleurs, ce flux et ce reflux monotone dont la pensée semble être dans ce mot : « Ote-toi de là que j'y passe, » vous pourriez croire que l'égoïsme l'a emporté, et qu'il ne se rencontre dans Paris que des individus et pas de société.

Détrompez vous : il arrive qu'à des heures solennelles ces membres égarés se rejoignent soudain ; ces forces, tout à l'heure isolées, trouvent un centre commun ; ces unités, qu'on avait si soigneusement séparées, se groupent d'elles-mêmes, et s'aperçoivent qu'elles sont un nombre : les mains se serrent, les cœurs s'embrasent, et, dans cette foule, où d'abord vous n'avez vu que des passants, il vous faut saluer bientôt ce formidable peuple de Paris, qui n'est chez lui que quand il est dans la rue, auquel on ne croit que quand il se montre, et qui a été, toutes les fois qu'il l'a fallu, — et en dépit de tout et de tous, — le premier peuple de la terre.

P.-J. STAHL (*Hetzel*).

SIGNES POUR RECONNAITRE LE PARISIEN.

On n'est pas Parisien par cela seul qu'on est à Paris. Ne prenez jamais pour des Parisiens les gens que vous rencontrez aux bains de mer et qui vous disent : — Paris... oh! Paris! — il n'est que Paris! — mon Paris! etc.

On n'a tant d'enthousiasme que pour les choses qu'on espère ou qu'on regrette, — mais jamais pour celles qu'on possède.

On est Parisien comme on est spirituel, comme on est bien portant, — sans s'en apercevoir.

Le vrai Parisien n'aime pas Paris, — mais il ne peut vivre ailleurs.

Le poisson ne se réjouit pas d'être dans l'eau, — mais il meurt dès qu'il en est dehors.

Le Parisien médit souvent de Paris, — mais il ne s'en éloigne jamais pour bien longtemps.

Deux Parisiens se reconnaissent — et s'accueil-

ient à Dieppe — comme feraient deux Français en Sibérie.

Cependant ils ne fatigueront pas les échos de leurs regrets de Paris; — ils savent bien qu'ils y seront bientôt de retour. — Au contraire, ils admireront tout ce que vous voudrez, ils vous féliciteront de ce que vous vivez en province, ils envieront votre sort — et s'en iront.

Le Parisien voyage comme on plonge, chacun plus ou moins, selon son haleine; mais cette haleine varie d'une demi-minute à deux minutes et demie, et ne va guère au delà.

ALPHONSE KARR.

LE CLIMAT DE PARIS.

Les histoires sont des livres assez ennuyeux, qu'on est obligé de lire au collége pour prendre son grade de bachelier. En général, on écrit ces livres en copiant les autres; c'est un travail grave, fait par des hommes sérieux, qui se garderaient bien de hasarder le moindre mot plaisant, de peur de compromettre leur solennelle profession d'historien. Ces écrivains ne savent pas que les acteurs de tous ces livres sont des hommes, et qu'il n'y a jamais eu un seul héros perpétuellement sérieux, depuis David, l'inventeur de la chorégraphie publique, jusqu'à Napoléon, qui a naturalisé l'opéra bouffe à Paris. L'histoire serait une chose charmante comme la fable, dont elle est la froide et grave copie, si elle savait descendre à tant de ces petits détails qui ont souvent produit les grandes choses. Mais l'histoire ne veut pas descendre; elle a des hauteurs qu'elle garde, et d'où elle

juge les hommes et les événements avec tant de gravité profonde, qu'à moins d'être candidat bachelier, le livre, à sa seconde page, vous tombe des mains.

J'ai vainement cherché dans les histoires de France une seule réflexion sur l'influence que le climat de Paris a fait subir à la coiffure des rois, aux mœurs, à la littérature et même à la religion. Cette influence a été prodigieuse, paradoxe à part; elle méritait un chapitre dans Mézeray ou Anquetil, deux historiens détestables. On aurait lu ce chapitre au moins:

Lorsque Pharamond eut commis l'énorme faute de se faire élire sur un pavois, dans les marécages de Lutèce, au 49ᵉ degré de latitude nord, il ne tarda pas à s'en repentir : l'humidité de son palais royal, et les plages de son petit royaume lui procurèrent de nombreuses maladies, dont Mézeray ne parle pas, et qui le conduisirent au tombeau après un modeste règne de huit ans. On est saisi d'un véritable sentiment d'historique pitié en songeant que le fondateur de notre monarchie parisienne n'a fait que passer à travers les marécages de son royaume, et que son corps vigoureux s'est subitement éteint de consomption entre le double rhumatisme des pieds et du cerveau.

Son successeur comprit mieux que personne cette immense faute. Clodion avait entendu les longues doléances rhumatismales du fondateur de notre monarchie, et, pour prolonger son règne au delà de huit ans, il inventa la race des rois chevelus, et donna l'exemple à ses successeurs de ce préservatif capital.

Rien n'égalait, dans les crinières fauves, l'ampleur opulente de la chevelure de Clodion; et, pourtant, il ne se crut pas suffisamment garanti contre le climat de Lutèce, et il jeta un regard de convoitise vers la tiède Italie, où les rois avaient la faculté de se coiffer impunément à la Titus. La monarchie française, à peine fondée, était donc sur le point de s'écrouler, à cause des rhumes de cerveau. Clodion abandonna Lutèce et déclara la guerre aux Romains. Aétius commandait les têtes chauves de l'Italie, Clodion les têtes chevelues du département de la Seine. On se battit avec acharnement. Clodion, vaincu, prit la fuite, et, en traversant échevelé les plaines de l'Artois, il n'échappa que par un miracle au destin d'Absalon. Toutefois, il ne voulut pas rentrer à Lutèce, et il fixa sa résidence royale à Amiens, ce qui lui permit de vivre vingt ans.

Sous la race des rois chevelus, on infligeait aux coupables la plus terrible des punitions, la mort lente, causée par une série non interrompue de rhumes de cerveau : on leur rasait la tête. Childéric II commit cet acte de cruauté envers le maire du palais Ébroïm. On ne décapitait pas ; ce supplice était trop doux pour des crimes de lèse-majesté : on laissait la tête sur le corps, on ne coupait que les cheveux. C'en était fait du criminel.

Les rois fainéants craignaient de s'exposer à l'air, même sous le dôme épais de leur chevelure. Ils gardaient la chambre pendant dix mois, et ne sortaient

en litière à bœufs qu'au solstice d'été. Nous aurions eu soixante-six rois de ce genre, si le quatrième fainéant n'eût été mis au tombeau d'une maladie de langueur. Le cinquième se disposait à vivre paresseusement comme son père, lorsqu'il reçut de son médecin Prisca l'ordre de changer de régime, et de déclarer la guerre aux Allemands pour s'échauffer le cerveau. A cette époque de candeur patriarcale, dès qu'un roi dépérissait d'ennui et de froid, on lui conseillait une guerre contre les Allemands. La campagne durait quelques années; on tuait beaucoup d'Allemands; et le roi, guéri, venait se faire inhumer à Saint-Germain-des-Prés.

Les premières hérésies datent de l'époque suivante, et elles se rattachent encore à une épidémie de rhumes de cerveau qui désola notre belle France à l'apparition des églises gothiques. Ces superbes édifices, représentant les forêts du Nord, dans la pensée des architectes, en conservèrent aussi l'humidité homicide. Les ravages du fléau pétrifié furent immenses. Une hérésie rhumatismale éclata de Sens à Auxerre. Un jeune clerc, nommé Sidonius, se mit en campagne; et, coiffé en sphinx, il prêcha contre les églises gothiques, et appela les néophytes à sa chapelle étroite et tiède, construite en bois de sapin. On assembla un concile à Lyon. Sidonius fut excommunié, rasé et enfermé dans le couvent de Notre-Dame-du-Brou. L'étincelle devait produire plus tard l'incendie des guerres de religion. La Saint-Barthélemy, les dra-

gonnades, les Cévennes, ont pour origine la victoire d'Aétius contre Clodion, et les rhumes de cerveau de Sidonius l'Auxerrois. Que nous sommes loin de Mézeray, d'Anquetil et de Bossuet!

La manie de guerroyer au delà des monts, comme dit Brantôme, cet écrivain toujours enrhumé, d'après son propre aveu, doit encore être attribuée à la faute originelle commise par Pharamond sur son pavois. Les rois de France et la noblesse, privés de la pâte de Regnault, et gardant leurs têtes éternellement découvertes sous les lambris du Louvre, humectés par la Seine voisine, renoncèrent aux guerres de Flandre et d'Allemagne, et adoptèrent la mode hygiénique de passer les monts, et de tuer beaucoup d'Italiens pour se délivrer des toux opiniâtres de l'hiver. Ce fut le célèbre médecin Ambroise Paré, l'inventeur des hermaphrodites, qui prescrivit ce régime aux princes et aux grands vassaux. Le connétable de Bourbon, en février 1524, prit un horrible catarrhe en se promenant avec la reine mère devant le bassin de Fontainebleau. Il pria François I[er] de lui accorder une petite guerre hygiénique au delà des monts. A cette heure, le roi, satisfait des lauriers de Cérisoles et de Marignan, qui l'avaient radicalement guéri d'un refroidissement du cerveau gagné dans un *Te Deum* à Notre-Dame, s'amusait à écrire sur des vitres des quatrains à sa maîtresse; il refusa donc la guerre au connétable. Celui-ci se révolta contre son maître, et se mit à ravager des villes pour son compte. Le connétable ar-

riva, toujours avec son rhume, de Fontainebleau jusqu'aux portes de Rome. Là, il dressa ses batteries, et acheva l'ouvrage d'Attila et de Théodoric. Il détruisit les thermes de Titus et d'Antonin, le Colisée, le portique d'Octavie et la tour de Cecilia Metella. Il était à la veille de sa guérison, lorsqu'une balle romaine lui coupa le crâne en deux. On l'enterra guéri.

Sous Louis XIII, les lamentations furent grandes, parmi la noblesse, au Marais et à Fontainebleau. Les arceaux de la place Royale retentissaient d'une tempête de toux. Le roi fit un édit pour obliger les gentilshommes à laisser croître à l'infini leur chevelure ; et il donna lui-même l'exemple en adoptant la mode inventée par Clodion. Ce palliatif fit quelque bien ; mais le roi et la noblesse ayant conquis un trésor inépuisable de rhumatisme au siége de la Rochelle, en octobre et novembre 1628, Richelieu conseilla une petite guerre curative au delà des monts. Ce fut le duc de Savoie qui paya les frais du traitement. On ravagea tout chez lui, et on revint à Paris, en parfaite santé, aux premiers jours de printemps.

Les papes, qui ont toujours eu plus d'esprit que les rois, s'indignèrent enfin contre cette manie des princes et des nobles de France qui choisissaient ainsi, en hiver, l'Italie pour leur maison de santé. Ils se gardèrent bien d'exhaler hautement leur juste colère, mais ils eurent recours à des machinations sourdes en usage au Vatican. Par l'effet de ces trames italiennes, le cardinal Mazarini, né à Rome, se créa roi

de France sous Louis XIV, et son premier soin fut d'éteindre la manie des guerres au delà des monts. Pour suppléer à cette puissante guérison traditionnelle, Mazarini inventa les incommensurables perruques du grand siècle. Le règne de Clodion fut effacé. On se figure aisément l'hilarité intérieure du railleur et perfide Italien lorsqu'il vit pour la première fois son idée se développer, avec une ampleur extravagante, sur les cerveaux du roi et des courtisans. Un livre à peu prés inconnu, comme tous les livres de bon sens, m'affirme que la chambre de Mazarini, à Vincennes, retentissait nuit et jour d'un éclat de rire puissant et ultramontain, et que les gens de cour ne savaient à quoi attribuer cette explosion de gaieté solitaire, entretenue à huis clos par le cardinal. Certes, nous la comprenons aisément aujourd'hui, cette joyeuse humeur, et il faut convenir qu'elle est dans l'esprit du caractère italien. Les perruques supprimèrent les rhumes de soixante-cinq rois, et les guerres d'Italie permirent à Louis XIV de passer le Rhin et d'assiéger Namur sans la moindre toux.

Sous Louis XV, le cardinal de Fleury usa de sa puissante influence pour éloigner le roi des guerres ultramontaines. On s'était un peu relâché des coiffures hygiéniques du grand siècle, et la noblesse avait été obligée de se guérir en masse, en tuant onze mille pauvres Italiens aux batailles de Parme et de Guastalla, batailles taxées d'inutiles par d'aveugles historiens. Le pape fit de sévères remontrances au cardi-

nal de Fleury, et le menaça de lui enlever son chapeau s'il n'inventait pas quelque nouvelle coiffure, puisque l'ancienne déplaisait au roi et à la cour. Fleury, poussé à bout, voulut renchérir sur Mazarini : il inventa la poudre. Un matin, il parut devant Louis XV avec des cheveux pétris dans un ciment d'amidon. Le cardinal avait un extérieur grave, et, bien qu'il commît quelques triches en jouant au piquet, on le regardait généralement comme un homme vertueux. Sa nouvelle coiffure fut jugée comme une inspiration du ciel; et Louis XV, qui déjà s'ennuyait beaucoup à Versailles, voulut bien reconnaître les hauts services à lui rendus par le cardinal, en faisant bâtir le royal édifice de sa chevelure avec du ciment d'amidon. La contagion gagna toutes les têtes, car le roi était adoré. Les dames, ennuyées aussi de se voir classer en brunes et blondes, adoptèrent avec enthousiasme une mode qui les faisait toutes blanches et les dispensait d'avoir des cheveux. L'Italie rentra dans un doux repos, et le pape promit au cardinal de le canoniser au bout de cent ans.

La mode des coiffures romaines devait nécessairement rentrer en France avec la république; mais l'armée garda la poudre et les cadenettes, ce qui nous avait déjà donné les victoires de Jemmapes, de Valmy et de Fleurus. Les soldats d'Arcole, de Lodi, de Marengo, des Pyramides, d'Héliopolis, auraient pu aisément raser leurs têtes et remporter les victoires de ces noms sans cadenettes et sans poudre blanche;

mais ils avaient à cœur de conserver cette mode de leur jeune âge, malgré ses désagréments dans les pays chauds. L'amidon des cadenettes se fondait au *simoun* de Thèbes, de Ptolémaïs et du Thabor; mais on se poudrait encore au bivouac du lendemain, en présence de ces graves sphinx éternellement blanchis, sur leurs longues bandelettes, par la poudre du désert. Au camp de Boulogne, Junot s'insurgea le premier contre la coiffure du cardinal de Fleury, et un décret impérial ne tarda pas à la modifier. En Russie, on la regretta beaucoup. M. de Narbonne, sous les sapins de la Bérésina, se poudrait encore, malgré le décret impérial et les cosaques de Tchitchakoff; aussi on l'a vu rentrer à Paris, malgré son grand âge, en parfaite santé. Aujourd'hui, avec notre confortable de rues et de maisons, notre Paris perfectionné, notre pâte Regnault, nos passages couverts, nos vingt théâtres, nos bals, nos amusements infinis, on peut se coiffer à sa guise, et laisser vivre les Italiens au delà des monts; mais n'oublions point qu'il a fallu attendre quatorze siècles pour obtenir ce beau résultat.

La faute originelle de Pharamond a exercé aussi une singulière influence sur notre littérature. Aucun Rollin, aucun Le Batteux, aucun Domairon, n'ont envisagé cette question à son point vue le plus important. Pharamond nous a procuré longtemps une poésie qui avait exilé de son sein tout ce qu'il y a de beau et de charmant au monde, le soleil, l'Océan, les étoiles, la lune, les fleurs. On frémit de douleur en

songeant que Corneille et Racine, logés dans une mansarde des rues de la Huchette et de Saint-Pierre-aux-Bœufs, n'ont connu les astres du ciel et les grâces de la nature que de réputation, et sur la foi des auteurs grecs-latins. Ces infortunés poëtes avaient appris, dans leur enfance, que Phœbus conduisait le char du Soleil; que Diane s'habillait en lune pour regarder dormir Endymion; que Jupiter lançait des carreaux sur les vitres en été; que le tendre Zéphyre jouait avec les brillantes filles de Flore sur les rives du Sperchius. Aussi Corneille n'a parlé qu'une seule fois des étoiles dans le *Cid;* et encore le vers est traduit du *Romancero;* Racine n'a cité qu'une seule fois le soleil dans son mot propre, mais il a traduit l'*Hélios* du poëte grec. Les astres du ciel et les fleurs de la terre ont été découverts en Amérique, par M. de Chateaubriand, qui parvint à les naturaliser à Paris, malgré la vive et longue opposition de Morellet, de l'abbé Féletz et d'Hoffmann, morts dans le sein de Diane et d'Apollon.

Et le public du grand siècle, ô *Pharamond!* ne pourra jamais être pardonné. C'est lui qui a fait siffler le *Cid*, *Athalie* et le *Misanthrope*. Aurait-on pensé cela de *Pharamond?* C'est pourtant la vérité pure. Nous, public de 1844, public libre et bien vêtu, marchant sur des trottoirs d'onyx, assis au théâtre sur des coussins de velours, embaumés par les fleurs des loges, éclairés par un firmament de gaz, nous ne pouvons imaginer les misères du public du grand

siècle, et refaire pour cette époque la carte de Paris. Figurez-vous donc, avec un violent effort d'imagination, cette ville inhabitable, *moins sûre*, disait Boileau, *que le bois le moins fréquenté;* figurez-vous des rues pavées de monceaux de boues, éclairées, la nuit, par les coups de pistolet des voleurs, toujours au dire de Boileau; et ce malheureux public gagnant à travers mille embuscades, et à tâtons, le théâtre de Corneille, au risque de se voir couper la bourse qui devait payer la représentation. Figurez-vous l'étrangeté primitive de la salle, de la scène, des acteurs; les murs suintants, lépreux, enfumés; un lustre et une rampe obscurcis par quatre chandelles de suif; des coulisses de paravents humides; des Horaces et des Curiaces portant le costume inventé par Mazarini pour éviter la guerre ultramontaine. Voyez arriver ce public *crotté jusqu'à l'échine*, toujours d'après Boileau, trempé de pluie, transi de froid, déchiré par la toux, et venant assister aux doléances d'un misanthrope chaudement vêtu et coiffé. Pauvre peuple du grand siècle! Lui qui vendait ses cheveux, lorsqu'il en avait, pour subvenir aux prodigalités capillaires de Versailles, subissait avec une aigreur poignante la présence de ces Cléantes, de ces Valères, de ces Bajazets, de ces Augustes, ensevelis prudemment sous une coupole ardente de cheveux roux. Il se vengeait en sifflant, et il se consolait. Au récit de *Phèdre*, il s'attendrissait sur le sort du pauvre monstre, dont le front n'était *orné* que de simples *cornes*, et il demeurait sec devant

Hippolyte, dont la perruque avait six étages blonds !

C'est encore à la faute de *Pharamond* que nous devons une terrible épidémie qui a désolé Paris pendant dix ans, l'épidémie des poëmes épiques sous le règne de Napoléon. Les poëtes, race frileuse, emprisonnés chez eux par un climat geôlier, charmaient les ennuis de leur réclusion en embouchant la trompette héroïque. On fait une idylle, une ode, un sonnet en se promenant, mais il faut au moins trois ans de travaux forcés pour accomplir dignement un poëme épique; et l'on trompe la perfidie de trois hivers. Ces travaux eussent été pourtant circonscrits dans le domaine étroit de quelques écrivains, et l'épidémie n'eût pas dévoré Paris; mais Napoléon, trop indulgent pour son siècle, abolit la conscription en faveur des poëtes épiques ! Faute comparable à celle de *Pharamond!* Oh ! dès ce moment, Clio et les filles de Mémoire furent assaillies de pétitions en vers. Consultez le *Journal de l'Empire*, et vous serez étonnés de cette avalanche de poëmes épiques du siècle décennal de Napoléon. En ce temps-là, tout bon citoyen qui savait que le vers alexandrin a douze syllabes, et qui craignait la conscription, faisait un poëme épique sur le premier sujet venu. Un poëme de vingt-quatre chants exemptait l'auteur de la conscription, comme un vice naturel et caché. Les jeunes gens d'une humeur pacifique prenaient la trompette guerrière, et chantaient les combats anciens pour se dispenser d'assister aux batailles modernes. Sous le pré-

texte que Voltaire avait fait sa *Henriade* à dix-huit ans, tout conscrit de dix-huit ans, aligneur d'alexandrins, exhumait un tyran ou un bon prince des tombes de Rome, de Constantinople, de Saint-Denis, et faisait sa *Henriade* avec son invocation aux Muses, son récit, son ascension au ciel, et sa descente aux enfers. Il se présentait alors au conseil de révision pour faire valoir ses droits à la réforme; on lui ordonnait, comme à tout le monde, de se déshabiller; il se réduisait, pièce à pièce, au costume primitif d'Adam et de l'Apollon du Belvédère; et, lorsque les médecins l'interrogeaient sur son infirmité secrète, en examinant son corps, il répondait : J'ai fait un poëme épique. A cette déclaration, le conseil de révision s'inclinait, le conscrit reprenait ses vêtements, et il offrait un exemplaire de son poëme au colonel de gendarmerie, qui lui donnait, en échange, une dispense d'aller à Madrid ou à Moscou.

Ainsi, nous pouvons affirmer que tous les malheurs politiques, religieux et littéraires de la France, depuis quatorze siècles, doivent être attribués à la faute fondamentale de *Pharamond*. Ce roi, il est vrai, a chèrement expié son erreur, et c'est, au moins, une raison pour respecter sa cendre; mais on ne saurait croire à quel degré de splendeur la France se fût élevée au sortir du berceau gaulois si Pharamond eût fondé Paris dans quelque tiède plaine du département du Var. L'Italie eût été province française sous un Clodion chauve; nous aurions gardé Dijon et Bor-

deaux, à cause des vins; Gênes nous eût approvisionnés de ses fleurs pour nos festins et nos bals; nous serions tous catholiques, avec de bonnes et chaudes églises en lambris de bois de cèdre, comme Saint-Paul de Rome; nous n'aurions pas fait les croisades, guerres entreprises par des seigneurs trop enrhumés dans leurs froids castels du Nord; Chateaubriand et Victor Hugo se seraient levés à l'horizon du Midi, au plus tard sous Clovis; l'Encyclopédie resterait ensevelie dans le néant; nos guerres civiles, produites par les ennuis des brouillards, n'auraient pas désolé ce pays; Toulon, placé sous les yeux de la capitale, et fréquenté par les députés et les pairs, nous montrerait sur rade cent vaisseaux de haut bord; *le Fontenoy*, qui pourrit depuis vingt-cinq ans sous la cale couverte de l'arsenal, serait achevé en 1844, aux yeux de cinquante mille marins. Quatorze siècles d'âge d'or, enlevés à la France par l'étourderie de Pharamond!

MÉRY.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

Pour faire suite aux Mémoires publiés par cette compagnie.

. . . .

. . . . L'Académie des inscriptions et belles-lettres tient ses séances sous le dôme du palais Mazarin, en face du Louvre, où elle fut logée au rez-de-chaussée lors de son établissement. Elle est bornée au nord par l'Académie des sciences, à l'est par l'Académie des sciences morales et politiques, au midi par l'Académie des beaux-arts, à l'ouest par l'Académie française.

Plusieurs historiens rapportent qu'elle fut fondée pour s'occuper d'inscriptions et de belles-lettres.

A l'appui de leur opinion, ils racontent qu'en 1663 Colbert eut l'idée de confier à quelques écrivains le soin de perpétuer le souvenir des plus remarquables événements du règne de Louis XIV par des inscriptions, médailles et devises ; que le roi leur assigna une pension, et créa bientôt pour eux une académie nouvelle sous le titre d'*Académie royale des médailles*

et des inscriptions. Ces historiens ajoutent que, lorsque la compagnie se vit à court de devises, inscriptions et médailles, elle élargit le cercle de ses attributions en y comprenant les belles-lettres, c'est-à-dire toute l'érudition grecque et latine. Ils disent encore que le nombre des académiciens fut fixé à quarante, sans compter les vétérans : que ces quarante immortels furent distribués en trois classes, savoir, dix honoraires qui ne faisaient rien ; dix pensionnaires qui travaillaient chacun comme quatre, et vingt associés qui ne touchaient ni livres ni pension : enfin, que ce règlement fut confirmé par lettres patentes de 1713.

Mais des historiens, non moins recommandables, prétendent établir la fausseté d'une pareille origine. Ils reconnaissent, à la vérité, qu'il existe un ouvrage intitulé : *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand, avec les explications historiques par l'Académie royale des médailles et des inscriptions* ; mais, selon eux, ce livre, peu consulté de nos jours, ne prouve pas suffisamment que l'Académie ait jamais eu pour but de travailler aux inscriptions et aux belles-lettres. Ils font observer que Santeuil, dont les inscriptions sont connues encore aujourd'hui, même des porteurs d'eau, n'a pas fait partie de cette académie : — que Voltaire, qui gratifia Dieu de cette fastueuse inscription : *Deo erexit Voltaire*, n'a pas été reçu à cette académie : — que les mémorables inscriptions composées sous

la République, *Liberté, Fraternité, Égalité ou la mort; Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, et tant d'autres, ne sont pas dues à des membres de cette académie : qu'en fait d'inscription, on ne fabrique plus que des enseignes, et que les confiseurs de la rue des Lombards sont en possession depuis longtemps du monopole des devises. Quant aux belles-lettres, c'est-à-dire à l'érudition grecque et latine, les mêmes historiens, non moins recommandables, soutiennent qu'elles n'ont jamais eu leurs entrées à l'Académie : qu'un certain vigneron, nommé Paulus Cursor, le seul homme en France, depuis plus de deux siècles, qui sût le grec, y fut repoussé unanimement : que l'auteur d'une grammaire, qui ne put jamais apprendre à lire le grec couramment, y fut accueilli à bras ouverts : qu'en un mot, les belles-lettres n'y sont représentées que par le tartare-mantchou, le chinois, le bengali et le bas-breton.

Entre ces deux opinions, qui invoquent l'une et l'autre des autorités de poids, il est fort difficile de décider. J'ai longtemps étudié cette intéressante question, et j'avoue que je n'ai pu la résoudre. Heureusement un académicien fort connu s'est chargé de la trancher dans un ouvrage auquel il travaille depuis vingt ans, et qui n'aura pas moins de cinquante trois volumes in-folio. Il en a déjà composé trente-cinq, et termine en ce moment le trente-sixième. Espérons qu'il mènera à bonne fin cette œuvre prodigieuse d'érudition, et qu'il la publiera par livraisons.

Mais, s'il m'a été impossible, malgré mes patients efforts, d'éclaircir ce point obscur d'histoire qui divise le monde savant, mon expérience, et surtout celle d'un homme avec lequel j'entretins un commerce littéraire pendant de longues années, m'ont mis à même de connaître les routes secrètes par lesquelles on arrive sûrement à l'Académie des sciences et belles-lettres en passant sur le pont des Arts. N'ayant aucune fortune à laisser à mon fils à cause des études profondes qui absorbèrent la plus grande partie de mon existence, j'espère que ce manuscrit, composé à son intention, lui tiendra lieu de patrimoine. Qu'il le lise avec recueillement, qu'il se pénètre de tout ce qui y est relaté, qu'il mette en pratique les exemples et les conseils que j'y ai consignés, et il obtiendra les places, les honneurs et le titre de membre de l'Institut, dont m'a privé ma mauvaise étoile.

Macte animo, generose puer, sic itur ad Academiam.

. . . .

. . . . Je suis né sous le signe du Cancer. Après avoir fait des études passables au collége Louis-le-Grand, et pris mes grades en droit, je me trouvais à vingt-cinq ans sans feu ni lieu, lorsque je fus recommandé par un de mes parents à un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cet académicien était un grand homme sec, jaune, chauve, merveilleusement taillé pour la science; il avait été régent de quatrième dans un collége du Cotentin, sa

patrie : mais le besoin de se produire sur un plus grand théâtre l'avait de bonne heure décidé à venir à Paris. Là, il n'avait pas tardé à se faire connaître : plusieurs prix, de savants mémoires sur des questions palpitantes d'actualité, et surtout son grand ouvrage : *Les Grecs et les Romains commentés par eux-mêmes*, lui ouvrirent, au bout de quelques années, les portes de l'Académie. On lui offrit bientôt la croix et successivement quatre places fort lucratives, qu'il crut devoir accepter pour se mettre à la hauteur de ses collègues. A l'époque où je lui fus présenté, il était dans tout l'éclat de sa réputation, et passait pour l'oracle de la compagnie. Jamais je ne vis d'homme plus sérieux et qui réunît au même degré dans toute sa personne ces formes graves et pédantesques qui sont le bel air du monde savant. Son accueil fut cependant affable : il me fit subir un interrogatoire sur mes études, et, soit que ma physionomie lui revînt, soit que mes réponses lui parussent satisfaisantes, il m'engagea en qualité de secrétaire aux appointements de vingt écus par mois. Je fus d'abord chargé de mettre au net ses manuscrits : plus tard, il m'employa aux recherches dont il avait besoin : il me fit même quelquefois l'honneur de publier sous son nom des ouvrages que j'avais composés. Pendant quinze ans j'ai vécu dans son cabinet, copiant, consultant, composant, pour sa plus grande gloire, et touchant fort exactement mes vingt écus. Je copierais, consulterais et composerais encore sous sa direction, si la mort,

qui ne respecte pas les immortels, ne l'eût enlevé à la France, dont il était l'orgueil, et à l'Europe, dont il excitait l'envie. Ce fut même la jalousie des étrangers qui abrégea les jours de cet illustre savant. Dans un de ses écrits, il avait avancé et établi, selon moi, d'une manière péremptoire, que la saumure, appelée *garum* chez les Romains, était faite avec les intestins du *scomber*, en français, maquereau. Un docteur allemand publia un gros volume, où, taxant d'ignorant grossier l'académicien français, il prétendit que le *garum* se composait avec les intestins du *thynnus*, autrement du thon. Cette réfutation, qui fit grand bruit, frappa au cœur mon malheureux maître. Je le vis sécher, jaunir de plus belle et dépérir en peu de mois. Bientôt le cas fut jugé mortel.

« Mon ami, me dit-il les larmes aux yeux, un jour que, le trouvant plus mal, j'essayais de l'abuser sur son état, vos consolations sont inutiles, je sens que je ne m'en relèverai pas. Tout est fini pour moi, et cependant, soyez-en bien certain, jamais morceau de thon n'entrera dans le *garum*. Le Velche a confondu le *garum* avec la *muria*. Prendre la saumure pour le coulis ! Voilà où en est la science en Allemagne !... Heureusement j'ai pour moi Strabon et Martial [1].

[1] « Garum ex intestinis piscium fit, scombri maximè : hinc Strabo lib. III refert insulam quamdam scombrariam dictam scombrorum multitudine, ex quibus garum optimum conficeretur. — Est autem muria liquamen eximium ex Thynno pisce salso expressum, quam idcirco Thynni filiam Martialis appellavit. » (*Note de l'auteur.*)

Avec de pareilles autorités, je pourrais faire rentrer le monstre dans l'enfer qui l'a vomi : mais ma dernière heure est arrivée. C'est à vous que je laisse le soin de venger mon honneur et celui de l'érudition française, indignement outragée dans ma personne. Promettez-moi de publier après ma mort une réponse à cet âne bâté d'Allemand ; et surtout n'oubliez pas de vous appesantir sur la distinction capitale que le moindre marmiton romain n'eût pas manqué de faire entre le *garum*, saumure de maquereau, et la *muria*, coulis du thon. Il y a là le sujet d'un beau livre et de quoi vous illustrer. Qui sait même, ajouta-t-il en me regardant fixement, si une réfutation énergique ne vous procurerait pas l'honneur d'endosser le frac palmifère ?

— Moi, académicien ! lui dis-je.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il. Sans doute vous ne combleriez pas le vide que ma mort va laisser dans la compagnie ; mais vous n'y seriez pas plus déplacé que monsieur... »

Ici une toux sèche le força de s'interrompre. « Voyons, mon ami, me dit-il quand la quinte fut passée, écoutez-moi, et profitez de mes derniers enseignements, vous vous en trouverez bien un jour.

« Surtout, maîtrisez votre timidité naturelle, et persuadez-vous que vous êtes du bois dont on fait les académiciens. D'abord, vous n'êtes plus jeune et vous n'êtes pas beau ; ce ne sont pas là des avantages à mépriser. La science et l'Académie s'accommodent

mal de la jeunesse; elles veulent des soupirants au moins quadragénaires. Vous comprenez, en effet, combien il serait impolitique d'admettre les hommes encore jeunes parmi nous; ce serait avouer au public qu'on peut savoir à trente ans ce que beaucoup de nos collègues savent à peine à cinquante. Nous ne voulons pas non plus de beaux hommes, ils compromettraient la science et donneraient lieu à des comparaisons désagréables pour nous, qui sommes tous parfaitement laids, mais de cette laideur magistrale, l'apanage des savants-nés !

» Sur ces deux points, vous satisfaites pleinement au règlement. De plus, vous êtes myope, cela pourra vous servir à devenir aveugle. Une fois admis, vous avez la faculté, si bon vous semble, de recouvrer la vue, et de contribuer même à la réputation d'un médecin en lui attribuant le miracle de votre cure. Vous voyez bien que vous n'êtes pas aussi mal partagé que vous le pensez. Ajoutez à cela que vous vous habillez comme un ancien huissier de province. Je ne vous ai connu que des habits noirs râpés et du linge sale; jamais vous ne fîtes de folies avec vos vingt écus pour des frais de toilette. Cette sobriété vous sera une excellente recommandation, car chez nous une mise négligée est de rigueur. Le public s'y laisse prendre facilement; il met sur le compte de nos distractions et de nos préoccupations continuelles ce qui est l'effet d'un calcul de notre part : il y a coquetterie et coquetterie; celle d'un savant, c'est d'être vêtu de vieux

des pieds à la tête, et vous la possédez sans vous en douter, grand ingénu que vous êtes.

» Ainsi donc, sous le rapport physique, vous pouvez défier l'examen le plus sévère : restent les conditions morales, et je trouve que vous les remplissez suffisamment bien.

» Depuis que nous vivons ensemble, je vous ai étudié avec soin, mon bon ami, et je puis vous rendre ce témoignage, à l'article de la mort, que vous n'avez pas l'ombre d'imagination. Votre style est lourd, flasque, filandreux; jamais dans vos écrits vous ne vous permettez la moindre métaphore, ou, si vous usez de la comparaison poétique, vous savez vous contenir dans les : *tel qu'un taureau... de même qu'un torrent... semblable au lion qui...* Ceci est très-bien, car l'imagination tue la véritable science. Une ou deux fois l'intrigante est venue frapper à notre porte, affublée d'une souquenille cousue de pages d'histoire, et nous avons eu la sottise de la laisser entrer; mais elle sera bien fine si elle nous fait encore donner dans le panneau. Conservez toujours cette sage horreur pour l'imagination, ses pompes et ses œuvres; ce n'est pas elle qui vous vaudrait jamais des rentes, des rubans et de beaux champs au soleil. Je n'ignore pas qu'il y a des gens d'assez mauvais goût pour préférer les écrits des poëtes et des romanciers à nos travaux. La belle affaire cependant que de se laisser aller tranquillement aux caprices, aux inventions de son esprit, et de composer des livres in-

téressants que le premier venu peut lire ! Comme cela est difficile ! la grande fatigue ! le beau mérite ! Mais choisir quelque grosse question dont personne ne se soucie, l'analyser sous toutes les faces, la mettre en lumière dans un ouvrage solide qu'aucun lecteur n'ose feuilleter, voilà ce que j'appelle faire preuve de génie.

» J'ai encore nombre de choses à vous apprendre, car ce n'est pas tout que d'être laid et exempt de toute imagination; mais cet entretien m'a fatigué, et j'ai besoin de quelque repos pour réparer mes forces. Prenez, je vous prie, dans une bibliothèque, l'in-quarto intitulé : *Recherches historiques et critiques sur la Théogonie païenne*, et placez-le sous mon oreiller; je ne connais rien de plus efficace pour le sommeil. Dans la maladie que je fis il y a quatre ans, j'éprouvai, comme vous le savez, de cruelles insomnies ; j'essayai successivement toutes les œuvres de mes collègues, et même les miennes, mais sans succès; je bâillais sans pouvoir dormir. Enfin parurent les *Recherches historiques et critiques*... Ah ! mon ami, quel livre ! ce n'est pas le sommeil qu'il me procura, mais une véritable léthargie. Aussi je le réserve pour les circonstances critiques : aux grands maux les gros ouvrages. »

Cet éloge n'avait rien d'exagéré, car, à peine eus-je fourré l'in-quarto sous l'oreiller de mon pauvre maître, qu'un sommeil foudroyant comme une apoplexie le pétrifia sur le lit; on eût pu le croire mort,

tant l'effet fut instantané; il resta pendant quarante-huit heures dans cet état. Mais, le matin du second jour, je remarquai en lui un changement qui me causa de vives inquiétudes. Sa respiration devint oppressée; ses traits se contractèrent; il s'agitait comme un véritable possédé, en prononçant des mots sans suite, parmi lesquels je distinguai ceux de *garum*, *muria*, *cuistre*, *butor*, *thon*, *maquereau*, *saumure*. Le cas était grave; je craignais qu'il ne passât d'un instant à l'autre avant de m'avoir donné ses dernières instructions. On appela un médecin, l'illustre docteur ***, qui voulut lui tirer dix palettes de sang; comme je connaissais la célébrité du docteur, je m'y opposai de toutes mes forces, et j'eus l'idée de retirer de dessous l'oreiller les *Recherches historiques et critiques*. Ce fut le ciel qui m'inspira, car immédiatement le moribond fut soulagé; il respira plus librement, bâilla, éternua, ouvrit les yeux et me souhaita le bonjour.

Le docteur sortit en me lançant un regard furieux; je restai seul avec mon maître.

« Ah! l'horrible rêve! s'écria-t-il en me tendant la main; le coquin d'Allemand me poursuit jusque dans le sommeil; il me tourmentera, si vous n'y mettez bon ordre, jusque dans la tombe; et il n'aura pas, je le sens, à attendre longtemps. Aussi, j'ai hâte de terminer votre initiation aux mystères académiques. Je ne vous ai parlé que des bagatelles de la porte : abordons quelque chose de plus important.

» Vous saurez d'abord que nous divisons les candidats en trois classes, suivant l'ordre de mérite :

» 1° Ceux qui n'ont rien écrit et n'écriront jamais rien;

» 2° Ceux qui n'ont fait qu'une préface, mais qui promettent de faire un livre un jour ou l'autre;

» 3° Ceux dont les ouvrages ont attiré l'attention du monde savant, c'est-à-dire ne se sont ni lus ni vendus.

» Vous pourriez facilement prendre rang dans la première catégorie si vous étiez grand seigneur ou même ministre, car nous l'avons instituée spécialement pour les représentants de l'ancienne noblesse et les Excellences. De tout temps l'Académie a tenu à honneur et à profit de les admettre dans son sein. Cela donne un certain lustre à la compagnie et nous permet de solliciter commodément les faveurs dont nous avons besoin.

» La seconde comprend les érudits inconnus qui entretiennent des relations suivies avec les principaux académiciens. On n'exige d'eux, pour être reçus, que d'avoir composé une préface, une brochure, un mémoire, mais sur quelque sujet saisissant, hors de la portée du public, — comme, par exemple, sur les trente-six incarnations de Wistnou, sur le Védam, sur le Péripoliticon, etc., etc. J'ai même connu un fort galant homme qui n'avait d'autre titre à nos suffrages que celui d'un livre qu'il devait faire paraître. Il fut nommé d'emblée. Mais aussi, quel titre! *Du symbolisme indien envisagé dans ses rapports avec*

le bœuf Apis ; les crocodiles du Nil et généralement avec la Théodicée égyptienne. Le livre n'a jamais paru ; le titre n'en est pas moins resté. Vous ne comptez pas de protecteurs intimes à l'Académie, et vous avez vécu jusqu'à présent sans vous préoccuper du Wistnou, du Védam et du Péripoliticon ; vous n'appartenez donc pas encore à cette catégorie.

» Reste la troisième ; nous y rangeons, comme je vous l'ai dit, les auteurs qui ont écrit sur les matières les plus ennuyantes, et les lauréats de l'Institut. Voilà votre fait. A la vérité vous n'avez encore rien publié, mais rien ne vous empêche de publier quelque chose ; vous n'avez jamais été couronné, mais vous pouvez l'être.

» Pour commencer, je vous conseillerais de faire imprimer un ou deux manuscrits de la Bibliothèque royale, avec préfaces, notes, commentaires et explications. Il n'y a rien de tel, mon bon ami, que de mettre au jour les ouvrages des autres ; on acquiert à peu de frais la réputation d'archéologue. Les greniers de la rue Richelieu sont vastes ; choisissez quelques manuscrits dont le titre au moins soit piquant : — *Clotilde aux longues oreilles ; — le Roman de Maratopolin ; — la très-élégante, délicieuse, melliflue et plaisante Histoire du très-noble, victorieux et excellent écuyer Gavache*, etc. Il suffit, pour publier toutes ces richesses, de l'autorisation du ministre de l'instruction publique, qui ne la refuse jamais. Vous pourrez ainsi sortir en peu de temps de votre obscurité et

vous rendre célèbre à bon marché. Je sais bien que ce moyen est un peu usé, — on s'en est tant servi ! — on obtient cependant encore quelque bibliothèque publique à ronger ou quelque chaire de faculté à remplir en province. C'est peu de chose sans doute ; mais tout vient à point à qui sait publier. Publiez donc et laissez crier les sots, les inhabiles et les simples. Le nombre en est grand ; ils nous raillent parfois et nous traitent de *littérateurs en vieux;* peu nous importe, leurs attaques et leurs mauvais calembours viennent échouer contre les places où nous tenons garnison.

» Quand vous aurez suffisamment fixé les regards du public en vous parant des plumes d'autrui, il faudra songer à voler de vos propres ailes et à éditer quelque ouvrage de votre cru. Le champ de l'érudition est immense, c'est encore une terre vierge à défricher. On croit connaître l'antiquité, et on ne se doute pas de ce qu'elle fut. J'ai fait beaucoup, je puis le dire sans vanité, pour les Romains, j'ai ressuscité leurs mœurs, leurs habitudes, leurs usages, je les ai peints de profil et de face, mais je n'ai pas tout dit. En se creusant un peu la tête, on découvre nombre de questions neuves qui donnent lieu aux aperçus les plus piquants. Tenez, par exemple, ajouta-t-il en essuyant avec son mouchoir une sueur qui lui coulait du front, avez-vous jamais examiné la question de savoir si les Romains se servaient de mouchoir ?

— Ma foi, non, lui dis-je avec modestie.

— J'en étais sûr, répondit-il ; eh bien ! cette ques-

tion, que je n'ai vu agiter nulle part, cette question, qui vous paraît simple comme bonjour, peut fournir la matière d'un mémoire extrêmement curieux. Vous posez d'abord en fait, en vous appuyant du témoignage de tous les historiens, que ce peuple si élégant, si ami du luxe et des jouissances matérielles, ne devait pas se moucher avec les doigts. — Vous soutenez ensuite, toujours en citant les historiens, qu'il est peu probable que les patriciens, les sénateurs, les consuls, les empereurs, se mouchassent sur leurs manches, puisqu'ils n'en avaient pas; d'où vous tirez naturellement la conclusion qu'ils se servaient de mouchoir. En quelle étoffe était-il fabriqué? En lin vraisemblablement. Mais où le plaçait-on? Il est difficile d'admettre qu'on le portât toujours à la main. L'attachait-on à la ceinture? Évidemment non; les restes de la statuaire antique que nous possédons ne laissent aucun doute à cet égard. On le mettait donc dans une poche; les Romains avaient donc des poches à leurs vêtements? Ces poches s'ouvraient-elles sous la tunique ou sous la toge? Là commence l'embarras; on peut adopter l'une et l'autre version. Quant à moi, je penche pour la toge. — Qu'en dites-vous mon bon ami? l'érudition n'est-elle pas une belle chose? Comme elle agrandit tout ce quelle touche! J'ai pris cet exemple au hasard, c'est un canevas facile à remplir. Eh bien! il existe six vingt mille questions tout aussi intéressantes qu'on ne trouve pas dans *l'Antiquité dévoilée* du père Montfaucon, et qui ne demandent

qu'à voir le jour. L'antiquité! les Grecs! les Romains! vous rencontrez des pleutres qui s'imaginent les savoir par cœur; cela fait pitié. Fouillez donc, tournez et retournez ce monde à peine découvert, vous y récolterez d'abondantes moissons.

» Après cela, cependant, si le cœur ne vous en dit pas, il ne faut pas forcer votre penchant. Dieu merci, il y a hors des temps antiques nombre de sujets plantureux qu'on peut encore exploiter. La voie Appienne ne mène pas seule à l'Institut; vous avez encore le moyen âge, les trouvères, la langue d'oc et la langue d'oil, la numismatique, la paléographie, les chartes, les poésies, les lais, les virelais, les sirventes, les légendes, les fabliaux, et même les contes; oui, mon bon ami, les contes. Vous ne vous figurez pas tout ce qu'on peut écrire sur de simples contes de fées, à quelles immenses recherches on peut se livrer, de quelle vaste érudition on peut faire preuve. Je n'aime pas à me citer, vous le savez; mais, pour vous donner une idée de ce genre de travail, consultez la dissertation que j'ai composée autrefois sur Riquet à la Houppe. Elle a été imprimée dans le 415e volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Prenez ce volume sur le dernier rayon de ma bibliothèque, et lisez cet opuscule, qui fut couronné. »

J'allai chercher le 415e tome des Mémoires de l'Académie, je m'assis au chevet de mon maître, et je lus à haute voix ce qui suit :

DISSERTATION HISTORIQUE SUR RIQUET A LA HOUPPE, AVEC DE NOUVEAUX ÉCLAIRCISSEMENTS.

« Le conte de Riquet à la Houppe se perd dans la nuit des temps. On pense généralement qu'il fut apporté dans les Gaules par les Phocéens qui fondèrent la colonie de *Massilia* (Marseille)[1]. Les mots par lesquels il commence — *Il était une fois* — prouvent suffisamment sa haute antiquité et l'embarras qu'a éprouvé l'auteur moderne pour préciser l'époque où il fut inventé. On trouve, au reste, peu d'exemples de contes qui aient eu la même popularité. Recueilli d'âge en âge par les nourrices et les aïeules, il a servi à amuser et à endormir successivement les petits Gaulois, les petits Visi-goths, les petits Buhr-gundes (Bourguignons) et les petits Francks. Cependant le monument littéraire le plus ancien que nous ayons sur cette charmante épopée enfantine ne date que du douzième siècle. Il existe à la bibliothèque royale un manuscrit de ce temps dont voici les deux premiers vers :

Li diz de Riquet à la hope
Qui naquit laid, moult saige et myope.

» La découverte de l'imprimerie vulgarisa bientôt chez les peuples européens le conte de Riquet à la Houppe. Il serait trop long d'énumérer tous les ouvrages qu'il inspira. Nous ne citerons que les principaux :

» *Storia del principe Riquetti.* — Firenze, 1584.

[1] 600 ans avant J. C.

» *Gesta principis Riquetti, quodam capillorum apice notissimi.* — Lugduni-Batavorum, 1596. — La même. — Antuerp., 1602.

» *Prince Riquet, a Tale.* — London, 1598.

» *Las Aventuras del principe Riquetto.*—Madrid, 1595.

» En faveur de la tradition qui attribue aux Phocéens, fondateurs de Marseille, l'origine de ce conte, il n'est pas sans intérêt de remarquer que le nom de Riquet est fort commun en Provence et en Languedoc. Sans rappeler ici le célèbre Mirabeau, dont le nom patronymique était Riquetti, et l'illustre marquis de Riquet, qui créa le magnifique canal du Midi, on voit figurer plusieurs fois d'une manière avantageuse le nom de Riquet dans nos annales. Le célèbre historien Guimbard parle d'un Reiquet, ou Roquet, ou Riquet, qui fut maître d'hôtel de Charles le Chauve, et qui fut pendu[1]. Il est encore fait mention d'un Riquet dans les mémoires de Flaochat : « Comme le roy, dit le chroniqueur, estoit moult » empesché dans ce rencontre par un homme d'ar» mes anglais qui luy cuidoit percer le cueur, le vail» lant Riquet poussa son cheval au-devant du roy » pour lui prester ayde, et reçut de cettuy Anglais un » rude coup d'épée qui lui coupa le nez : ce dont il » eut grand los. » Enfin dom Morillon, dans son *Traité des Bénéfices ecclésiastiques*, rapporte qu'un évêque de Persépolis (*in partibus*), du nom de Ri-

[1] Guimbardi de Bellis gallicis, lib. IV.

quet, mourut d'une indigestion qu'il s'était donnée en mangeant avec excès du boudin blanc : « *Il s'en-* » *tripailla tant,* dit-il, *qu'il en creva.* » Nous pourrions multiplier ces citations, mais elles seraient inutiles pour prouver l'ancienneté de la race des Riquet. A la vérité, nous n'avons vu nulle part qu'un membre de cette famille ait ceint la couronne, et dans le conte qui nous occupe, il s'agit d'une reine et par conséquent d'un roi, puisque cette reine accouche d'un fils. Quels étaient ce roi et cette reine ? Tout ce que l'on peut supposer, c'est qu'ils *régnaient* et ne *gouvernaient pas :* qu'ils avaient juré une charte constitutionnelle ; qu'il existait dans leur royaume une chambre haute et une chambre basse, et qu'on y jouissait de la liberté de la presse. En effet, sous un gouvernement despotique, un auteur aurait-il eu l'audace d'avancer que la reine mit au monde un prince extraordinairement laid ? Tous les enfants des rois absolus sont extraordinairement beaux, ou du moins doivent paraître tels à leurs sujets. La reine Riquet était donc une reine constitutionnelle, et... »

« Oui, certainement, dit mon maître en interrompant ma lecture, et très-constitutionnelle. Cette remarque, qui n'a pas été faite avant moi, démontre, à mon avis, que le système représentatif remonte aux temps fabuleux. Mais laissez là ma dissertation, tout le reste est dans ce haut goût. Vous pourrez la méditer plus tard à loisir et vous régaler des idées ingénieuses, des profondes considérations politiques et

philosophiques dont elle est pleine. Je ne vous ai encore rien dit de l'histoire, parce que tous nos travaux s'y rapportent; si, cependant, vos études vous portent à traiter spécialement quelque période historique, prenez-la assez obscure et embrouillée pour pouvoir l'obscurcir et l'embrouiller davantage. Renversez impitoyablement tous les systèmes émis avant vous, et élevez sur leurs ruines un système de votre invention. Que ce mot d'invention ne vous effraye pas, rien n'est plus facile que d'innover en matière d'histoire; il suffit de modifier l'orthographe des noms propres, par exemple d'écrire *Chlothaire* au lieu de Clotaire, *Chlodewig* au lieu de Clovis, *Karl* au lieu de Charles; voilà tout le secret. Il est étonnant, mon bon ami, comment avec deux ou trois lettres on arrive à changer la face de l'histoire, c'est à ne plus s'y reconnaître, et c'est ce qu'il faut. On s'est déjà servi de ce procédé avec succès; mais, Dieu merci, il reste encore assez de *k*, de *g*, d'*h* et de *w* pour une consommation raisonnable.

» Enfin, il me reste à vous entretenir de la voie des langues orientales; quoique peu fréquentée, elle aboutit en ligne directe à l'Académie.

» Il vous faudra d'abord adopter et suivre assidûment un de ces cours silencieux qui ont lieu au collége de France et à la bibliothèque royale. Vous n'aurez pas grand'peine à vous faire remarquer du professeur, car, de mémoire d'académiciens, ces cours n'ont jamais compté plus de quatre auditeurs : — un

réfugié polonais, un jeune gentleman récemment sorti de Cambridge, et qui vient terminer son éducation en France, un sujet de Méhémet-Ali et un attaché à l'ambassade de la Sublime-Porte. Aucun de ces auditeurs ne doit vous porter ombrage : l'universitaire anglais disparaît d'ordinaire à la fin du premier mois, l'Égyptien vers le milieu du second, l'Ottoman au commencement du troisième. Le réfugié polonais tient bon plus longtemps; il est rare cependant qu'il ne s'éclipse pas aux premiers lilas; on en a vu un persévérer jusqu'aux roses, mais c'est là un fait exceptionnel dans l'histoire des cours de langues orientales. Vous resterez donc seul maître du terrain.

» Il s'établira bientôt entre vous et votre professeur une de ces amitiés indissolubles que l'intérêt réciproque peut seul produire. L'orientaliste se cramponnera à vous comme le naufragé à la planche de salut: vous deviendrez son bien, son homme lige : il souffrira de vos maux, aura mal à votre poitrine et gardera la chambre quand vous garderez le lit. Au bout d'une année, vous en saurez tout autant que lui : n'allez pas, néanmoins, abandonner imprudemment son cours, vous seriez perdu sans ressource. Montrez, au contraire, plus d'exactitude et de zèle : la récompense n'est pas loin. S'il tombe malade, ce qui arrive fréquemment, vous êtes tout naturellement désigné pour le suppléer : s'il meurt, vous lui succédez sans obstacle dans sa chaire au collége de France et dans son fauteuil à l'Académie. Enfin, si, malgré le

bon esprit que vous aurez eu de le choisir parmi les plus âgés, il continue à se bien porter, il vous associera à ses travaux, vous fera corriger les épreuves de ses ouvrages, et vous permettra de lui dédier quelque traduction de syriaque, de cophte, de chinois, d'indou ou de persan. Ce genre de traduction, mon bon ami, n'exige que la connaissance de la langue anglaise. Les Anglais n'ont pas, à la vérité, d'Académie des inscriptions et belles-lettres, mais, en revanche, ils ont la société des Indes orientales, ils trafiquent avec la Chine, avec la Perse, avec tous les schahs et les rajahs connus : aussi sont-ils polyglottes. On doit à leurs missionnaires d'excellentes traductions en anglais d'ouvrages orientaux. Traduisez en français les plus intéressantes de ces versions, vous passerez en France pour un orientaliste consommé.

» Avec un peu d'anglais, vous pourrez entreprendre sans sortir de chez vous tous les *voyages où il vous plaira*, visiter le Caboul, le Thibet, l'Indoustan, la Mongolie, l'empire des Birmans, faire des études sur les mœurs des peuples qui habitent ces régions, parler du grand Confutzé, du culte de Zoroastre, du culte brahmanique et du culte de Mithra. Que de choses neuves, mon bon ami, à révéler sur ces différentes religions, surtout sur la dernière! Il y a bien dix-huit siècles qu'elle est morte; toutefois, elle ne fait que paraître sur l'horizon de la science. Personne ne sait en quoi consistaient ses mystères pendant

qu'elle vivait : mais on commence à savoir qu'elle eut une influence irrésistible ; qu'originaire des bords de l'Euphrate, elle se répandit comme un torrent dans l'Asie Mineure, envahit Rome, passa dans les Gaules, et lutta longtemps contre le christianisme naissant. Aucun historien contemporain ne parle, à la vérité, de cette lutte terrible ; mais un pareil silence s'explique par la crainte superstitieuse qui entourait le nom de Mithra. Aujourd'hui, cette crainte n'èxiste plus, et on peut parler librement du culte mithriaque. Ne vous faites donc faute d'en parler, les monuments ne vous manqueront pas : nous en possédons, sans nous en douter, une quantité prodigieuse. Cela n'a rien d'étonnant. Les habitants de Rome ont bien conservé pendant quinze siècles, sous l'ancien mont Capitolin, un bas-relief mithriaque dont ils ne soupçonnaient pas la véritable origine. Oui, mon ami, pendant quinze siècles ils ont cru benoîtement que ce bas-relief représentait l'enlèvement d'Europe par Jupiter déguisé en taureau. Mais l'érudition n'était pas née encore. Ce ne fut qu'au seizième siècle que des érudits hollandais démontrèrent jusqu'à la dernière évidence, aux Italiens, que leur prétendue Europe n'était autre que Mithra domptant un taureau. Ah ! si j'avais dû vivre plus longtemps, que de monuments j'aurais restitués à cette divinité puissante dont l'a dépouillée l'ignorance des siècles ; car Mithra est partout : son règne est venu, je le vois, je l'entends : *Io Mithra ! Evohe Mithra !* »

Jusqu'alors mon pauvre maître m'avait tenu un langage plein de sens ; mais, une fois qu'il eut enfourché le bœuf mithriaque, il déraisonna et battit complétement la campagne. Dressé sur son séant, l'œil en feu, le chef couvert d'un bonnet de coton, il se mit à déclamer en faisant les plus étranges contorsions.

« Oui, disait-il, il n'y a qu'un Dieu, et Mithra est son prophète. Une nouvelle ère va s'ouvrir : les temps mithriaques, si longtemps prédits par le Zend-Avesta et le Boun-Dehesch sont arrivés. Couronnons-nous de fleurs, allons dans les grottes célébrer les mystères de Mithra. Il a vaincu le taureau ; il lui a enfoncé son poignard dans le cou ; il a détruit le culte des faux dieux : le sang coule... la victime est immolée... Gloire à Mithra ! *Invicto soli Mithræ!...* »

Effrayé de cet accès de délire, je courus chercher un médecin homœopathe. Malheureusement le disciple d'Hahnemann n'était pas chez lui. Je revins donc en toute hâte au logis, le cœur agité d'un triste pressentiment. En montant l'escalier, je rencontrai le chirurgien qui descendait. Je me précipitai vers la chambre de mon maître : il était mort, et, qui pis est, dans la religion mithriaque.

Ses obsèques furent magnifiques. Tous les journaux insérèrent l'article nécrologique suivant : « Les » lettres et l'Académie des belles-lettres viennent de » faire une perte irréparable. L'illustre auteur des

» *Grecs et des Romains peints par eux-mêmes* a
» succombé hier. Depuis quelques mois il était atteint
» d'une affection du garum qui, négligée, dégénéra
» bientôt en *muria* intense. Les ressources de l'art
» durent échouer contre cette maladie incurable. Le
» célèbre académicien a conservé jusqu'au dernier
» moment toute la plénitude de sa raison, et s'est
» entretenu avec le respectable ecclésiastique qui
» l'assistait. On assure qu'il laisse plusieurs ouvrages
» inédits. Il faut espérer que le gouvernement en fera
» l'acquisition et s'empressera de les publier. »

Je le regrettai sincèrement, et je me promis bien de mettre en pratique ses bienveillants conseils. Je voulus d'abord m'acquitter de la dette de reconnaissance que j'avais contractée, en réfutant la thèse du docteur allemand sur le garum. J'employai trois ans à ce travail, qui eut un succès étourdissant. Deux manuscrits que je publiai accrurent ma réputation naissante. J'eus un nom, je devins célèbre : on me fit espérer la prochaine vacance à l'Institut; mais aucun académicien ne voulait mourir. Enfin, au bout de cinq ans, il en passa un de vie à trépas. Je me croyais certain d'obtenir sa place : nous n'étions que vingt candidats. Malheureusement pour moi, l'un de mes concurrents appartenait à la première catégorie : il n'avait rien écrit : c'était un ministre. Son élection eut lieu à l'unanimité. Sans me laisser décourager par cette défaite, je me livrai à l'étude avec une ardeur infatigable : je suivis deux cours, l'un de chi-

nois, l'autre de syriaque; je fis paraître les biographies de Rémus, Tarquin l'Ancien et Horacius Coclès. J'attendis encore patiemment cinq ans. La tombe s'ouvrit de nouveau pour recevoir un académicien. On me jura cette fois que je serais membre de l'Institut, et je commandai même mon habit. Je ne devais pas l'endosser. Les suffrages se portèrent sur un érudit inconnu qui promit de composer un ouvrage intitulé : *Nouvelles Observations sur les Livres sibyllins.* Je n'avais rien à dire : il était compris dans la seconde catégorie; il avait publié la préface de ses futures observations, et, de plus, les biographies de tous les académiciens. . . . .

Ce nouvel insuccès, je ne le dissimule pas, a fortement ébranlé mon courage. Six ans se sont écoulés depuis la dernière élection académique. Je compte aujourd'hui plus de onze lustres : ma santé est chancelante. Le tour de la troisième catégorie arrivera-t-il avant ma mort? Je ne l'espère guère; mais ma double mésaventure n'a pas altéré ma confiance aux instructions secrètes de mon pauvre maître : je n'accuse dans mon malheur que la fatalité. Loin de mettre en doute l'excellence de ses conseils, j'ai voulu les transmettre par écrit à mon fils, et je crois lui laisser un héritage précieux. Le sort ne le persécutera sans doute pas comme moi . . . .
. . . .

Note de l'éditeur. — Il nous a été impossible de

déchiffrer les dernières pages de ce manuscrit, dont l'écriture est fort illisible. Des phrases entières ont été raturées, d'autres ne sont pas achevées; enfin il est bon nombre de lignes laissées en blanc.

Notre première idée avait été de nous éclairer des avis d'un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour remplir ces lacunes; mais, après mûre réflexion, nous avons cru devoir y renoncer. Nos patients efforts n'ont abouti qu'à découvrir le nom de l'auteur, placé au bas du manuscrit. De la vie de cet écrivain et de l'année pendant laquelle il florissait, l'histoire ne dit rien. Ce qu'il est permis d'affirmer c'est qu'il était de Paris. Voici ces noms tels que nous les avons ***rétablis :***

AVGVSTVS FELIX
A. IVNCETIS
PARISIENSIS.

DE L'ÉGALITÉ A PARIS.

Le Parisien est ce qu'il peut, mais il y a certaines choses qu'il doit *paraître*. Après plusieurs révolutions, les classes inférieures ont conquis le droit de *paraître* égales aux autres, elles ont conquis — l'égalité dans la dépense, mais non dans la recette.

A Paris, tout le monde est riche dans la rue, — tout le monde est riche au bal ou au spectacle. Mais quelques-uns, et, disons mieux, le plus grand nombre paye cet éclat extérieur et apparent par toutes sortes de misères réelles, — courageusement endurées, — comme des nécessités insurmontables, — quoiqu'elles puissent sembler volontaires.

Le costume et le *paraître* sont le *nécessaire ;* — le logement et la nourriture sont le *superflu.* — C'est sur ce superflu que l'on taille et que l'on rogne à un degré incroyable.

L'employé à dix-huit cents francs — doit avoir les mêmes habits, le même chapeau que l'homme qui

possède soixante mille livres de rente; — il doit fumer les mêmes cigares à cinq sous.

L'ouvrier lui-même ne consent plus à porter le costume commode et pittoresque qui a longtemps appartenu en propre à certaines professions.

Le charpentier n'oserait se montrer le dimanche, comme autrefois, avec un large pantalon et une veste de velours bleu. Il se croit obligé de s'affubler d'un habit ou pour le moins d'une redingote en drap noir; — il doit avoir une montre; — la montre peut être d'un métal quelconque, mais il faut que la chaîne et la clef, qui toutes deux paraissent au dehors, soient en or; — la clef ne peut être autre qu'une clef dite à la Bréguet.

Il est, je crois, à regretter que l'on ait laissé tomber en désuétude les costumes particuliers à chaque profession. Cet usage entraînait rigoureusement avec lui une sorte de loi somptuaire à laquelle il n'était pas humiliant d'obéir.

Tel employé à dix-huit cents francs, qui se croit obligé de *paraître* riche dans la rue, — mange chez lui des croûtes de pain et boit de l'eau qu'il va lui-même chercher à la fontaine, lorsque la nuit s'étend sur la ville.

Les choses ne se passent pas ainsi en province. Les habitants de votre ville savent parfaitement ce que vous possédez en terres et en maisons, — ce que vous rapportent votre place et votre travail; — vous ne feriez illusion à personne.

Mais, à Paris, — tel dîne pour dix-sept sous rue de la Harpe—ou cache dans le fond de sa poche un pain de seigle d'un sou, dont il porte sournoisement les morceaux à sa bouche en faisant semblant de se gratter le nez ou de caresser sa moustache, — qui va ensuite se promener avec un cure-dent devant le café de Paris et fait envie aux passants, dont il devrait exciter la pitié.

Aussi les spéculations les plus sûres sont celles qui ont pour objet de vendre du luxe à bon marché. Les chemises grossières de coton, auxquelles on a ajusté un col, un jabot et des manchettes en batiste, — les souliers *imitant la botte*,—ont un débit prodigieux. Beaucoup de gens ne mangent qu'au moyen de la différence de prix qui existe entre ces *semblants* et les objets réels qu'ils se croiraient obligés d'acheter sans ces heureuses imitations, et qui absorberaient entièrement leur revenu.

Bien des gens préféreraient manger leur soupe sans beurre, pourvu qu'ils la mangeassent dans des cuillers d'argent, avant l'invention du *maillechort*, de l'*argent allemand*, etc.

C'est ce qui explique le mystère que beaucoup de gens à Paris gardent sur leur domicile. Si vous avez quelque affaire avec eux, ils vous diront qu'ils sortent de très-bonne heure et rentrent fort tard, qu'on ne les rencontre jamais chez eux, etc. ; — ils préfèrent vous donner rendez-vous dans le jardin du Palais-Royal — ou dans les galeries de l'Opéra. C'est que le

dandy habite une mansarde au cinquième étage. — pour le loyer de laquelle il est en retard de trois termes, — qu'il couche sur un lit de sangle, — et qu'une bouteille vide lui sert de flambeau.

Il est des gens qui aiment mieux avoir l'air de dîner au café de Paris que de dîner réellement dans tout autre cabaret moins cher.

Pour y réussir, et cependant ne pas dépenser trop d'argent, ils affectent une excentrique simplicité de goûts, — ils n'*aiment* que le bœuf bouilli. J'en connais un qui a le courage opiniâtre de simuler, depuis dix ans, une maladie qui lui défend de boire du vin.

Et ce qu'il y a de plus curieux dans ces efforts héroïques pour paraître riche, c'est qu'ils ne peuvent avoir que deux résultats, — sans compter celui de mener une vie misérable : si vous réussissez à tromper les gens, ils vous envient; si vous ne réussissez pas, ils se moquent de vous.

ALPHONSE KARR.

HISTOIRE VÉRIDIQUE DU CANARD.

Il ne s'agit point ici du canard privé, ni même du canard sauvage, — ceux-là n'intéressent que M. de Buffon, — et M. Grimod de la Reynière. Notre siècle en connaît d'autres que l'on ne consomme, que l'on ne dévore que par les yeux ou par les oreilles, et qui n'en sont pas moins l'aliment quotidien d'une foule d'honnêtes gens.

Le canard est né rue de Jérusalem; il s'élance chaque matin des bureaux de M. Rossignol — et prend sa volée sur la capitale, sous la forme légère d'un carré de papier grisâtre : « Voilà ce qui vient de » paraître tout à l'heure... » Entendez-vous ces cris rauques qui fendent l'air et les oreilles ? Reconnaissez-vous ces bipèdes au pas tortueux qui suivent le long des rues la ligne du ruisseau? Voici l'origine du nom, tâchons d'apprécier la chose.

Le canard est une nouvelle quelquefois vraie, toujours exagérée, souvent fausse. Ce sont les détails

d'un horrible assassinat, illustré parfois de gravures en bois d'un style naïf; c'est un désastre, un phénomène, une aventure extraordinaire : on paye cinq centimes et l'on est volé. Heureux encore ceux dont l'esprit plus simple peut conserver l'illusion.

Le canard remonte à la plus haute antiquité. Il est la clef de l'hiéroglyphe, le verbe de ses phrases énigmatiques. Les histoires de tous les peuples ont commencé par des canards.

Le canard est la base des religions.

Les anciens nous en ont légué de sublimes ; nous en transmettrons encore de fort beaux à nos neveux. Hérodote et Pline sont inimitables sur ce point : — l'un a inventé des hommes sans tête, l'autre a vu des hommes à queue. Selon Fourier, l'homme parfait aura une trompe.

Laissons de côté la mythologie ; nous devons à l'Écriture l'ixion et le griffon.

Voltaire n'a jamais pu réussir à se représenter l'ixion, — dont la chair était défendue aux Hébreux. Mais les géologues modernes ont donné raison à la Bible... L'anoplotérium, le mammont, le dinothérium, toute la race des sauriens qui, selon Cuvier, peuplaient, avant le déluge, la vallée même de Paris, valent bien, certes, les aimables créatures contestées à Dieu par Voltaire.

Ceci est le canard fossile, protégé par la science, et qui a encore un bel avenir. — Les vieux savants avaient été moins loin en nous léguant le célèbre

Homo diluvii testis, et les os gigantesques du roi Teutobocus. Mais qui égalera jamais l'histoire du poisson-évêque, pêché dans la Baltique, qui fut présenté au pape et lui parla en latin?

Les navigateurs antérieurs au seizième siècle en ont rapporté bien d'autres, sans compter l'Eldorado, le poisson kraken, qu'on prenait pour une île flottante, le vaisseau-fantôme, le dragon de Rhodes et le serpent de mer, tel qu'il a été *vu* par M. Jacques Arago.

Que ce dernier, le roi des canards, nous serve de transition pour arriver aux temps modernes.

Il fut encore une époque où les journaux n'étaient pas inventés, quoiqu'on eût trouvé déjà la poudre et l'imprimerie. Alors le canard tenait lieu de journaux. La politique avait peu d'intérêt pour les habitants des villages et des campagnes; l'hydre de l'anarchie, le vaisseau de l'État, l'ouragan populaire, n'étaient pas encore capables d'émouvoir ces attentions ignorantes; elles se portaient plus agréablement sur des fictions moins académiques. — Le loup-garou, le moine-bourru, la bête du Gévaudan, tels étaient les sujets principaux que la gravure, la légende et la complainte se chargeaient d'immortaliser.

Ceci est du Louis XV; mais déjà le sieur Renaudot avait fondé *la Gazette de France*, et le sieur Visé *le Mercure galant;* — le canard allait avoir un domicile fixe... le journalisme était créé!

Le premier canard répandu par les journaux a été la dent d'or. Un enfant était né avec une dent d'or;

le fait fut constaté, prouvé, étudié par les académies; on publia des mémoires pour et contre. — Plus tard il fut reconnu que la dent était seulement plaquée; mais personne ne voulut croire à cette explication.

Il y eut encore l'accouchement phénoménal d'une comtesse de Hollande, mère de trois cents enfants, qui furent tous baptisés.

Les journaux officiels s'augmentèrent peu pendant le dix-huitième siècle; le *Journal de Trévoux*, le *Journal des Savants* semèrent force canards scientifiques dans la société d'alors; les Mémoires secrets de Collé et le Recueil de Bachaumont ne négligeaient pas non plus ce sous-genre intéressant.

La Révolution avait le culte du vrai. Le canard eût été dangereux à cette époque; on le garda pour des temps meilleurs.

L'Empire en avait beaucoup connu (des canards) le long des temples de Karnac, sur les obélisques et généralement dans les pays étrangers.... La grande armée en rapportait quelquefois dans ses foyers, mais en admettait extrêmement peu dans ses lectures.

Il était donné à la Restauration de réinstaller le canard dans la publicité parisienne. — Le premier et le plus beau après 1814 fut la femme à la tête de mort.

Cette créature bizarre avait, du reste, un corps superbe et deux ou trois millions de dot. Les journaux donnaient son adresse, mais elle ne recevait pas. On se tuait à sa porte, on soupirait sous ses fenêtres, on attaquait en vers et en prose sa vertu et ses millions.

Plusieurs devinrent sérieusement amoureux et la demandèrent sans dot, pour elle-même. — Un Anglais l'enleva enfin et fut très-désappointé de trouver, au lieu d'une tête de mort, une figure assez jolie, qui avait spéculé sur une réputation de laideur pour se faire trouver charmante. — O illusion !

Qui ne se souvient encore de l'invalide à la *tête de bois?*

Les journaux se multiplièrent.... le canard s'agrandit : *le Constitutionnel*, *le Courrier* et *les Débats* étaient encore bien petits cependant.

Mais dans l'intervalle des sessions, durant les longs mois de vacances politiques et judiciaires, ils sentirent le besoin de donner à la curiosité un aliment capable de soutenir l'abonnement compromis. Ce fut alors que l'on vit reparaître triomphalement le grand serpent de mer oublié depuis le moyen âge et les voyages de Marco Polo, — auquel on ne tarda pas à adjoindre la grande et véritable araignée de mer, qui tendait ses toiles aux vaisseaux, et dont un lieutenant portugais coupa vaillamment, à coups de hache, une patte monstrueuse qui fut rapportée à Lisbonne.

Ajoutez à cela une collection intéressante de centenaires et de bicentenaires, de veaux à deux têtes, d'accouchements bizarres et autres canetons des petits jours.

Quelques-uns avaient une teinte politique : tel était le bateau sous-marin destiné à tirer Napoléon de son île; puis le soldat de l'Empire échappé de la Sibérie,

qui se mettait en marche généralement vers le mois de septembre.

D'autres avaient rapport aux arts ou à la science : ainsi l'araignée dilettante, les pluies de têtards, un Anglais couvant des œufs de canard — par affection pour leur mère, — le crapaud trouvé dans un mur bâti depuis plusieurs siècles, et autres qui ont fait le charme de notre enfance constitutionnelle.

N'oublions pas que les journaux n'avaient alors que deux colonnes. Leur agrandissement fut marqué presque à la fois par les histoires de Clara Vandel, de Gaspard Hauser et du brigand Schubry.

On ne pouvait aller plus haut en fait d'intérêt sérieux : notez que jusqu'alors tout le monde croyait au canard, même celui qui l'écrivait.

Le premier qui inventa le canard ironique fut un ennemi des portiers. Il paraît avoir eu à se plaindre d'un de ces fonctionnaires. Sa vengeance fut atroce; il déposa la note suivante dans la boîte d'un journal :

« Un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, en dé-
» bitant un bloc d'acajou, a trouvé dans l'intérieur
» un espace vide occupé par un serpent qui paraissait
» engourdi et qu'on est parvenu à ranimer... Le ser-
» pent et le tronc d'acajou sont visibles rue de la
» Roquette, n°.... Le concierge de la maison se fera
» un vrai plaisir de les montrer aux curieux. »

Cette mystification, renouvelée depuis sous d'autres formes, eut des suites terribles; le portier, ahuri par l'insistance quotidienne des visiteurs et surtout

de quelques Anglais, qui le soupçonnaient de leur cacher le serpent par un sentiment de haine nationale, finit, dit-on, par attenter à ses jours.

Nous avons successivement fait connaissance avec la négresse Cécily, rivale de mademoiselle Mars dans la comédie, la femme corsaire, la chute des rochers du Niagara, les *habitants de la lune*, la découverte, à Nérac, des bas-reliefs de Tétricus, roi des Gaules. Ces derniers, qui furent le sujet d'une foule de dissertations académiques, étaient, comme on le sait, l'ouvrage d'un vitrier gascon qui les avait enterrés et qui se fit connaître quand l'Institut se fut prononcé favorablement sur l'antiquité de ces morceaux.

Le canard fut souvent un moyen ministériel pour détourner l'attention d'une question compromettante ou d'un budget monstrueux.

Vous voyez que cela continue à tourner dans le cercle des mystifications. Sous ce rapport, la province sembla un instant détrôner Paris. *Le Sémaphore de Marseille* inventa les corsaires du Rhône. Ces forbans, venus de la Méditerranée, avaient pu remonter jusqu'à Beaucaire et avaient enlevé toutes les vierges de la ville pour le service du pacha de Négrepont.

C'était à l'époque des *Orientales*, Paris fut épouvanté. Le ministre de l'intérieur écrivit à Nîmes; il réprimanda le préfet, qui écrivit à son tour au procureur du roi de Tarascon, lui demandant ce qu'il faisait en présence de tels événements. Ce dernier se

transporta sur les lieux en traversant le Rhône, apprit la fausseté de la nouvelle, et répondit que jamais corsaires n'avaient osé enlever des vierges à Beaucaire, et même qu'on doutait qu'il y en eût. — Le préfet se hâta de rassurer Paris, qui ne s'en tint pas plus en garde contre les nouvelles du *Sémaphore*.

C'est à Méry qu'il faut entendre raconter l'histoire du duel de Mascrédati et de Buffi, deux illustres savants italiens, qui sont maintenant dans toutes les biographies, — et n'ont jamais existé, et celle de l'orpheline Juliah, qui, il y a quelques mois, tint Paris en haleine et l'univers en émoi!

Dans cet immense *hoax* méridional, toute une province fut complice de son journal favori. Les Marseillais de Paris s'entendaient pour nous mystifier, les autres écrivaient les lettres pour ajouter à notre anxiété.

On sait qu'il avait été constaté à Marseille, par un congrès de savants, que Juliah ne parlait aucune langue connue.

Mais voici où Paris reconquit sa supériorité :

« Vous dites, fut-il répondu aux descendants des » Phocéens, que Juliah ne parle aucune langue » connue à Marseille?... Mais peut-être est-ce simplement qu'elle parle le français. »

Le Sémaphore n'a point répliqué.

Au fond, si quelquefois le canard naît dans la province, reconnaissons qu'il ne peut exister qu'à Paris; c'est de là qu'il part, c'est là qu'il revient sous une

forme nouvelle, après avoir fait le tour du monde. Mais ce qui est étrange, c'est que le canard, fruit de l'accouplement du paradoxe et de la fantaisie, finit toujours par se trouver vrai. — Schiller a écrit que Colomb ayant rêvé l'Amérique, Dieu avait fait sortir des eaux cette terre nouvelle, afin que le génie ne fût point convaincu de mensonge ! — Tout génie à part, on peut dire que l'homme n'invente rien qui ne soit produit ou ne se produise dans un temps donné.

Un journal avait imaginé une petite fille qui portait inscrite autour de ses prunelles cette légende : « Napoléon, empereur. » Trois ans après, l'enfant était visible sur le boulevard : nous l'avons vue.

Gaspard Hauser et le brigand Schubry sont devenus réels à force d'avoir été inventés. — Les poëtes anciens ont cru imaginer le dragon : M. Brongniart en a retrouvé les ossements à Montmartre, et l'appelle ptérodactyle. On croyait le dauphin fabuleux, des naturalistes italiens viennent d'en retrouver un squelette entier dans une gorge des Apennins. On a douté de la sirène antique : — peu de gens savent qu'il en existe trois, conservées sous verre, au musée royal de la Haye, sous le nº 449, et pêchées par les Hollandais dans les mers de Java.

Vous verrez qu'à force de percer la terre avec des outils-Mulot, l'on découvrira dans son intérieur la planète *Nazor*, éclairée d'un soleil souterrain, magnifique canard inventé au seizième siècle par Nicolas Klimius, dans son *Iter subterraneum*.

Après tout, cette planète Nazor existe sans doute, — et doit être tout bonnement l'enfer... Mais Flammèche le sait mieux que nous !

Ceci est un canard suprême ; il n'y a rien au delà.

GÉRARD DE NERVAL.

UN GAUDISSART DE LA RUE RICHELIEU.

LES COMÉDIES QU'ON PEUT VOIR GRATIS A PARIS.

Savoir vendre, pouvoir vendre, et vendre!

Le public ne se doute pas de tout ce que Paris doit de grandeurs à ces trois faces du même problème.

L'éclat de magasins aussi riches que les salons de la noblesse avant 1789, la splendeur des cafés qui souvent efface, et très-facilement, celle du néo-Versailles, les poëmes des étalages détruits tous les soirs, reconstruits tous les matins; l'élégance et la grâce des jeunes gens en communication avec les acheteuses, les piquantes physionomies et les toilettes des jeunes filles qui doivent attirer les acheteurs; et enfin, récemment, les profondeurs, les espaces immenses et le luxe babylonien des galeries où les marchands monopolisent les commerces en les spécialisant, tout ceci n'est rien!... Il ne s'agit encore que de plaire à l'organe le plus avide et le plus blasé qui se soit déve-

loppé chez l'homme depuis la société romaine, et dont l'exigence est devenue sans bornes, grâce aux efforts de la civilisation la plus raffinée. Cet organe, c'est *l'œil des Parisiens !...*

Cet œil consomme des feux d'artifice de cent mille francs, des palais de deux kilomètres de longueur sur soixante pieds de hauteur en verres multicolores, des féeries à quatre théâtres tous les soirs, des panoramas renaissants, des expositions continuelles, des mondes de douleurs, des univers de joie en promenade sur les boulevards ou errants par les rues ; des encyclopédies de guenilles au carnaval, vingt ouvrages illustrés par an, mille caricatures, dix mille vignettes, lithographies et gravures. Cet œil lampe pour quinze mille francs de gaz tous les soirs ; enfin, pour le satisfaire, la ville de Paris dépense annuellement quelques millions en points de vue et en plantations.

Et ceci n'est rien encore !... ce n'est que le côté matériel de la question. Oui, c'est, selon nous, peu de chose en comparaison des efforts de l'intelligence, des ruses, dignes de Molière, employées par les soixante mille commis et les quarante mille demoiselles qui s'acharnent à la bourse des acheteurs, comme les milliers d'ablettes aux morceaux de pain qui flottent sur les eaux de la Seine.

Le Gaudissart sur place est au moins égal en capacités, en esprit, en raillerie, en philosophie, à l'illustre commis-voyageur devenu le type de sa tribu. Sorti de son magasin, de sa patrie, il est comme un

ballon sans son gaz; il ne doit ses facultés qu'à son milieu de marchandises, comme l'acteur n'est sublime que sur son théâtre. Quoique, relativement aux autres commis marchands de l'Europe, le commis français ait plus d'instruction qu'eux, qu'il puisse au besoin parler asphalte, bal Mabille, polka, littérature, livres illustrés, chemins de fer, politique, chambres et révolution, il est excessivement sot quand il quitte son tremplin, son aune, et ses grâces de commande; mais, là, sur la corde roide du comptoir, la parole aux lèvres, l'œil à la pratique, le châle à la main, il éclipse le grand Talleyrand; il a plus d'esprit que Désaugiers, il a plus de finesse que Cléopâtre, il vaut Monrose doublé de Molière. Chez lui, Talleyrand eût joué Gaudissart; mais, dans son magasin, Gaudissart aurait joué Talleyrand. Expliquons ce paradoxe par un fait.

Deux jolies princesses babillaient aux côtés du prince, elles voulaient un bracelet. On attendait, de chez le plus célèbre bijoutier de Paris, un commis et des bracelets. Un Gaudissart arrive muni de trois bracelets, trois merveilles, entre lesquelles les deux princesses hésitent. Choisir! c'est l'éclair de l'intelligence. Hésitez-vous?... tout est dit, vous vous trompez. Le goût n'a pas deux inspirations. Enfin, après dix minutes, le prince est consulté; il voit les deux duchesses aux prises avec les mille facettes de l'incertitude entre les deux plus distingués de ces bijoux; car, de prime abord, il y en eut un d'écarté.

Le prince ne quitte pas sa lecture, il ne regarde pas les bracelets, il examine le commis.

— Lequel choisiriez-vous pour votre bonne amie? lui demande-t-il.

Le jeune homme montre un des deux bijoux.

— En ce cas, prenez l'autre, vous ferez le bonheur de deux femmes, dit le plus fin des diplomates modernes.

Les deux jolies femmes sourient, et le commis se retire ravi du cadeau fait si délicatement à sa maîtresse par le prince.

Une femme descend de son brillant équipage, arrêté rue Richelieu devant un de ces somptueux magasins où l'on vend des châles; elle est accompagnée d'une autre femme. (Les femmes sont presque toujours deux pour ces sortes d'expéditions.) Elles se promènent souvent dans trois magasins avant de se décider; et, dans l'intervalle de l'un à l'autre, elles se moquent de la petite comédie que leur jouent les commis.

Examinons qui joue le mieux son personnage, ou de l'acheteuse ou du vendeur; qui des deux l'emporte dans ce petit vaudeville.

Quand il s'agit de peindre le plus grand fait du commerce parisien, la vente! on doit produire un type en y résumant la question. Or, en ceci, le châle ou la châtelaine de mille écus causeront plus d'émotions que la pièce de batiste, que la robe de trois cents francs. Mais, ô étrangers des deux mondes! si toute-

fois vous lisez cette physiologie de la facture, sachez que cette scène se joue dans les magasins de nouveautés pour du barége à deux francs ou pour de la mousseline peinte à quatre francs le mètre!

Comment vous défierez-vous, madame la comtesse, de ce joli tout jeune homme, à la joue veloutée et colorée comme une pêche, aux yeux candides, vêtu presque aussi bien que votre... votre... cousin, et doué d'une voix douce comme la toison qu'il vous déplie? Il y en a trois ou quatre ainsi.

L'un à l'œil noir, à la mine décidée, qui vous dit : — « Voilà! » d'un air impérial.

L'autre aux yeux bleus, aux formes timides, aux phrases soumises, et dont on dit : — Pauvre enfant! il n'est pas né pour le commerce!...

Celui-ci châtain clair, l'œil jaune et rieur, à la phrase plaisante, et doué d'une activité méridionale.

Celui-là rouge fauve, à barbe en éventail, roide comme un communiste, sévère, imposant, à cravate fatale, à discours brefs.

Ces différences espèces de commis, qui répondent aux principaux caractères de femme, sont les bras de leur maître, un gros bonhomme à figure épanouie, à front demi-chauve, à ventre de député ministériel, quelquefois décoré de la Légion d'honneur pour avoir maintenu la supériorité du métier français, offrant des lignes d'une rondeur satisfaisante, ayant femme, enfants, maison de campagne, son compte à la Banque. Ce personnage descend dans l'arène à la façon

du *deus ex machinâ*, quand l'intrigue trop embrouillée exige un dénoûment subit.

Ainsi les femmes sont environnées de bonhomie, de jeunesse, de gracieusetés, de sourires, de plaisanteries, de ce que l'humanité civilisée offre de plus simple, de plus décevant, le tout arrangé par nuances pour tous les goûts.

Un mot sur les effets naturels d'optique, d'architecture, de décor, un mot court, décisif, terrible.

Le livre où vous lisez cette page instructive se vend rue Richelieu, 76, en ce moment; car il se vendra plus tard dans toutes les librairies de l'univers. Cette élégante boutique, blanc et or, vêtue de velours rouge, est desservie, comme un temple, par deux jeunes *élèves* en relations, au jour de l'an, avec tout Paris. (Ah! ils ont des Eucologes, des Paroissiens, des Livres de messe et de mariage, de première Communion, des Mois de Marie, des Évangiles, des Imitations, des Quinzaines de Pâques d'une variété comparable à celle des roses, des dahlias, des œillets, des reines-marguerites de l'horticulture.) Eh bien! cette boutique bariolée d'images possédait une pièce en entre-sol où le jour vient en plein de la rue de Ménars, et vient, comme chez un peintre, franc, pur, net, toujours égal à lui-même.

Quel flâneur n'a pas admiré le Persan, ce roi d'Asie qui se carre à l'angle de la rue de la Bourse et de la rue de Richelieu, chargé de dire *urbi et orbi :* — Je règne plus tranquillement ici qu'à Lahore. Dans cinq

cents ans, cette sculpture au coin de deux rues pourrait, sans cette immortelle analyse, occuper les archéologues, faire écrire des volumes in-quarto avec figures, comme celui de M. Quatremère sur le Jupiter Olympien, et où l'on démontrerait que Napoléon a été un peu sophi dans quelque contrée d'Orient avant d'être empereur des Français.

Eh bien! ce riche magasin a fait le siége de ce pauvre petit entre-sol; et, à coups de billets de banque, il s'en est emparé. La Comédie Humaine, le Diable à Paris, ont cédé la place à la comédie des cachemires et au Diable des femmes. Le Persan a sacrifié quelques diamants de sa couronne pour obtenir cette lumière, ce jour. Ce rayon de soleil augmente la vente de cent pour cent, à cause de son influence sur le jeu des couleurs, il met en relief toutes les séductions des châles; c'est une lumière irrésistible, c'est un rayon d'or!

Sur ce fait, jugez de la mise en scène de tous les magasins de Paris!...

Revenons à ces jeunes gens, à ce quadragénaire décoré, reçu par le roi des Français à sa table, à ce premier commis à barbe rousse, à l'air autocratique! Ces Gaudissarts émérites se sont mesurés avec mille caprices par semaine, il connaissent toutes les vibrations de la corde-cachemire dans le cœur des femmes. Quand une lorette, une dame respectable, une jeune mère de famille, une lionne, une duchesse, une bonne bourgeoise, une danseuse effrontée, une inno-

cente demoiselle, une trop innocente étrangère, se présentent, chacune d'elles est aussitôt analysée par ces sept ou huit hommes qui l'ont étudiée au moment où elle a sorti le bout de son nez ou de son pied hors de la voiture, où elle a mis la main sur le bec-de-canne de la boutique, et qui stationnent aux fenêtres, au comptoir, à la porte, à un angle, au milieu du magasin, en ayant l'air de penser aux joies d'un dimanche échevelé; en les examinant, on se demande même : — A quoi peuvent-ils penser?

La bourse d'une femme, ses désirs, ses intentions, sa fantaisie, sont mieux fouillés alors en un moment que les douaniers ne fouillent une voiture suspecte à la frontière, en sept quarts d'heure. Ces intelligents gaillards, sérieux comme des pères nobles, ont tout vu : les détails de la mise, une visible empreinte de boue à la bottine, une passe arriérée, un ruban de chapeau sale ou mal choisi, la coupe ou la façon de la robe, le neuf des gants, la robe coupée par les intelligents ciseaux de madame Soynard, le bijou de Janisset, la babiole à la mode, enfin tout ce qui peut dans une femme trahir sa qualité, sa fortune, son caractère. Frémissez! Jamais ce sanhédrin de Gaudissarts, présidé par le patron, ne se trompe. Puis, les idées de chacun sont transmises de l'un à l'autre avec une rapidité télégraphique par des regards, par des tics nerveux, des sourires, des mouvements de lèvres, que, les observant, vous diriez de l'éclairage soudain de la grande avenue des Champs-Élysées,

où le gaz vole de candélabre en candélabre comme cette idée allume les prunelles de commis en commis.

Et aussitôt, si c'est une Anglaise, le Gaudissart sombre, mystérieux et fatal, s'avance, comme un personnage romanesque de lord Byron.

Si c'est une bourgeoise, on lui détache le plus âgé des commis : il lui montre cent châles en un quart d'heure, il la grise de couleurs, de dessins; il lui déploie autant de châles que le milan décrit de tours sur un lapin; et, au bout d'une demi-heure, étourdie et ne sachant que choisir, la digne bourgeoise, flattée dans toutes ses idées, s'en remet au commis, qui la place entre les deux marteaux de ce dilemme et les égales séductions de deux châles :

— Celui-ci, madame, est très-avantageux, il est vert-pomme, la couleur à la mode; mais la mode change, tandis que celui-ci (le noir ou le blanc, dont la vente est urgente), vous n'en verrez pas la fin, et il peut aller avec toutes les toilettes.

Ceci est l'*a b c* du métier.

— Vous ne sauriez croire combien il faut d'éloquence dans cette chienne de partie, nous dit le premier Gaudissart de l'établissement où nous entrâmes rue Richelieu, et avec qui j'avais eu plus d'une rencontre, le dimanche, dans les parties fines. Tenez, vous êtes des artistes discrets, on peut vous parler des ruses de notre patron, qui, certainement, est l'homme le plus fort que j'aie vu. Je ne parle pas comme fabricant, M. Fritot est le premier; mais,

comme vendeur, il a inventé le châle-Sélim, *un châle impossible à vendre*, et que nous vendons toujours. Nous gardons dans une boîte de bois de cèdre, très-simple, mais doublée de satin, un châle de cinq à six cents francs, un de ces châles envoyés par Sélim à l'empereur Napoléon. Ce châle, c'est notre Garde impériale, on la fait avancer en désespoir de cause : *il se vend et ne meurt pas*.

En ce moment, une Anglaise déboucha de sa voiture de louage et se montra dans le beau idéal de ce flegme particulier à l'Angleterre et à tous ses produits prétendus animés. Vous eussiez dit la statue du commandeur marchant par certains soubresauts d'une disgrâce fabriquée à Londres dans toutes les familles avec un soin national.

— L'Anglaise, nous dit-il à l'oreille, est notre bataille de Waterloo. Nous avons des femmes qui nous glissent des mains comme des anguilles, on les rattrape sur l'escalier ; des lorettes qui nous *blaguent*, on rit avec elles, et on les tient par le crédit ; des étrangères indéchiffrables chez qui l'on porte plusieurs châles et avec lesquelles on s'entend en leur débitant des flatteries ; mais l'Anglaise, c'est s'attaquer au bronze de la statue de Louis XIV... Ces femmes-là se font une occupation, un plaisir de marchander... Elles nous font poser, quoi !...

Le commis romanesque s'était avancé.

— Madame souhaite-t-elle un châle des Indes ou de France ? dans les hauts prix, ou...

— Je verrai (*véraie*).

— Quelle somme madame y consacre-t-elle?

— Je verrai (*véraie*).

En se retournant pour prendre les châles et les étaler sur un porte-manteau, le commis jeta sur ses collègues un regard significatif (Quelle scie!) accompagné d'un imperceptible mouvement d'épaules.

— Voici nos plus belles qualités en rouge des Indes, en bleu, en jaune orange, tous sont de dix mille francs... Voici ceux de cinq mille et ceux de trois mille.

L'Anglaise, d'une indifférence morne, lorgna d'abord tout autour d'elle avant de lorgner les trois exhibitions, sans donner signe d'approbation ou d'improbation.

— Avez-vous d'autre? demanda-t-elle (*havai-vo-d'hôte*).

— Oui, madame; mais madame n'est peut-être pas bien décidée à prendre un châle ?

— Oh! (*hâu*) très-décidée (*trei-deycidai*).

— Et le commis alla chercher des châles d'un prix inférieur; mais il les étala solennellement, comme des choses dont on semble dire ainsi : — Attention à ces magnificences!

— Ceux-ci sont beaucoup plus chers, dit-il, ils n'ont pas été portés, ils sont venus par courriers et sont achetés directement aux fabricants de Lahore.

— Oh! je comprends, dit-elle, ils me conviennent beaucoup mieux.

Le commis resta sérieux, malgré son irritation in-

térieure qui nous gagnait. L'Anglaise, toujours froide comme du cresson, semblait heureuse de son flegme.

— Quel prix? dit-elle en montrant un châle bleu céleste couvert d'oiseaux nichés dans des pagodes.

— Sept mille francs.

Elle le prit, s'en enveloppa, se regarda dans la glace, et dit en le rendant :

— Non, je n'aime pas.

Un grand quart d'heure se passa dans des essais infructueux.

— Nous n'avons plus rien, madame, dit le commis en regardant son patron.

— Madame est difficile comme toutes les personnes de goût, dit le chef de l'établissement en s'avançant avec ces grâces boutiquières où le prétentieux et le patelin se mélangent agréablement.

L'Anglaise prit son lorgnon et toisa le fabricant de la tête aux pieds, sans vouloir comprendre que cet homme était éligible et dînait aux Tuileries.

— Il ne me reste qu'un seul châle, mais je ne le montre jamais, reprit-il, personne ne l'a trouvé de son goût; il est très-bizarre, et, ce matin, je me proposais de le donner à ma femme; nous l'avons depuis 1805, il vient de l'impératrice Joséphine.

— Voyons, monsieur.

— Allez le chercher! dit le patron à un commis, il est chez moi...

— Je serais beaucoup (*bocop*), très-satisfaite de le voir, répondit l'Anglaise.

Cette réponse fut comme un triomphe, car cette femme splénique paraissait sur le point de s'en aller. Elle faisait semblant de ne plus nous voir, quoiqu'elle nous regardât avec hypocrisie, en abritant sa prunelle par la monture de son lorgnon.

— Il a coûté soixante mille francs en Turquie, madame.

— Oh! (*Hâu.*)

— C'est un des sept châles envoyés par Sélim, avant sa catastrophe, à l'empereur Napoléon. L'impératrice Joséphine, une créole, comme milady le sait, très-capricieuse, le céda contre un de ceux apportés par l'ambassadeur turc et que mon prédécesseur avait achetés... Je n'en ai jamais trouvé le prix; car, en France, nos femmes ne sont pas assez riches; ce n'est pas comme en Angleterre... il vaut sept mille francs, qui, certes, en représentent quatorze ou quinze par les intérêts composés...

— Composé de quoi? dit l'Anglaise. (*Konppôsai dé quoâ?*)

— Voici, madame.

Et le patron, en prenant des précautions que les démonstrateurs du *Green welt* de Dresde eussent admirées, ouvrit avec une clef minime une boîte carrée en bois de cèdre dont la forme et la simplicité firent une profonde impression sur l'Anglaise. De cette boîte, doublée en satin noir, il sortit un châle d'environ quinze cents francs, d'un jaune d'or, à dessins

noirs, dont l'éclat n'était surpassé que par la bizarrerie des inventions indiennes.

— *Splendid!* dit l'Anglaise, il est vraiment beau... Voilà mon idéal (*idéol*) de châle, *it is véry...*

Le reste fut perdu dans la pose de madone qu'elle prit pour montrer ses yeux sans chaleur qu'elle croyait beaux.

— L'empereur Napoléon l'aimait beaucoup...

— *Bocop,* répéta-t-elle.

Elle prit le châle, le drapa sur elle, s'examina. Le patron reprit le châle, vint au jour le chiffonner, le mania, le fit reluire; il en joua comme Listz joue du piano.

— C'est *very fine, beautiful sweet!* dit l'Anglaise de l'air le plus tranquille.

Nous échangeâmes tous des regards de plaisir qui signifiaient : « Le châle est vendu. »

— Eh bien! madame? demanda le négociant en voyant l'Anglaise absorbée dans une sorte de contemplation infiniment trop prolongée.

— Décidément, dit-elle, j'aime mieux une *vôteure!*

Un même soubresaut anima les commis silencieux et attentifs, comme si quelque fluide électrique les eût touchés.

— J'en ai une bien belle, madame, répondit tranquillement le patron; elle me vient d'une princesse russe, la princesse de Narzicoff, qui me l'a laissée en payement de fournitures; si madame voulait la

voir, elle en serait émerveillée; elle est neuve, elle n'a pas roulé, il n'y en a pas de pareille à Paris.

La stupéfaction des commis fut contenue par leur profonde admiration.

— Je veux bien, répondit-elle.

— Que madame garde sur elle le châle, dit le négociant, elle en verra l'effet en voiture.

Le négociant alla prendre ses gants et son chapeau.

— Comment cela va-t-il finir?... dit le premier commis en voyant son patron offrant sa main à l'Anglaise et s'en allant avec elle dans la calèche de louage.

Ceci, pour nous, eut l'attrait d'une fin de roman, outre l'intérêt particulier de toutes les luttes, même minimes, entre l'Angleterre et la France. Vingt minutes après, le patron revint.

— Allez hôtel Lawson, voici la carte : Mistress Noswell. Portez la facture que je vais vous donner, il y a six mille francs à recevoir.

— Et comment avez-vous fait? dis-je en saluant le roi de la facture.

— Eh! monsieur, j'ai reconnu cette nature de femme excentrique, elle aime à être remarquée. Quand elle a vu que tout le monde regardait son châle, elle m'a dit : — Décidément, gardez votre voiture, monsieur, je prends le châle. Pendant que monsieur, dit-il en montrant le commis romanesque, lui dépliait des châles, j'examinais ma femme, elle vous lorgnait pour savoir quelle idée vous aviez d'elle; elle s'occu-

pait beaucoup plus de vous que des châles. Les Anglaises ont un dégoût particulier, car on ne peut pas dire un goût, elles ne savent ce qu'elles veulent, et se déterminent à prendre une chose marchandée plutôt par une circonstance fortuite que par vouloir. J'ai reconnu une de ces femmes ennuyées de leurs maris, de leurs marmots, vertueuses à regret, quêtant des émotions, et toujours posées en saules pleureurs...

Voilà littéralement ce que nous dit le chef de l'établissement, et ce qui nous autorise à soutenir que, dans un négociant de tout autre pays, il n'y a qu'un négociant, tandis qu'en France, et surtout à Paris, il y a un homme sorti d'un collége royal, instruit, aimant ou les arts, ou la pêche, ou le théâtre, ou dévoré du désir d'être le successeur de M. Cunin-Gridaine, ou colonel de la garde nationale, ou membre du conseil général de la Seine, ou juge au tribunal de commerce.

— Monsieur Adolphe, dit la femme du fabricant à son petit commis blond, allez commander une boîte de cèdre chez le tabletier.

— Et, dit le commis en nous reconduisant, nous allons voir lequel de nos vieux châles peut jouer le rôle du châle-Sélim.

DE BALZAC.

POURQUOI ON QUITTE PARIS.

Écrit en vue de Berg-op-Zoom.

On quitte sa maîtresse pour en prendre une autre; — on cherche bientôt la première dans la seconde. — On quitte Paris pour quelque autre pays; — en quelque lieu qu'on aille, on cherche à retrouver Paris, car Paris est à l'intelligence française ce que la femme est au cœur de l'homme.

Un beau matin, on s'imagine qu'on va s'ennuyer à Paris, un journal vous parle de la mer du Nord, alors vous pensez à l'Orient et vous partez. Il est toujours bon de partir, ne fût-ce que pour voir un peu ses amis dans le lointain. Vous voilà en route — sur le chemin de fer, en poste, sur le bateau. Vous voyez des arbres qui passent, des troupeaux qui ruminent, des pigeons qui battent des ailes. — Vous allez; vous voyez des oiseaux qui passent, des horizons clairs ou vaporeux, des villes qui ont l'air d'être là à s'ennuyer

depuis la création du monde. — Vous allez toujours, et toujours les mêmes tableaux. Vous êtes dans l'enthousiasme. Vous regrettez de n'avoir pas la palette d'un Claude Lorrain ou d'un Ruÿsdael. Vous plaignez ces pauvres Parisiens qui étudient le monde en lisant des gazettes et ne voient le ciel qu'en passant le pont des Arts. Vous vous arrêtez dans une ville où tout ce qu'il y a de charmant vient de Paris. La première chose que vous demandez c'est un journal de Paris. Vous vous promenez par la ville ; vous finissez par rencontrer une figure de femme qui vous séduit; vous alliez l'admirer quand on vous apprend que c'est une femme qui vient de Paris. On va en Orient pour y étudier les costumes : on y trouve des Turcs qui suivent rigoureusement les modes de Paris. On va en Allemagne pour y étudier la littérature : on y voit représenter sur les théâtres *les Bohémiens de Paris* et on y lit dans les journaux *les Mystères de Paris;* on va à Berg-op-Zoom pour y étudier (il faut bien préparer son chemin à l'Institut) les danses à caractères des matelots hollandais, et on y voit danser la polka de Cellarius. — Toujours Paris, Paris partout. — De sorte que s'il me fallait répondre à cette question : *Pourquoi quitte-t-on Paris?* je répondrais : *Pour voir Paris.*

Car, il faut oser le dire, le pays le moins exploré aujourd'hui, c'est Paris lui-même. Un poëte a dit aux philosophes : N'allez pas vous perdre dans les mers lointaines de la métaphysique, ô vous qui mourez

sans avoir fait le tour de vous-mêmes! Ne pourrait-on pas dire aux Parisiens qui voyagent : Pourquoi faites-vous tant de chemin avant de voyager dans Paris ? L'Orient n'est plus qu'à Paris, à Paris seul sont les forêts vierges; rien de nouveau sous le soleil, si ce n'est sous le soleil de Paris.

ARSÈNE HOUSSAYE.

AUTRE POINT DE VUE.

Harlem.

Cependant je commence à croire que je me suis trompé ; il serait plus juste de dire que Paris n'existe pas. J'ai plus d'une bonne raison pour nier Paris. Un homme n'existe que par son caractère, une femme n'existe que par sa physionomie, un poëte (c'est tout à la fois un homme et une femme) n'existe que par son originalité ; or, les villes sont comme les poëtes, les femmes et les hommes. Quel est le caractère, quelle est la physionomie, quelle est l'originalité de Paris? J'ai dit qu'on trouvait Paris partout, c'est un paradoxe absurde qui ne pouvait venir qu'à mon esprit. On ne trouve Paris nulle part, et moins encore à Paris qu'ailleurs.

Piron reconnaissant des vers de Corneille et de Racine dans une tragédie de Voltaire, les saluait avec

respect. Moi, retrouvant dans *mes voyages* les modes, les coutumes, les aspects de Paris, je m'imagine retrouver ma bonne ville, et j'ôte mon chapeau à ces vieilles connaissances; mais la vérité est que Paris a tout simplement pris aux autres pays ce qui le distingue aujourd'hui. Je m'habille à Paris comme on s'habille à Londres, tout à l'heure j'ai acheté une twine; je dîne avec du rosbif et du beef-steak; je fume, comme un Hollandais, des cigares de la Havane, tout en buvant une chope de bière allemande; je danse la polka comme un Hongrois, je chante des airs de Rossini, je prends le thé, comme un Chinois, dans de la porcelaine de Saxe; je me passionne pour le vin du Rhin, pour la Grisi ou pour le vin d'Espagne; si j'ai une galanterie à faire à une Parisienne, je lui donne des cachemires des Indes et des dentelles de Flandre; si j'avais le temps d'avoir des chevaux, je les ferais venir d'Afrique ou d'Écosse; si j'avais de l'esprit, on dirait que j'ai de l'*humour;* si jamais je suis décoré, ce sera de Nicham-Iftihar.

Mais je m'aperçois que ce second paradoxe détruit le premier. Pourquoi donc ai-je écrit le premier? Peut-être parce que je voulais écrire le second.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LES PAROLES INUTILES.

Inutile dulci.

Que nous veut donc le bonhomme Horace avec son fameux précepte *utilitaire?* Et dites-moi, Paris serait-il la première ville du monde s'il n'était incomparable pour mêler l'inutile à l'agréable, *inutile dulci?*. . . . .
. . . .

Assis auprès, tout auprès de cette aimable personne, je prêtais à ses paroles une oreille obéissante : je l'écoutais sans mot dire, les yeux fixes à force d'être attentifs. Elle parlait doucement, mais couramment ; elle dévidait sans cesse ses mots et ses syllabes, qui se suivaient à intervalles égaux, comme les notes d'une musique ; vous eussiez dit un petit ruisseau découlant de ses lèvres, avec le gai murmure de

rigueur. Aussi mes regards étaient-ils arrêtés sur cette jolie bouche animée par la parole, tandis qu'en mon oreille je recueillais toute la douceur de cette agréable voix.

Depuis, elle m'a fait l'aveu qu'elle prenait elle-même plaisir au son musical de sa propre voix, et je ris encore quand je pense qu'après plus d'une demi-heure de paroles perlées, elle fit une pause pour me demander *si je n'étais point de son avis !!!*

Mettez-vous donc à votre piano, et demandez-moi ensuite si je ne suis point de votre avis !

D'où il suit que les paroles inutiles offrent un rapport à deux termes, c'est-à-dire une inutilité à deux chefs : le chef de celui qui les prononce, le chef de celui qui les écoute.

La province a inventé, pour elle-même, le mot brutal de bavard : et tous les bavards que nous avons ici nous viennent directement de Gascogne ou de Belgique.

Un bavard, si nous y réfléchissons, c'est un homme qui parle seul, un bourreau de paroles, un usurpateur, un tyran de mots; mais, ici, n'entendez-vous pas que nous parlons deux à la fois, pour le moins ? Le bavard est violent, il fait des éclats de geste et de voix, il s'efforce inutilement, le sot, et c'est lui qui reproche aux Parisiens de parler bas.

Nous parlons comme nous vivons, comme nous respirons : est-ce notre faute si l'inutilité fait le fond

de notre vie, et si les atomes frivoles emplissent l'espace?

En province, comment parler à l'aventure, lorsqu'il n'y a pas d'aventures? comment dépenser ses paroles lorsqu'on y peut à peine dépenser son argent? — Je vivais dans une ville de commerce, et les mots que j'entendais de droite et de gauche n'étaient que des noms de nombre; le bordereau semblait être dans l'air. Par bonheur, ma fenêtre s'ouvrait sur le jardin d'une pension de petites filles, et deux fois par jour j'entendais un babillage d'oiseaux à l'heure de la récréation: rires étouffés, chuchotements, mots entrecoupés, on se serait cru dans un salon ou dans une rue de Paris.

Évidemment ce sont les femmes qui ont donné le ton aux paroles parisiennes: ce sont elles qui nous ont appris à étouffer notre voix, à dire des riens avec mystère; ce sont elles aussi qui ont mêlé si bien la notion de l'*inutile* avec celle de l'agréable, que nous avons peine à les discerner l'une de l'autre, et que nous prenons maintenant pour une naïveté ce fameux *utile dulci* dont je parlais: mêler l'utile à l'inutile, voilà en somme le fin mot du précepte.

Verba volant... et je n'imagine point, pour un Parisien, de plus cruelle infirmité que d'être bègue. Pour une Parisienne, ce serait affreux; mais je doute qu'il y en ait un seul exemple.

Paroles d'avenir, paroles de souvenir, dissertations politiques, discussions morales, observations sur le

cœur des femmes en général et les jambes de l'Opéra en particulier, théories littéraires, sonnets improvisés sur le trottoir, calculs effrénés de probabilités, calembours littéraires, gazette de la veille ou du lendemain, protestations mutuelles, offres de service, mêlées de fumée de tabac, etc..., qui pourrait dresser la liste complète de toutes ces paroles, sérieusement vaines, vainement sérieuses, et qui s'envolent à tire-d'aîle ? — Et je ne compte pas ici les inutilités odieuses ou risibles :

— Un mari qui s'ouvre à son cousin sur les mérites de sa femme.

— Une femme qui chante à son amant la louange de son mari.

— Un député du centre qui se traite lui-même de conservateur intelligent.

— Un journaliste qui parle, avec bonne foi, de sa *mission !*

— Un chanteur qui parle.

— Un protecteur qui promet.

— Un sot qui interroge.

— Un poëte qui parle tout seul.

— Un vaudevilliste qui vous fait causer... pour vous prendre dans la bouche vos bons mots, si vous en dites.

— Un orateur qui vous raconte sa harangue passée.

— Un joli homme qui vous entretient de votre cravate.

— Etc., etc., etc.

Allez, venez, passez, courez tout au travers de ces discours sans but, sans suite et sans fin; ayez l'oreille fine, saisissez ici une phrase, là un mot, plus loin une syllabe; remplissez votre oreille de ces vaines paroles, mais prenez garde, passant, prenez garde qu'à l'improviste le mot égaré, le mot frivole, ne retombe sur votre cœur! Un mot d'amour pour l'amoureux, une rime pour Boileau, un coq-à-l'âne pour le facétieux, une sottise pour le sage, un logogriphe pour l'amateur de rébus!

Reste encore le chapitre divertissant des *paroles inutiles utiles*, et j'en veux dialoguer quelques-unes, prises pour exemple du genre :

MADAME DE ***, *regardant son bouquet.* — Ces fleurs sont charmantes et bien précoces, à peine sommes-nous en avril...

M. ERNEST, *regardant madame de ***.* — Délicieuses!... une fraîcheur! un éclat!

MADAME DE ***, *levant les yeux et les baissant aussitôt.* — Un parfum exquis!

M. ERNEST, *rapprochant sa chaise du canapé par un mouvement imperceptible.* — Du reste, la saison est très-avancée cette année.

MADAME DE ***, *vivement.* — Oui, on le dit; l'autre jour, au bois, il y avait des feuilles partout. (*Elle lève les yeux, rencontre les regards de M. Ernest et rougit.*) — *Moment de silence.* —

M. ERNEST, *d'une voix émue.* — Encore, madame, le bois est-il en arrière sur les Tuileries,

MADAME DE ***. — Vous croyez? (*Elle pose une de ses mains sur le canapé.*)

M. ERNEST, *chaudement.* — J'en suis sûr! (*Il pose avec distraction sa main sur le bord du canapé, à deux doigts de celle de madame de ***.*)

MADAME DE ***, *respirant son bouquet.* — Je voudrais savoir comment les savants s'y prennent pour expliquer cela.

M. ERNEST. — Oh! madame, le sol, le ciel..... les différences de climat, de terrain... (*La main de M. Ernest touche celle de madame de ***.*) — *Une pause.* —

MADAME DE ***, *les yeux extrêmement baissés.* — Pourtant, à de si petites distances...

M. ERNEST, *serrant la main de madame de ***.*— Oh! la petitesse des distances importe peu.

MADAME DE ***, *d'une voix altérée.* — C'est singulier! (*M. Ernest baise la main de madame de ***.*)

. . . .

Mais on sonne chez moi; il est à peine huit heures du matin. Qui diable peut venir ainsi dès l'aube? Je pose ma plume, je vais ouvrir. Ah! c'est mon ami T..., un brave garçon qui, depuis dix ans, projette de devenir quelque chose en ce bas monde.

— Bonjour!

— Comment vas-tu?

— Je te dérange...

— Mon Dieu, non ; entre donc.

— Mon cher, j'étais venu te demander qu'est-ce que tu dirais à quelqu'un qui te conseillerait d'entrer dans la magistrature ?

ALBERT AUBERT.

FEUILLETS

DE L'ALBUM D'UN JEUNE RAPIN.

Je ne répéterai pas cette charge trop connue qui fait commencer ainsi la biographie d'un grand homme : « Il naquit à l'âge de trois ans, de parents pauvres, mais malhonnêtes. » — Je dois le jour (le leur rendrai-je ?) à des parents cossus, mais bourgeois, qui m'ont infligé un nom de famille ridicule, auquel un parrain et une marraine, non moins stupides, ont ajouté un nom de baptême tout aussi désagréable.— N'est-ce pas une chose absurde que d'être obligé de répondre à un certain assemblage de syllabes qui vous déplaisent ? Soyez donc un grand maître en vous appelant Lamerluche, Tartempion ou Gobillard ? A vingt ans l'on devrait se choisir un nom selon son goût et sa vocation. On signerait, à la manière des femmes mariées, Anafesto (né Falempin), Florizel (né Barbochu), ainsi qu'on l'entendrait ; de cette façon,

des gens noirs comme des Abyssins ne s'appelleraient pas Leblanc, et ainsi de suite.

Mes père et mère, six semaines après que j'eus été sevré, prirent cette résolution commune à tous les parents de faire de moi un avocat, ou un médecin, ou un notaire. Ce dessein ne fit que se fortifier avec le temps. Il est évident que j'avais les plus belles dispositions pour l'un de ces trois états : j'étais bavard, je médicamentais les hannetons, et je ne cassais qu'au jour voulu les tirelires où je mettais mes sous ; — ce qui faisait pressentir la faconde de l'avocat, la hardiesse anatomique du médecin, et la fidélité du notaire à garder les dépôts. En conséquence, on me mit au collége, où j'appris peu de latin et encore moins de grec ; il est vrai que j'y devins un parfait éleveur de vers à soie, et que mes cochons d'Inde dépassaient pour l'instruction et la grâce du maintien ceux du Savoyard le plus habile. — Dès la troisième, ayant reconnu la vanité des études classiques, je m'adonnai au bel art de la natation, et j'acquis, après deux saisons de chair de poule et de coups de soleil, le grade éminent de caleçon rouge. Je piquais une tête sans faire jaillir une goutte d'eau ; je tirais la coupe marinière et la coupe sèche d'une façon très-brillante ; les maîtres de nage me faisaient l'honneur de m'admettre à leur payer des petits verres et des cigares ; je commençai même un poëme didactique en quatre chants et en vers latins, intitulé : *Ars natandi*. Malheureusement, la nage est un art d'été ; et l'hiver,

pour me distraire des thèmes et des versions, j'illustrais de dessins à la plume les marges de mes cahiers et de mes livres; je ne puis évaluer à moins de six cent mille le nombre de vers à copier que cette passion m'attira ; j'avais du premier coup atteint les hauteurs de l'art primitif; j'étais Byzantin, gothique, et même, j'en ai peur, un peu Chinois; je mettais des yeux de face dans les têtes de profil; je méprisais la perspective et je faisais des poules aussi grosses que des chevaux : si mes compositions eussent été sculptées dans la pierre au lieu d'être griffonnées sur des chiffons de papier, nul doute que quelque savant ne leur eût trouvé les sens symboliques les plus curieux et les plus profonds. Je ne me rappelle pas sans plaisir une certaine chaumière avec une cheminée dont la fumée sortait en tire-bouchon, et trois peupliers pareils à des arêtes de sole frite, qui aujourd'hui obtiendraient le plus grand succès auprès des admirateurs de l'air naïf. A coup sûr, rien n'était moins maniéré.

De là, je passai à de plus nobles exercices : je copiai les quatre saisons au crayon noir, et les quatre parties du monde au crayon rouge. Je faisais des hachures carrées, en losange, avec un point au milieu. Ce qui me donna beaucoup de peine dans les commencements, c'est de réserver le point lumineux au milieu de la prunelle ; enfin j'en vins à bout, et je pus offrir à mes parents, le jour de leur fête, un soldat romain qui, à quelque distance, pouvait produire l'effet d'une gravure au pointillé; la beauté du cadre les toucha,

et je les vis près de s'attendrir; mais mon père, après quelques minutes de rêverie profonde, au lieu de la phrase que j'attendais : « *Tu Marcellus eris!* » me dit avec un accent qui me sembla horriblement ironique : « Tu seras avocat! »

Il me fit prendre des inscriptions de droit qui servirent à motiver mes sorties, et me permirent d'aller assez régulièrement dans un atelier de peinture. Mon père, ayant découvert mon affreuse conduite, me lança un regard gros de menace, et me dit ces foudroyantes paroles, qui retentissent encore à mon oreille comme les trompettes du jugement dernier : « Tu périras sur l'échafaud! » C'est ainsi que se décida ma vocation.

D'APRÈS LA BOSSE.

Hélas! voici bien longtemps que je reproduis à l'estompe le torse de Germanicus, le nez du Jupiter Olympien, et autres plâtras plus ou moins antiques : à la longue, la bosse et l'estompe engendrent la mélancolie; les yeux blancs des dieux grecs n'ont pas grande expression; la *sauce* est peu variée en elle-même. Si ce n'était l'idée de contrarier mes parents, qui me soutient, je quitterais à l'instant cet affreux métier! Cela n'est guère amusant d'aller chercher des cerises à l'eau-de-vie, du tabac à fumer et des cervelas pour ces messieurs, et de s'entendre appeler toute la journée rapin et rat huppé!

D'APRÈS NATURE.

La semaine prochaine, je peindrai d'après nature. Enfin j'ai une boîte, un chevalet et des couleurs! Comment prendrai-je ma palette, ronde ou carrée? Carrée, c'est plus sévère, plus primitif, plus *Ingresque;* la palette d'Apelles devait être carrée! Oh! les belles vessies, pleines, fermes, luisantes! avec quel plaisir vais-je donner dedans le coup d'épingle qui doit faire jaillir la couleur! Aïe! ouf! quel mauvais augure! le globule trop fortement pressé entre les doigts a éclaté comme une bombe, et m'a lancé à la figure une longue fusée jaune: il faudra que je me lave le nez avec du savon noir et de la cendre. Si j'étais superstitieux, je me ferais avocat. — Je vais donc peindre, non plus d'après des gravats insipides, mais d'après la belle nature vivante! — Dieux! si c'était une femme! ô mon cœur, contiens-toi, réprime tes battements impétueux, ou je serai forcé de te faire cercler de fer comme le cœur du prince Henri. — Ce n'est pas une femme, au contraire, mais un vieux charpentier fort laid, qui est, au dire des experts, le plus beau torse de l'époque, et qui s'intitule premier modèle de l'Académie royale de dessin et de peinture; pour moi, il me fait l'effet d'un tronc de chêne noueux ou d'un sac de noix appuyé debout contre un mur. On distribue les places; nous sommes cinquante-trois, la plus mauvaise m'échoit. Entre les toiles et les barres des chevalets, qui font comme une

forêt de mâts, j'entrevois vaguement le coude du modèle. De tous côtés j'entends mes compagnons s'écrier : Quels dentelés ! quels pectoraux ! comme la mastoïde s'agrafe vigoureusement ! comme le biceps est soutenu ! comme le grand trochanter se dessine avec énergie ! Moi, au lieu de toutes ces merveilles anatomiques, je n'avais pour perspective qu'un cubitus assez pointu, assez rugueux, assez violet ; je le transportai le plus fidèlement possible sur ma toile, et, quand le professeur vint jeter les yeux sur ce que j'avais fait, il me dit d'un ton rogue : « Cela est plein de chic et de ficelles ; vous avez une patte d'enfer, et je vous prédis — que vous ne ferez jamais rien. »

COMMENT JE DEVINS UN PEINTRE DE L'ÉCOLE ANGÉLIQUE.

Ces paroles du professeur me jetèrent dans un douloureux étonnement. « Eh quoi ! m'écriai-je, j'ai déjà du chic, et c'est la première fois que je touche une brosse... Qu'est-ce donc que le chic ? » J'étais près de me laisser aller à mon désespoir et de m'enfoncer dans le cœur mon couteau à palette tout chargé de cinabre ; mais je repris courage, et j'entendis au fond de mon âme une voix qui murmurait : « Si ton maître n'était qu'un cuistre !... » Je rougis jusqu'au blanc des yeux, et je crus que tout le monde lisait sur mon visage cette coupable pensée. Mais personne ne parut s'apercevoir de cette illumination intérieure.

Petit à petit, à force de travail, j'en revins à ma

manière primitive, je n'employai plus aucune ficelle, et je fis des dessins qui pouvaient rivaliser avec ceux que je griffonnais autrefois sur le dos des dictionnaires; aussi, un jour, mon professeur, qui s'était arrêté derrière moi, laissa tomber ces paroles flatteuses : « Comme c'est bonhomme ! » A ces mots je me troublai, et, suffoqué d'émotion, je courbai ma tête sur ses mains, que je baignai de pleurs. Le tableau qui me valut cet éloge représentait un anachorète potiron tendre dans un ciel indigo foncé, et ressemblait assez à ces images de complaintes gravées sur bois et grossièrement coloriées, que l'on fabrique à Épinal. — A dater de ce jour, je me fis une raie dans le milieu des cheveux, et me vouai au culte de l'art symbolique, archaïque et gothique ; les Byzantins devinrent mes modèles ; je ne peignis plus que sur fond d'or, au grand effroi de mes parents, qui trouvaient que c'était là des fonds mal placés. André Ricci de Candie, Barnaba, Bizzamano, qui étaient, à vrai dire, plutôt des relieurs que des peintres, et se servaient autant de fers à gaufrer que de pinceaux, avaient accaparé mon admiration. Orcagna, l'ange de Fiesole, Ghirlandajo, Pérugin, me paraissaient déjà un peu Vanloo ; et, ne trouvant plus l'école italienne assez spiritualiste, je me jetai dans l'école allemande. Les frères Van-Eik, Hemling, Lucas de Leyde, Cranach, Holbein-Quintin, Metsys, Albert Durer, furent pour moi l'objet d'études profondes, après lesquelles j'étais en état de dessiner et de colo-

rier un jeu de cartes aussi bien que feu Jacquemin Gringoneur, imagier du roi Charles VI. A cette époque climatérique de ma vie, mon père, après avoir payé une note assez longue chez Brullon, rue de l'Arbre-Sec, me fit cette observation, que je devais savoir mon métier et gagner de l'argent; je répondis que le gouvernement, par un oubli que j'avais peine à concevoir, ne m'avait pas encore donné de chapelle à peindre, mais que cela ne pouvait manquer. A quoi mon père répliqua: « Fais le portrait de M. Crapouillet et de madame son épouse, et tu auras cinq cents francs, sur lesquels je te retiendrai cent francs — pour tes mois de nourrice, que tu me dois encore. »

HURES DE BOURGEOIS!!!...

Madame Crapouillet n'était pas jolie, mais M. Crapouillet était affreux; elle avait l'air d'un merlan roulé dans la farine, et il ressemblait à un homard passant du bleu au rouge. Je fis le mari couleur pomme d'amour peu mûre, et la femme d'un gris perle tout à fait mélancolique, dans le genre des peintures d'Overbeck et de Cornélius. Ce teint parut peu les flatter, mais ils furent contents de ma manière de peindre, et ils dirent à l'auteur de mes jours: « Au moins monsieur votre fils étale-t-il bien sa couleur et ne laisse-t-il pas un tas de grumeaux dans son ouvrage. » Il fallut me contenter de ce compliment assez maigre; pourtant j'avais représenté fort exactement la verrue de M. Crapouillet, et les trous de petite vérole qui cri-

blaient son aimable visage; on pouvait distinguer dans l'œil de madame, la fenêtre d'en face avec ses portants, ses croisillons et ses rideaux à franges. La fenêtre ressemblait beaucoup.

Ces portraits eurent un véritable succès dans le monde bourgeois; on les trouvait très-unis et faciles à nettoyer avec de l'eau seconde. Le courage me manque pour énumérer toutes les caricatures sérieuses auxquelles je me livrai. Je vis des têtes inimaginables, groins, mufles, rostres, empruntant des formes à tous les règnes, principalement à la famille des cucurbitacées; des nez dodécaèdres, des yeux en losange, des mentons carrés ou taillés en talon de sabot; une collection de grotesques à faire envie aux plus ridicules poussahs inventés par la fantaisie chinoise.

Je fus à même d'étudier tout ce que laisse de trivial, de laid, d'épaté et de sordide, sur un visage humain, l'habitude des pensées basses et mesquines. La nuit je me dédommageais de ces horribles travaux, dont ceux qui les ont faits peuvent seuls soupçonner les nausées, en dessinant à la lampe des sujets ascétiques traités à la manière allemande, et entremêlés de pantalons mi-partis, de lapins blancs et de bardane.

RENCONTRE.

Un soir, j'entrai, près de l'Opéra, dans un divan où se réunissaient des artistes et des littérateurs; on y fumait beaucoup, on y parlait davantage. C'étaient des figures toutes particulières : il y avait là des pein-

tres à tous crins, d'autres rasés en brosse comme des cavaliers et des têtes-rondes: — Ceux-ci portaient des moustaches en croc et la royale, comme les raffinés du temps de Louis XIII ; ceux-là laissaient gravement descendre leur barbe jusqu'au ventre, à l'instar de feu l'empereur Barberousse: d'autres l'avaient bifurquée comme celle des christs byzantins; le même caprice régnait dans les coiffures : les chapeaux pointus, les feutres à larges bords y abondaient; on eût dit des portraits de Van-Dick, sans cadre. Un surtout me frappa : il était vêtu d'une espèce de paletot en velours noir qui, pittoresquement débraillé, permettait de voir une chemise assez blanche; l'arrangement de ses cheveux et de son poil rappelait singulièrement la physionomie de Pierre-Paul Rubens; il était blond et sanguin, et parlait avec beaucoup de feu. La discussion roulait sur la peinture. J'entendis là des choses effroyables pour moi, qui avais été élevé dans l'amour de la ligne pure et dans la crainte de la couleur. Les mots dont il se servait pour apprécier le mérite de certains tableaux étaient vraiment bizarres: « Quelle superbe chose ! s'écriait le jeune homme à tournure anversoise; comme c'est tripoté ! comme c'est torché ! quel ragoût ! quelle pâte ! quel beurre ! il est impossible d'être plus chaud et plus grouillant. » Je crus d'abord qu'il s'agissait de préparations culinaires, mais je reconnus mon erreur, et je vis qu'il était question du tableau de M. ***, dont le jeune peintre à barbiche blonde se posait l'admirateur pas-

sionné. On parlait avec un mépris parfait des gens que j'avais jusque-là respectés à l'égal des dieux, et mon maître en particulier était traité comme le dernier des rapins. Enfin, l'on m'aperçut dans le coin où je m'étais tapi comme un cerf acculé, tenant un coussin sous chaque bras pour me donner une contenance, et l'on me força à prendre une part active à la conversation. Je suis, je l'avoue un médiocre orateur, et je fus battu à plate couture. On pluma sans pitié mes ailes d'ange, on contamina de punch et de sophismes ma blanche robe séraphique, et le lendemain le peintre à paletot de velours vint me prendre et me conduisit à la galerie du Louvre, dont je n'avais jamais osé dépasser la première salle : je me hasardai à jeter un regard sur les toiles de Rubens, qui m'avaient jusqu'alors été interdites avec la plus inflexible sévérité; ces cascades de chairs blanches saupoudrées de vermillon, ces dos satinés où les perles s'égrènent dans l'or des chevelures, ces torses pétris avec une souplesse si facile et si onduleuse, toute cette nature luxuriante et sensuelle, cette fleur de vie et de beauté répandue partout, troublèrent profondément ma candeur virginale. Le cruel peintre, qui voulait ma perte, me tint une heure entière le nez contre un Paul Véronèse! il me fit passer en revue les plus turbulentes esquisses du Tintoret, et me conduisit aux Titien les plus chauds et les plus ambrés; puis il me ramena dans son atelier orné de buffets de la renaissance, de potiches chinoises, de plats ja-

ponais, d'armures gothiques et circassiennes, de tapis de Perse, et autres curiosités caractéristiques; il avait précisément un modèle de femme, et, poussant devant moi une boîte de pastel et un carton, il me dit : « Faites une pochade d'après cette gaillarde ! voilà des hanches un peu Rubens et un dos crânement flamand. » Je fis, d'après cette créature, étalée dans une pose qui n'avait rien de céleste, un croquis où je glissai timidement quelques teintes roses, en retournant à chaque fois la tête pour m'assurer que mon maître n'était pas là. La séance finie, je m'enfuis chez moi l'âme pleine de trouble et de remords, plus agité que si j'eusse tué mon père ou ma mère.

CONVERSION.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir, et je fis des rêves bizarres où je voyais scintiller dans l'ombre des spectres solaires, et s'ouvrir des queues de paon ocellées de pierres précieuses et jetant le plus vif éclat, des draperies fastueuses, des brocarts épais et grenus, des brocatelles tramées d'or et magnifiquement ramagées, se déployant à larges plis ; des cabinets d'ébène incrustés de nacre et de burgau ouvraient leurs portes et leurs tiroirs, et répandaient des colliers de perles, des bracelets de filigrane et des sachets brodés. De belles courtisanes vénitiennes peignaient leurs cheveux roux avec des peignes d'or, pendant que des négresses, à la bouche d'œillet épanoui, leur tenaient le miroir sous des péristyles à co-

lonnes de marbre blanc laissant entrevoir dans le fond un ciel d'un bleu de turquoise. Ce cauchemar hétérodoxe continua lorsque je fus éveillé, et, quand j'ouvris ma fenêtre, je m'aperçus d'une chose que je n'avais pas encore remarquée : je vis que les arbres étaient verts et non couleur de chocolat, et qu'il existait d'autres teintes que le gris et le saumon.

COUP D'ÉCLAT.

Je me levai, et, ma cravate montée jusqu'au nez, mon chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, je sortis de la maison sur la pointe du pied avec un air mystérieux et criminel; en ce moment je regrettais fort la mode des manteaux couleur de muraille : que n'aurais-je pas donné pour avoir au doigt l'anneau de Gygès, qui rendait invisible! Je n'allais cependant pas à un rendez-vous d'amour, j'allais chez le papetier acheter quelques-unes de ces couleurs prohibées que le maître bannissait des palettes de ses élèves. J'étais devant le marchand comme un écolier en troisième qui achète Faublas à un bouquiniste du quai; en demandant certaines vessies, le rouge me montait à la figure, la sueur me rendait le dos moite; il me semblait dire des obscénités. Enfin, je rentrai chez moi riche de toutes les couleurs du prisme. Ma palette, qui jusque-là n'avait admis que ces quatre teintes étouffées et chastes, du blanc de plomb, de l'ocre jaune, du brun rouge et du noir de pêche, auxquelles on me permettait quelquefois d'ajouter un peu de

bleu de cobalt pour les ciels, se trouva diaprée d'une foule de nuances plus brillantes les unes que les autres; le vert véronèse, le vert de schéelle, la laque garance, la laque de Smyrne, la laque jaune, le massicot, le bitume, la momie, tous les tons chauds et transparents dont les coloristes tirent leurs plus beaux effets, s'étalaient avec une fastueuse profusion sur la modeste planchette de citronnier pâle. J'avoue que je fus d'abord assez embarrassé de toutes ces richesses, et que, contrairement au proverbe, l'abondance de bien me nuisait. Pourtant, au bout de quelques jours, j'avais assez avancé un petit tableau qui ne ressemblait pas mal à une racine de buis ou à un kaléidoscope; j'y travaillais avec acharnement, et je ne paraissais plus à l'atelier.

Un jour que j'étais penché sur mon appui-main, frottant un bout de draperie d'un scandaleux glacis de laque, mon maître, inquiet de ma disparition, entra dans ma chambre, dont j'avais imprudemment laissé la clef sur la porte; il se tint quelque temps debout derrière moi, les doigts écarquillés, les bras ouverts au-dessus de sa tête comme ceux du *Saint Symphorien*, et, après quelques minutes de contemplation désespérée, il laissa tomber ce mot, qui traversa mon âme comme une goutte de plomb fondu : « Rubens! »

Je compris alors l'énormité de ma faute, je tombai à genoux et je baisai la poussière des bottes magistrales; je répandis un sac de cendre sur ma tête, et,

par la sincérité de mon repentir, ayant obtenu le pardon du grand homme, j'envoyai au Salon une peinture à l'eau d'œuf représentant une madone lilas tendre et un Enfant-Jésus faisant une galiote en papier.

Mon succès fut immense ; mon maître, plein de confiance dans mes talents, me fit dès lors peindre dans tous ses tableaux, c'est-à-dire donner la première couche aux *ciels* et aux *fonds*. Il m'a procuré une commande magnifique dans une cathédrale qu'on restaure. C'est moi qui colorie avec les teintes symboliques les nervures des chapelles qu'on a débarrassées de leur odieux badigeon ; nul travail ne saurait convenir davantage à ma manière simple, dénuée de chic et de ficelles ; — les maîtres du Campo-Santo eux-mêmes n'auraient peut-être pas été assez primitifs pour une pareille besogne. — Grâce à l'excellente éducation pittoresque que j'aie reçue, je suis venu à bout de m'acquitter de cette tâche délicate à la satisfaction générale, et mon père, rassuré sur mon avenir, ne me criera plus désormais : Tu seras avocat !

THÉOPHILE GAUTIER.

DANS LE JARDIN DU PALAIS-ROYAL.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX ÉTRANGERS.

PREMIER ÉTRANGER. — C'est lui. Le voilà !

SECOND ÉTRANGER. — Pourvu qu'il parte !

PREMIER ÉTRANGER. — Soyez tranquille. La journée est magnifique, Il partira.

SECOND ÉTRANGER. — Il me semble qu'il est en retard. Ma montre dit midi cinq.

PREMIER ÉTRANGER. — Comment voulez-vous qu'il soit en retard, puisque c'est le soleil qui le fait partir?

SECOND ÉTRANGER. — C'est juste; il faut donc que ce soit ma montre. C'est très-désagréable.

PREMIER ÉTRANGER. — Il me semble qu'il fume.

SECOND ÉTRANGER. — Attention, — c'est qu'il va partir. (*Moment de silence.*)

PREMIER ÉTRANGER. — C'est incompréhensible. Il ne part point.

SECOND ÉTRANGER, *à un gardien.* — Pourquoi votre canon ne part-il pas aujourd'hui, mon brave? Il est plus de midi.

LE GARDIEN. — C'est qu'il est parti, messieurs.

SECOND ÉTRANGER. — Voyez-vous? J'en étais sûr. Ma montre va bien.

PREMIER ÉTRANGER. — Allons! demain je serai plus exact. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

DEUX BOURGEOIS, lisant le journal.

PREMIER BOURGEOIS, *à part.* — « Le pape est mort. » Diable!

SECOND BOURGEOIS, *à part.* — « Sa Sainteté est » mieux. » J'en suis ravi.

PREMIER BOURGEOIS. — « L'auteur de l'assassinat » qui a jeté la consternation dans Pézénas tout entier » vient de payer sa dette à la société..... » Tiens! comment cela? Tant mieux!

SECOND BOURGEOIS. — « *Crime commis à Pézénas.* — » L'assassin vient de mettre le comble à ses forfaits... » Que peut-il avoir fait de mieux que de tuer un père de famille qui faisait honnêtement le commerce des laines?

PREMIER BOURGEOIS. — « Traqué dans le marécage » où il avait cherché un refuge, il a été, après une » courte lutte, percé de part en part par le brigadier » de la gendarmerie..... » Voilà un beau coup de sabre!

SECOND BOURGEOIS. — « Traqué dans les marécages » qui avoisinent Pézénas, le misérable, après une » courte lutte, a percé d'outre en outre le brigadier » de la gendarmerie. Ce malheureux laisse une femme » et cinq enfants sans ressource..... » Triste événement! — Monsieur, après vous votre journal, s'il vous plaît.

PREMIER BOURGEOIS. — Volontiers : le voici. Je vais lire le vôtre. (*Ils échangent les journaux.*)

SECOND BOURGEOIS. — Il paraît que c'est le gendarme qui a tué l'assassin de Pézénas. Tant mieux!

PREMIER BOURGEOIS. — Grand Dieu! c'est l'assassin qui a tué le gendarme de Pézénas! Ah! tant pis!

SECOND BOURGEOIS. — Baste! Sa Sainteté est morte.

PREMIER BOURGEOIS. — Allons! le pape va mieux. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

UNE FAMILLE, se promenant lentement.

LE PÈRE. — Ce qui me frappe et m'enchante le plus à Paris, c'est la complète assimilation que je vois s'être opérée entre le costume et l'extérieur de tous les Français. Il n'y a pas de Parisiens, — pas plus qu'il n'y a de Normands, de Bretons, d'Angevins, de Beaucerons. Montrez-moi dans ce jardin ceux qui sont Parisiens et ceux qui ne le sont pas? impossible! et pourquoi?

LA MÈRE. — C'est bien simple, tout le monde se fait habiller à Paris.

LE PÈRE. — Justement. Et puis la facilité des communications. — Qu'on me bande les yeux, et qu'on m'amène ici, je ne saurai pas dire si je suis à Paris, plutôt qu'à Rouen, à Caen ou à Chartres.

LE FILS. — Il y a d'aussi beau monde sur la place de la Préfecture qu'ici, mon père, — le dimanche.

LE PÈRE. — Nous avons même plus de luxe. Mais comment diable veux-tu qu'il y ait de la différence, puisque nous avons les mêmes tailleurs, et que nos femmes ont les mêmes faiseuses que les gens de Paris ?

LE FILS. — Sans doute. (*Deux jeunes gens traversent rapidement.*)

PREMIER JEUNE HOMME, *à haute voix.* —Tiens ! voilà une famille de provinciaux qui passe.

SECOND JEUNE HOMME, *riant.* — Et même — le père est superbe. (*La famille s'éloigne en silence.*)

OCTAVE FEUILLET.

DU MOT — MONSIEUR

ET DE QUELQUES-UNES DE SES APPLICATIONS.

On demande souvent quels sont les savants et les gens de lettres auxquels on doit encore le ***Monsieur***, et quelle règle il faut suivre, quand on parle d'eux, pour ne pas manquer aux convenances d'une société polie; cette difficulté n'était pas tranchée au dix-septième siècle, et Ménage paraît bien persuadé qu'on dira toujours M. Arnault et M. Descartes; en quoi il s'est trompé, surtout pour le second. Il est reçu aujourd'hui qu'on ajoute ce titre cérémonieux au nom de tous les vivants, et, quant aux morts, de tous ceux dont on a pu être contemporain. Ainsi, Voltaire et Montesquieu seraient encore M. de Voltaire et M. de Montesquieu pour quelques vieillards. Le caractère du personnage et de son talent modifie toutefois beaucoup cette convention dans l'usage ordinaire.

Les grands hommes perdent beaucoup plus tôt le *Monsieur* que les autres, parce que l'imagination s'accoutume facilement à agrandir le domaine de leur réputation aux dépens des temps passés, et à les confondre d'avance avec les classiques profès. Je ne pourrais m'empêcher d'écrire sans formule Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamartine, Béranger, Victor Hugo; et il me semble que le contraire serait malséant, cette licence qui marque une familiarité déplacée avec la médiocrité n'étant que l'expression d'un hommage envers le génie. Beaucoup d'hommes célèbres de notre époque seront longtemps des *Messieurs*. Ceux-là n'en sont plus.

J'ajouterai qu'il y a une délicatesse exquise, mais spontanée, et peut-être inexpliquée jusqu'ici, à conserver le titre de *Monsieur* à certains hommes éminemment vertueux qui ont occupé de grandes positions dans le monde, mais que l'exercice de la vertu a placés si haut au-dessus des dignités civiles, que leur nom est resté la première de leurs recommandations aux yeux de l'histoire. Il ne serait pas surprenant que la postérité dît encore : M. de Malesherbes, M. Lainé et M. de Martignac, comme nous disons M. de Harlay et M. de Thou.

CHARLES NODIER.

DU MONDE A PARIS

ET DES GENS DU MONDE.

I

Partout où vous voyez se réunir de vingt à deux cents personnes qui ne se connaissent pas, chez des gens qu'elles ne connaissent guère, et partout où il se dit des choses qui n'intéressent ni celui qui les dit ni ceux qui les écoutent, par cette bonne raison qu'on ne dit à des gens qu'on ne connaît pas que ce qu'on peut dire à tout le monde, — et qu'il n'y a d'intéressant à entendre que ce qui ne peut être dit à personne... — vous voyez ce qu'on nomme le *monde à Paris*.

Voir le monde, aller dans le monde, bonnes gens qui apparemment n'êtes et ne serez jamais du monde, ce n'est pas courir les rues, ou quitter son village, ou prendre un passeport pour l'étranger, ce n'est pas même aller chez un ami pour y trouver d'autres amis : c'est aller, avec quelque cérémonie, dans une maison où vous rencontrerez beaucoup de gens dont vous

seriez obligé de demander les noms si vous teniez à les savoir; encore devez-vous être averti que ces noms, personne, et pas même peut-être le maître de la maison, ne pourrait parfois vous les dire.

Une réunion, quelle qu'elle soit, où se trouveraient tous gens qui se connaîtraient — et qui s'aimeraient, — ne serait point ce qui constitue le ***monde à Paris.***

Une réunion qui a un but, qui a une cause spéciale, n'est pas le monde.

On ne dîne pas dans le monde. — On ne va pas dans le monde quand on va à un bal de noce, à une soirée diplomatique, chez un ministre. — On n'est pas dans le monde quand on est aux Tuileries, — ***au Château***, voulons-nous dire.

On ne va dans le monde qu'à Paris.

On se contente encore en province d'aller où l'on va, au bal ou en soirée chez M. ou madame ***. Ce n'est pas le monde qu'on y cherche, c'est la société. Le mot, à coup sûr, est provincial; mais, outre qu'à côté de cet autre mot considérable, — le monde! — il se trouve être modeste, il a l'avantage d'avoir un sens et d'exprimer ce qu'il veut dire.

A Paris, il y a des réunions, mais pas de société.

Les gens du monde se voient tout un hiver, dans un salon, puis dans un autre; ils se saluent comme on se salue dans le monde, quand, par exemple, on s'est marché sur le pied, quand on quitte sa place pour en prendre une autre, quand on se gêne enfin,

ou quand un accident vous rapproche, ou encore avant et après une partie d'écarté, de whist ou de bouillotte. — Mais une fois dans la rue, on ne se connaît plus.

— Vous connaissez monsieur un tel?
— Mon Dieu, non; je l'ai vu dans le monde.

Vous avez dansé vingt fois avec la belle madame de C...; vous ne vous êtes pas contenté peut-être de lui dire, comme tout le monde et avec les formules d'usage, qu'il faisait chaud, qu'elle était belle, que sa robe était de velours et ses yeux aussi; mais vous avez touché du bout de vos doigts ses doigts charmants; — vous l'avez tenue plus ou moins dans vos bras, suivant que vous êtes ou que vous n'êtes pas un valseur discret; — soit de plaisir, soit de fatigue, son cœur a battu sur votre cœur; — vous l'avez regardée de très-près, vos yeux sur ses yeux, de façon à lire jusqu'au fond de son âme, si tant est que vous sachiez lire... Vous ne connaissez pas madame de C....

Vous ne la connaissez pas plus que toutes les femmes à côté de qui vous passez sur les boulevards, et madame de C... vous connaît encore moins que vous ne la connaissez. Si vous saluiez madame de C..., elle en serait offensée, et serait dans son droit.

D'où il suit que — dans le monde — qui peut le plus ne peut pas le moins, et qu'on n'a pas toujours le droit — d'être poli.

La jolie chose, la chose sensée, que l'usage!

Est-ce à dire qu'il ne vous sert à rien d'avoir valsé avec madame de C..., et qu'elle vous aura trouvé impunément un valseur très-fin et un causeur un peu hardi? Non, certes. Si on ne valsait que pour valser, qui valserait? Mais je vous répète que madame de C... ne vous connaîtra jamais, ou du moins qu'elle ne vous reconnaîtra jamais : car on peut encore se connaître, mais se reconnaître, non! — Que dites-vous? — Eh! mon cher, vous deviendriez, vous seriez son amant, qu'elle n'aurait jamais pour vous un salut! Que dirait-on d'une femme qui reconnaîtrait — ses valseurs?

Le monde est un lieu où tout est si peu ce que tout devrait y être, que le plus honnête peut ne s'y point trouver à sa place, que le plus honorable peut ne savoir quelle contenance y faire, que le plus spirituel peut y montrer la figure d'un sot. Les sots seuls, ou les fats, y sont pour de bon à leur aise, — peut-être parce qu'ils y sont en nombre. Nous ne parlons pas des femmes, des jolies femmes surtout, qui sont bien partout, partout où elles sont jolies.

Vous allez dans le monde, vous avez été dans le monde, vous rentrez chez vous; qu'en avez-vous rapporté? — Car enfin tout le monde n'est pas le valseur de madame de C..., quoique madame de C... valse, dit-on, avec beaucoup de monde.

Ah! — vous avez vu madame de Z., la spirituelle et sage madame de Z., la femme de M. le comte

de Z., son mari, — si renommée pour l'exemplaire fidélité qu'elle montre — à M. de R. !

Mais madame de Z. ne vous a pas vu ; mais vous n'êtes ni M. de R., ni même M. le comte de Z. !

— Quel est ce monsieur à qui vous venez de serrer si tendrement la main ?

Réponse. — C'est B....

— Quoi, B... !

— Que voulez-vous, mon cher ? dans le monde... et puis : — Ce B. est un homme dangereux ! il a deux journaux ; je sais bien que les deux font la paire, mais il écrit ou fait écrire des deux mains, tantôt blanc, tantôt noir, au nom d'une certaine morale qui ne manque jamais de souplesse. Rogue sur sa litière et humble sur le tapis des autres, c'est un animal domestique qui se donne les airs d'un sanglier. Il est sot, envieux, laid, méchant, bouffi, et, par-dessus tout, mal élevé. L'encre versée me fait peur plus que le sang ! C'est un homme dont il faut être...

— L'ennemi ?

— Non pas !

— Quoi donc ?

— L'ami, mon cher !

(Qui donc a osé dire que le monde — « est un mauvais lieu que l'on avoue ? »)

— Et cet autre, que vous venez de me recommander et de me présenter si affectueusement ?

— C'est un auditeur au conseil d'État.

— Après ?

— Il a trente mille francs de rente.

— Après ?

— Son père était procureur du roi.

— Mais, mon cher, vous ne me répondez pas ; est-ce un homme bon, digne, honorable, un homme qu'on puisse recevoir ?

Réponse. — Il héritera de son oncle, qui est fort riche.

II

Il y a des gens qui vont dans le monde, c'est-à-dire qui vont se montrer pour n'être pas vus, regarder pour ne pas voir, écouter pour ne rien entendre ; qui vont danser pour danser, figurer dans une pastourelle pour faire la figure qu'on fait quand on danse une pastourelle, sans avoir un motif secret, une raison cachée, une raison très-grave ; sans céder à une contrainte ou à une passion quelconque, rien que pour faire enfin tout ce que nous venons de dire, et qui, une fois sortis d'un salon, hâtent de leurs vœux l'heure où ils pourront y rentrer ! Voilà peut-être les seules gens qu'il convienne d'appeler de ce nom que quelques-uns envient, les *gens du monde !* Ceux-là, en effet, je dis — qu'ils sont au monde, — qu'ils lui appartiennent, qu'ils méritent leur nom, qu'ils l'ont gagné, qu'il ne leur manque que des gages et une livrée !

Le véritable homme du monde, aujourd'hui, est ou doit être l'homme à tout faire dans une société ;

c'est l'employé aux bouquets, aux contredanses, aux petits soins, aux éventails, aux voitures, aux châles; il est charmant, il est utile, il est assommant; il a tout pour lui, — voire l'épingle que vous venez de perdre et le crayon qui vous manque. Vous avez oublié le nom de votre danseur, son rival! comme il sait son nom, il va vous le dire! son rival est sauvé.

Vous n'êtes bon à rien, — vous n'occupez, je ne dis pas aucun emploi, mais aucune place dans le monde, cependant, si peu que vous puissiez être, il faut que vous soyez quelque chose; vous êtes riche, d'ailleurs, j'en conviens, — vous saluez comme il faut; votre coiffeur vous coiffe deux fois par jour, absolument comme il se coiffe lui-même; votre tailleur vous habille avec goût, et votre maître à danser vous a appris tout ce qu'on peut apprendre d'un maître à danser; vous savez, en un mot, entrer et sortir d'un salon et, au besoin, y demeurer : de plus, les chevaux qui vous attendent à la porte sont passables : — vous êtes un homme du monde.

Et c'est une qualité, à tout prendre, puisque cela vous épargne, jusqu'à un certain point, ou de n'être rien du tout, ou d'être le premier venu.

Je sais qu'on a voulu hausser l'homme du monde et en faire — ce serait peut-être en faire quelque chose — l'homme qui a du savoir-vivre par excellence et de parfaites manières, l'homme bien élevé, et, pour tout dire, le successeur de ces gentilshommes d'un autre temps qui exerçaient sur la cour et sur la ville un véri-

table empire par la seule puissance de leur bon goût et par la seule séduction de leur personne; mais on a eu tort. Cet homme du monde, s'il existe, est un modèle qui n'a point eu de copie, ou plutôt c'est un idéal, c'est celui qu'on rêve, mais ce n'est pas celui qui est. Qu'on m'en cite un, en effet, un seul, qui ne soit rien autre chose qu'un homme du monde, et qui ait, par cela seul, cette valeur réelle, cette importance, ce poids qu'avaient jadis quelques-uns de ces grands seigneurs à qui il suffisait véritablement d'être ce qu'ils étaint pour *demeurer*, en dehors de tout emploi, quelque chose de considérable dans l'État.

Il serait donc peut-être vrai de dire : — « Ou bien qu'il n'y a pas plus d'hommes du monde de nos jours, dans l'acceptation typique et exclusive de ce mot, qu'il n'y a de grands seigneurs, ceux qui pourraient l'être ayant, pour la plupart, le bon esprit de faire d'eux-mêmes quelque emploi plus utile; — ou bien que, par ce mot *homme du monde*, il convient d'entendre seulement celui dont l'unité ajoutée à d'autres unités de son espèce forme cette classe nombreuse de laquelle nous venons de parler, et qu'il faut désigner sous cette rubrique générale — *les gens du monde.* »

III

L'esprit dans le monde consistant à parler pour ne rien dire, et cet esprit étant spécialement celui des gens qui n'en ont pas, il s'ensuit que le monde est un

théâtre où les figurants, les comparses, les troisièmes amoureux, les ténors légers, les débutants et les écoliers semblent, au premier abord, jouer les premiers rôles et tenir toute la scène, — les chefs d'emploi se taisant d'ordinaire, ou se contentant de souffler leurs doublures, quand ils ne peuvent faire autrement.

La pièce qu'on y joue est donc en apparence toujours la même et de celles qu'on appelle des *levers de rideau;* mais celui qui ne voit que ce qu'on lui montre, qui ne sait que ce qu'on lui dit, qui ne regarde, comme les enfants, que quand on lui a crié : C'est fait ! celui-là n'a jamais rien vu et n'a jamais rien su. En même temps que cette pièce visible, se joue une pièce invisible, et c'est cette pièce invisible qui donne tant d'intérêt, et parfois un si étrange et si puissant intérêt à ces réunions fades et banales qu'on appelle les réunions du monde.

Cette pièce invisible est toute dans les *aparté*, dans les coulisses et dans la salle, plutôt que sur la scène; elle est dans un geste, dans un regard, dans le silence. Elle ne se joue pas, elle ne se parle pas, elle se mime peut-être, ou plutôt elle ne se mime pas, elle se pense, elle est muette; elle est, en un mot, quoiqu'elle soit comme si elle n'était pas. Elle est bouffonne, elle est terrible, elle est admirable ! elle serait complète si elle pouvait se jouer; et c'est pour le coup qu'on verrait, dans toute son horrible beauté, cette union du drame et de la comédie, que cherchent en core nos auteurs modernes.

Mais elle ne se jouera jamais, parce qu'il lui manquera toujours un personnage qui a toujours manqué — heureusement peut-être — à notre triste société.

Ce personnage, ce serait : — la Vérité!

Que pensez-vous, en effet, de ce qui arriverait de l'entrée soudaine et redoutable de la lumière, — de la clarté, — de la vérité sans voiles au milieu de tous ces mensonges, de toutes ces ténèbres, de toutes ces fictions, de tous ces petits et de tous ces grands mystères sur lesquels repose, et repose en paix, beaucoup le croient du moins, ce qu'on nomme notre édifice social?

Voyez-vous enfin chacun devenant ce qu'il est, c'est-à-dire ce qu'on ne l'a jamais vu? Ce mari sans femme, cette femme sans mari; celle-ci dans les bras d'un inconnu et revendiquée par un autre ou plusieurs autres inconnus; celui-là aux genoux d'une femme à laquelle il n'a jamais parlé; ce père reniant son enfant, cet enfant demandant le nom de son père; ces gens polis s'injuriant, s'égorgeant sans mot dire; ces femmes souriantes en proie à tous les démons que les passions comprimées enferment dans les cœurs — et ces démons déchaînés!

Hermione riant au nez d'Oreste, et cherchant dans la salle un héros plus commode, Pylade peut-être; Étéocle et Polynice, vêtus de noir et se disputant l'héritage paternel; Agnès parlant de ses enfants, et Julie, la douce et chaste Julie, remplaçant, dans une heure de délire, et réalisant Saint-Preux — par un

soldat! Toutes choses enfin d'où l'on pourrait conclure que, dans ce carnaval qui dure toute l'année et qu'on appelle le monde, une seule chose est véritablement indispensable, — le masque!

Et encore, qui sait si cette vérité vulgaire et générale que je vais chercher avec tout le monde au fond de son puits, qui sait si elle ne pâlirait pas devant une vérité plus vraie encore, devant celle qui sortirait du fond même des âmes — et des entrailles de chacun? — Pour un dévouement sublime, combien de trahisons! pour une vie sans tache, combien d'existences souillées! pour une conscience saine, combien de consciences pourries! pour un remords, cette vertu des coupables, combien de vices effrontés!

Et presque partout, au lieu de l'amour, qui, de même que le feu, purifie tout, les sympathies les plus inattendues, les unions les plus incroyables, les passions les plus excentriques!

Mais il n'y a de ressemblants que les portraits flattés; — ce portrait n'est pas ressemblant.

Que chacun donc de ceux qui me lisent regarde autour de soi. Et heureux, heureux ou aveugle celui pour qui je me trompe!

En présence de tous ces désordres, fils du mensonge, qui donc oserait le premier jeter la pierre à tous ces fous jeunes et vieux qui rêvent une société absolument nouvelle, une organisation nouvelle, impossible peut-être, mais dont le mensonge au moins ne serait pas — l'élément nécessaire, l'unique garantie?

IV

Du monde, que vous dirai-je encore, que vous dirai-je enfin ? — Sinon qu'il y a dans Paris une incommensurable quantité — *de mondes.*

Ceux qui habitent chacun de ces mondes ne manqueront pas de vous dire le contraire, et affirmeront qu'il n'y en a qu'un, qui est le leur; lequel est le bon, lequel est l'unique.

Ceci ne prouve qu'une chose, c'est que tous ces mondes, qui ne voient qu'eux-mêmes, qui ont les yeux en dedans comme certains philosophes, s'ignorent entre eux, ou que tout au moins, s'ils ne s'ignorent pas, ils trouvent bon de se nier.

Tous ces mondes inconnus les uns aux autres forment ce qu'on pourrait appeler — le firmament parisien.

Dans ce firmament, il se trouve, comme dans tout firmament bien constitué, des astres de tout ordre, des lunes et des soleils, des corps errants et des planètes, des étoiles fixes et des étoiles filantes. Il a ses tourbillons, ses apparitions, ses météores, ses aurores boréales, ses phénomènes et ses éclipses, ses saisons, ses mois, ses jours et ses années, ses pluies enfin et son beau temps.

La pluralité des mondes parisiens, leurs différences et leurs ressemblances, la comparaison de leurs mœurs et de leurs couleurs fourniraient à un observateur un livre tout aussi spirituel et qui demanderait

tout autant de science peut-être que le livre charmant de Fontenelle sur la pluralité des mondes physiques.

Voyagez dans ces mondes, et vous découvrirez avec étonnement que, si rapprochés qu'ils soient (rien n'empêche qu'il y en ait quatre ou cinq dans la même maison), vous découvrirez que les abîmes mêmes de l'infini les séparent. Nier ces abîmes, ce serait nier l'élasticité de l'étendue et méconnaître les distances qui séparent un étage d'un autre étage, un quartier d'un autre quartier, l'homme qui a trois cent mille francs de rente de l'homme qui reçoit à crédit, le riche du pauvre.

Que, si l'on accepte qu'un salon, c'est-à-dire quelque chose comme un lieu de passage, soit le monde, qu'on s'étonne après cela que, pour le paysan qui n'est jamais sorti de son village, le monde ce soit ce village, c'est-à-dire le lieu où il est né, celui où il a aimé, souffert, travaillé, celui où son père est mort, celui où il mourra lui-même;

Que la montagne, avec ses aspects infinis, soit le monde du montagnard;

Que la mer sans limite soit le monde du marin, et que la forêt embaumée soit celui du sauvage, si toutefois, hélas! il y a encore des sauvages!...

V

Nous avons dit ce que sont les gens du monde, faut-il dire ce qu'ils ne sont pas? — Mais en finirions-nous, puisqu'ils ne sont rien de ce qui est quel-

que chose? — Otez-les du salon où ils passent et où ils repassent, éteignez les bougies, — et il n'en reste rien, — et si bien rien, que je crois vraiment qu'à l'exception de ces rares moments où ils brillent comme on brille dans le monde, — c'est-à-dire sans éclairer, sans échauffer, sans produire... ils ont véritablement le bonheur de n'être nulle part, — à moins pourtant que les femmes dont ils sont les maris, car ils peuvent être mariés — auquel cas ils ont à ajouter à leur titre d'*homme du monde* tous ceux auxquels peut prétendre un homme marié, — à moins, dis-je, que leurs femmes ne les aient serrés avec ceux de leurs bijoux qui ne supporteraient pas le grand jour, avec leurs parures de stras, dans un coin quelconque de leur appartement.

VI

Que, si quelque chose pouvait faire accepter le monde, excuser ses travers et tolérer jusqu'à ses vices, c'est qu'il est animé, habité, traversé par la *femme du monde*, sur laquelle ne porte rien de tout ce que nous venons d'adresser aux *gens du monde* et à l'*homme du monde*.

Un homme du monde aurait toujours quelque chose de mieux à faire que d'être un homme du monde; mais une femme, que serait-elle si, — ayant été dans le jour ce que doit être une femme, c'est-à-dire une tendre mère, une épouse attentive, une sœur, une fiancée, voire une fidèle maîtresse, — si,

le soir venu, et sa douce tâche accomplie, elle n'était pas — au besoin — un peu de ce monde que nous blâmons si fort, mais que nous blâmerions davantage si elle ne s'y rencontrait pas ?

La femme du monde, c'est-à-dire la femme qui fait à merveille les honneurs de son salon, de sa fortune, de son esprit, de sa bonne grâce, et de son cœur, n'a rien de commun avec l'homme du monde.

La femme qui est à la femme ce qu'est à l'homme — l'homme du monde, c'est, j'en suis fâché pour elle, c'est la femme dont la beauté est devenue si banale, si publique, qu'elle est réputée *une femme à la mode.*

La *femme du monde*, tu peux l'aimer, lecteur, en restant ce que tu es, c'est-à-dire le bon, et simple, et peut-être spirituel garçon que j'imagine. — Mais la femme à la mode, qui oserait l'aimer? — si ce n'est le plus vain, le plus fat et le plus vide parmi tous ces beaux fils dont Paris abonde, lesquels se piquent d'être des hommes du monde dans ce que ce mot pourrait avoir de bon et de flatteur, parce qu'ils passent—leurs journées dans une écurie,—leurs soirées *dans ce monde* dont nous venons de parler,—et leurs nuits on ne sait où !

P. J. STAHL (*Hetzel.*)



CE QUI DISPARAIT DE PARIS.

Encore quelques jours, et les piliers des Halles auront disparu, le vieux Paris n'existera plus que dans les ouvrages des romanciers assez courageux pour décrire fidèlement les derniers vestiges de l'achitecture de nos pères; car, de ces choses, l'historien grave tient peu de compte.

Quand les Français allèrent en Italie soutenir les droits de la couronne de France sur le duché de Milan et sur le royaume de Naples, ils revinrent émerveillés des précautions que le génie italien avait trouvées contre l'excessive chaleur; et de l'admiration pour les galeries, ils passèrent à l'imitation. Le climat pluvieux de ce Paris, si célèbre par ses boues, suggéra les piliers, qui furent une merveille du vieux temps. On eut ainsi, plus tard, la place Royale.

Chose étrange! ce fut par les mêmes motifs que, sous Napoléon, se construisirent les rues de Rivoli, de Castiglione, et la fameuse rue des Colonnes.

La guerre d'Égypte nous a valu les ornements égyptiens de la place du Caire. — On ne sait pas plus ce que coûte une guerre que ce qu'elle rapporte.

Si nos magnifiques souverains, les électeurs, au lieu de se représenter eux-mêmes en meublant de médiocrités la plupart de nos conseils en tout genre, avaient, plus tôt qu'ils ne l'on fait, envoyé quelques hommes d'art ou de pensée au conseil général de la Seine, depuis quarante ans, il ne se serait point bâti de maison dans Paris qui n'eût eu pour ornement, au premier étage, un balcon d'une saillie d'environ deux mètres. Non-seulement alors Paris se recommanderait aujourd'hui par de charmantes fantaisies d'architecture, mais encore, dans un temps donné, les passants marcheraient sur des trottoirs abrités de la pluie, et les nombreux inconvénients résultant de l'emploi des arcades ou des colonnes auraient disparu. Une rue de Rivoli peut se supporter dans une capitale éclectique comme Paris; mais sept ou huit donneraient les nausées que cause la vue de Turin, où les yeux se suicident vingt fois par jour. Le malheur de notre atmosphère serait l'origine de la beauté de la ville, et les appartements du premier étage posséderaient un avantage capable de contre-balancer la défaveur que leur impriment le peu de largeur des rues, la hauteur des maisons et l'abaissement progressif des plafonds.

A Milan, la création de la commission *del ornamento*, qui veille à l'architecture des façades sur la

rue, et à laquelle tout propriétaire est obligé de soumettre son plan, date du onzième siècle. Aussi, allez à Milan ! et vous admirerez les effets du patriotisme des bourgeois et des nobles de la ville, en admirant une multitude de constructions pleines de caractère et d'originalité.

Les vieux piliers des Halles ont été la rue de Rivoli du quinzième siècle, et l'orgueil de la paroisse Saint-Eustache. C'était l'architecture des îles Marquises : trois arbres équarris posés debout sur un dé; puis, à dix ou douze pieds du sol, des solives blanchies à la chaux faisant un vrai plancher du moyen âge. Au-dessus, un bâtiment en colombage, frêle, à pignon, quelquefois découpé comme un pourpoint espagnol. Une petite allée, à porte solide, longeait une boutique, arrivait à une cour carrée, un vrai puits qui éclairait un escalier de bois, à balustres, par lequel on montait aux deux ou trois étages supérieurs. Ce fut dans une maison de ce genre que naquit Molière ! A la honte de la ville, on a reconstruit une sale maison moderne en plâtre jaune, en supprimant les piliers. Aujourd'hui, les piliers des Halles sont un des cloaques de Paris. Ce n'est pas la seule des merveilles du temps passé que l'on voie disparaître.

Pour les flâneurs attentifs, ces historiens qui n'ont qu'un seul lecteur, car ils ne publient leurs volumes qu'à un seul exemplaire, puis, pour ceux qui savent étudier Paris, mais surtout pour celui qui l'habite en curieux intelligent, il s'y fait une étrange métamor-

phose sociale depuis quelque trentaine d'années. A mesure que les existences grandioses s'en vont, il en est de petites qui disparaissent. Les lierres, le lichen, les mousses sont tout aussi bien balayés que les cèdres et les palmiers sont débités en planches. Le pittoresque des choses naïves et la grandeur princière s'emmiettent sous le même pilon. Enfin, le peuple suit le roi. Ces deux grandes choses s'en vont bras dessus bras dessous pour laisser la place nette au citoyen, au bourgeois, au prolétaire, à l'industrie et à ses victimes. Depuis qu'un homme supérieur a dit : *Les rois s'en vont !* nous avons vu beaucoup plus de rois qu'autrefois, et c'est la preuve du mot. Plus on a fabriqué de rois, moins il y en a eu. Le roi, ce n'est pas un Louis-Philippe, un Charles X, un Frédéric, un Maximilien, un Murat quelconque, le roi, c'était Louis XIV ou Philippe II. Il n'y a plus au monde que le czar qui réalise l'idée de roi, dont un regard donne ou la vie ou la mort, dont la parole ait le don de création, comme celle des Léon X, des Louis XIV, des Charles-Quint. La reine Victoria n'est qu'une dogaresse, comme tel roi constitutionnel n'est que le commis d'un peuple à tant de millions d'appointements.

Les trois ordres anciens sont remplacés par ce qui s'appelle aujourd'hui des *classes*. Nous possédons les classes lettrées, industrielles, supérieures, moyennes, etc. Et ces classes ont presque toutes des régents, comme au collége. On a changé les tyrans en tyranneaux, voilà tout. Chaque industrie a son Riche-

lieu bourgeois qui s'appelle Laffitte ou Casimir Périer, dont *l'envers* est une caisse, et dont le mépris pour ses mainmortables n'a pas la grandeur d'un trône pour *endroit!*

En 1813 et 1814, époque à laquelle tant de géants allaient par les rues, où tant de gigantesques choses s'y coudoyaient, on pouvait remarquer bien des métiers totalement inconnus aujourd'hui.

Dans quelques années, l'allumeur de réverbères, qui dormait pendant le jour, famille sans autre domicile que le magasin de l'entrepreneur, et qui marchait occupée tout entière, la femme à nettoyer les vitres, l'homme à mettre de l'huile, les enfants à frotter les réflecteurs avec de mauvais linges; qui passait le jour à préparer la nuit, qui passait la nuit à éteindre et rallumer le jour selon les fantaisies de la lune, cette famille vêtue d'huile sera entièrement perdue.

La ravaudeuse, logée, comme Diogène, dans un tonneau surmonté d'une niche à statue fait avec des cerceaux et de la toile cirée, est encore une curiosité disparue.

Il faut faire une battue dans Paris, comme en fait un chasseur dans les plaines environnantes pour y trouver un gibier quelconque, et passer plusieurs jours avant d'apercevoir une de ces fragiles boutiques, autrefois comptées par milliers, et composées d'une table, d'une chaise, d'un gueux pour se chauffer, d'un fourneau de terre pour toute cuisine, d'un paravent pour devanture, pour toiture d'une toile rouge accro-

chée à quelque muraille, d'où pendaient de droite et de gauche deux tapisseries, et qui montraient aux passants soit une vendeuse de mou de veau, d'issues, de menues herbes, soit un rapetasseur, soit une marchande de petite marée.

Il n'y a plus de parapluies rouges, à l'abri desquels fleurissaient les fruitières, que dans les parties de la ville destituées de marchés. On ne revoit ces immenses champignons que rue de Sèvres. Quand la ville aura bâti des marchés là ou les besoins de la population les demandent, ces parapluies rouges seront inexplicables, comme les coucous, comme les réverbères, comme les chaînes tendues d'une maison à l'autre au bout des rues par le quartainier, enfin comme tout ce qui disparaît dans le mobilier social. Le moyen âge, le siècle de Louis XIV, celui de Louis XV, la Révolution, et bientôt l'Empire, donneront naissance à une archéologie particulière.

Aujourd'hui, la boutique a tué toutes les industries *sub dio*, depuis la sellette du décrotteur jusqu'aux éventaires métamorphosés en longues planches roulant sur deux vieilles roues. La boutique a reçu dans ses flancs dispendieux et la marchande de marée, et le revendeur, et le débitant d'issues, et les fruitiers et les travailleurs en vieux, et les bouquinistes, et le monde entier des petits commerces. Le marronniste, lui-même, s'est logé chez les marchands de vin. A peine voit-on de loin en loin une écaillère qui reste sur sa chaise, les mains sous

ses jupes, à côté de son tas de coquilles. L'épicier a supprimé le marchand d'encre, le marchand de mort aux rats, le marchand de briquets, d'amadou, de pierre à fusil. Bientôt un marchand de coco sera comme un problème insoluble quand on verra sa portraiture originale, ses sonnettes, ses belles timbales d'argent, le hanap sans pied de nos ancêtres, ces lis de l'orfévrerie, l'orgueil des bourgeois, et son château-d'eau pomponné, cramoisi de soieries, à panaches, dont plusieurs étaient en argent.

Les charlatans, ces héros de la place publique, font aujourd'hui leurs exercices dans la quatrième page des journaux à raison de cent mille francs par an; ils ont des hôtels bâtis par le gaïac, des terres produites par des racines sudorifiques; et de drôles, de pittoresques, ils sont devenus ignobles. Le charlatan, bravant les rires, donnant de sa personne, face à face avec le public, ne manquait pas de courage, tandis que le charlatan caché dans un entre-sol est plus infâme que sa drogue.

Savez-vous quel est le prix de cette transformation? Savez-vous ce que coûtent les cent mille boutiques de Paris, dont plusieurs coûtent cent mille écus d'ornementation?

Vous payez cinquante centimes les cerises, les groseilles, les petits fruits qui jadis valaient deux liards!

Vous payez deux francs les fraises qui valaient cinq sous, et trente sous le raisin qui se payait dix sous!

Vous payez quatre à cinq francs le poisson, le poulet, qui valaient trente sous !

Vous payez deux fois plus cher qu'autrefois le charbon, qui a triplé de prix !

Votre cuisinière, dont le livret à la caisse d'épargne offre un total supérieur à celui des économies de votre femme, s'habille aussi bien que sa maîtresse quand elle a congé !

L'appartement qui se louait douze cents francs en 1800 se loue six mille francs aujourd'hui.

La vie, qui jadis se défrayait à mille écus, n'est pas aujourd'hui si abondante à dix-huit mille francs !

La pièce de cent sous est devenue beaucoup moins que ce qu'était jadis le petit écu !

Mais aussi, vous avez des cochers de fiacre en livrée qui lisent, en vous attendant, un journal écrit, sans doute, exprès pour eux.

Mais aussi l'État a eu le crédit d'emprunter le capital de quatre fois plus de rentes que n'en devait la France sous Napoléon.

Enfin, vous avez l'agrément de voir sur une enseigne de charcutier : « Un tel, *élaive* de M. Véro, » ce qui atteste le progrès des lumières.

La Débauche n'a plus son infâme horreur, elle a sa porte cochère, son numéro rouge feu qui brille sur une vitre noire. Elle a des salons où l'on choisit comme au restaurant, sur la carte, entre Sémiramis, Dorine, l'Espagne, l'Angleterre, le pays de Caux, la Brie,

l'Italie ou la Nigritie. La police a soufflé sur tous les romans en deux chapitres et en plein vent.

On peut se demander, sans insulter Son Altesse Royale l'Économie politique, si la grandeur d'une nation est attachée à ce qu'une livre de saucisses vous soit livrée sur du marbre de Carrare sculpté, à ce que le gras-double soit mieux logé que ceux qui en vivent !

Nos fausses splendeurs parisiennes ont produit les misères de la province ou celles des faubourgs. Les victimes sont à Lyon et s'appellent des canuts. Toute industrie a ses canuts.

On a surexcité les besoins de toutes les classes, que la vanité dévore. Le QUO NON *ascendam* de Fouquet est la devise des écureuils français, à quelque bâton de l'échelle sociale qu'ils fassent leurs exercices. La politique doit se demander, avec non moins d'effroi que le moraliste, où se trouve la rente de tant de besoins. Quand on aperçoit la *dette flottante* du Trésor, et qu'on s'initie à la *dette flottante* de chaque famille qui s'est modelée sur l'État, on est épouvanté de voir qu'une moitié de la France est *à découvert* devant l'autre. Quand les comptes se régleront, les débiteurs avaleront les créanciers.

Telle sera la fin probable du règne dit de l'Industrie. Le système actuel, qui n'a placé qu'en viager, en agrandissant le problème, ne fait qu'agrandir le combat. Tout le monde aide à creuser le fossé, sans doute pour que tout le monde y tienne.

MORALITÉ ARTISTIQUE.

Les ruines de l'Église et de la Noblesse, celles de la Féodalité, du Moyen Age, sont sublimes et frappent aujourd'hui d'admiration les vainqueurs étonnés, ébahis; mais celles de la Bourgeoisie seront un ignoble détritus de carton-pierre, de plâtres, de coloriages. Cette immense fabrique de petites choses, d'efflorescences capricieuses à bon marché, ne donnera rien, pas même de la poussière. La garde-robe d'une grande dame du temps passé peut meubler le cabinet d'un banquier d'aujourd'hui. Que fera-t-on en 1900 de la garde-robe d'une reine Juste-Milieu?... Elle ne se retrouvera pas; elle aura servi à faire du papier semblable à celui sur lequel vous lisez tout ce qui se lit de nos jours. Et que deviendra tout ce papier amoncelé?

DE BALZAC.

HISTOIRE DE DEUX HOMMES RICHES

A BON MARCHÉ.

Je connais un petit vieillard toujours proprement vêtu avec un habit noir, des manchettes bien blanches et un jabot parfaitement plissé. Jamais je ne l'ai entendu se plaindre, jamais je ne l'ai surpris à désirer quelque chose.

Il n'est, à mes yeux, qu'une chose au monde plus respectable que l'infortune, c'est le bonheur, à cause de sa sûreté et surtout de sa fragilité. — Je ne crois pas avoir jamais touché étourdiment au bonheur d'autrui, quelque petit qu'il soit, quelque étrange qu'il puisse me paraître. Il m'arrive parfois de ne pas le comprendre, ou même de penser que, si je m'avisais de l'essayer, il ne me siérait pas; mais ce n'a jamais été une raison de le traiter légèrement ni avec dédain. C'est si souvent une brillante bulle de savon, que, en présence d'un bonheur quelconque, je retiens mon haleine scrupuleusement.

J'aimais beaucoup rencontrer mon petit vieillard, parce qu'il semblait parfaitement heureux ; mais je

ne m'étais jamais avisé de lui faire une question, lorsqu'un jour je trouvai sur sa figure le premier nuage que j'y eusse vu depuis que le hasard nous avait fait nous rencontrer.

Je fus plus curieux cette fois, et je voulus savoir quelle épine s'était trouvée parmi les roses de sa vie. Il me parut qu'il n'attendait qu'une occasion pour parler de ce qui le préoccupait tristement, et il me dit :

« Je viens de chez un ancien ami, et j'ai vu des choses qui m'ont fait de la peine.

— Est-il malade ? demandai-je.

— Nullement, me répondit-il.

— A-t-il alors perdu un procès ou quelque grosse somme d'argent ?

— Moins encore. Il a fait un héritage, et cet héritage l'a jeté dans la plus profonde misère. C'est l'aspect de cette misère qui m'a navré le cœur. »

Une fois entré en matière, il me conta toute l'histoire. La voici :

« Il y a longtemps que je le connaissais, dit-il; je l'avais remarqué souvent à la petite Provence des Tuileries. A force de nous voir, nous avions fini par nous saluer. Un jour, je lui avais demandé l'heure, parce que ma montre s'était arrêtée. Le lendemain, pour reconnaître la politesse avec laquelle il m'avait répondu, je lui avais offert une prise de tabac. A quelque temps de là, nous avions fini par causer; et enfin, nous avons *déballé en grand.*

» Depuis, nous nous sommes promenés ensemble

pendant dix ans. Nos existences se ressemblaient trop pour ne pas végéter admirablement sur le même sol et dans la même atmosphère. Il était veuf, et moi j'étais garçon. J'ai onze cents et quelques francs de rente, lui en a douze cents; mais, comme il demeurait auprès des Tuileries, où les loyers sont chers, cette dépense absorbait le surplus de son revenu et faisait nos fortunes égales.

» Vous n'avez jamais rencontré deux hommes aussi riches et aussi heureux que nous. Quand il faisait beau, il me recevait aux Tuileries. Les Tuileries étaient son jardin. Jamais propriété ne fut plus complète et plus exempte de soucis.

» Qu'est-ce qu'avoir un jardin si les Tuileries n'étaient pas à mon ami ?

» Il trouvait chaque matin ses allées bien ratissées, et même arrosées, si la chaleur formait de la poussière. Il se promenait sous l'ombre épaisse des marronniers, ou s'y asseyait sur un marbre blanc.

» De nombreux jardiniers tenaient en bon état d'immenses corbeilles de fleurs, et remplaçaient sans cesse celles qui étaient fanées et avaient livré leurs graines au vent, quand leur saison d'éclat et de parfum était passée, par les fleurs auxquelles appartient la saison suivante; il respirait le parfum printanier des lilas et le parfum vague et mystérieux des tilleuls. — Il avait fini par faire connaissance avec les jardiniers, et il n'était pas sans quelque influence sur la culture des parterres.

» Pour moi, j'avais le Luxembourg. Notre situation était la même dans les deux jardins. Je lui ai plusieurs fois donné des graines des fleurs qu'il aimait *chez moi*, en échange de celles qui m'avaient plu *chez lui;* le jardinier, qui m'en avait donné pour lui, acceptait volontiers celles que je recevais de mon ami.

» Au Luxembourg, les cygnes du bassin me connaissaient.

» Je mets moins d'importance à la familiarité qu'avait obtenue mon ami de la part des cygnes des Tuileries, parce que leur affection est plus banale, et qu'on peut sans injustice leur reprocher de distinguer tout le monde.

» Je le répète, nos jardins étaient bien à nous. La seule différence qu'on pût trouver entre nous et les gens qui passent pour posséder des jardins et en être plus réellement proprétaires, c'est que nous avions chacun un des plus beaux et des plus riches jardins de l'Europe, et que nous n'avions à payer ni jardiniers, ni embellissements, ni réparations.

» — Mon ami, me disait-il en me quittant le soir après une promenade chez moi, *vos crocus* sont beaux et variés; mais je vous invite à venir voir *mes* pêchers à fleurs doubles, et, dans quinze jours, *mes* lilas. — Vous me trouverez au pied de *ma* statue de l'enlèvement d'Orithye. »

« Une autre fois, c'était moi qui l'invitais à venir se promener sur *ma* terrasse du Luxembourg, où il

y a de si beaux sorbiers et de si vieilles aubépines à fleurs roses.

» Quelquefois même nous avions des discussions. Il était, je dois l'avouer, un peu trop fier des belles dames en équipage qui venaient se promener dans *son* jardin. Il s'avisa même un jour de se targuer de ce qu'il voyait de temps en temps le roi au balcon du château. Je lui prouvai, clair comme le jour, que *mes cultures* étaient plus soignées, — que *ses* parterres étaient remplis de plantes vulgaires; je citais pour preuve de la supériorité de *mon* jardin la collection de roses de Hardy, qui est sans contredit la plus riche de l'Europe. Il est vrai qu'il avait chez *lui*, aux Tuileries, plus de statues et des bronzes plus précieux; mais je fais plus de cas, dans un jardin, des arbres et des fleurs que du bronze et du marbre.

» Quand il pleuvait, nous allions voir *son* musée des antiques sur la place du Louvre, ou, au moment de l'exposition, les galeries où les peintres modernes soumettaient à son jugement les produits de leurs travaux.

» Quelquefois, c'était moi qui l'invitais à visiter *mes* galeries du Luxembourg, et ce fut parfois encore l'origine de quelques petits dissentiments sur la valeur respective de *nos* musées, ou seulement parce qu'il réglait sa montre sur *son* cadran de *son* château des Tuileries, qu'il prétendait infaillible, tandis que je voulais souvent la rectifier d'après *mon* cadran solaire de *mon* palais du Luxembourg.

» Mais il était rare que ces discussions tournassent à l'aigreur. D'ailleurs, si nos petites manies de propriétaires nous jetaient l'un et l'autre dans l'exaspération, nous avions beaucoup de propriétés communes et indivises, à propos desquelles nous n'étions exposés à aucun dissentiment de cette nature, — *notre* ménagerie, *notre* muséum et *nos* serres du Jardin des Plantes, par exemple.

» Je ne vous entretiendrai pas de nos liaisons avec quelques-uns des animaux que renfermait *notre* ménagerie; de l'intérêt que nous portions à la santé chancelante de la girafe ou à la grossesse d'une ourse noire.

» Nous applaudîmes de grand cœur lorsqu'on *nous* construisit le fameux palais des singes, et cela ne fut pas sans quelque influence sur notre manière de voir à l'endroit du ministre qui présidait alors le conseil.

» Quand on fit tant de bruit du *paulownia imperialis*, qui, semblable aux enfants trop spirituels, finit en grandissant par n'être qu'un *catalpa*, nous le connaissions depuis longtemps, et nous l'avions vu fleurir dans *notre* Jardin des Plantes lorsque personne en Europe ne savait encore son existence. On nous pardonnera d'avoir été un peu trop fiers de notre *paulownia*, qui, après tout, est un arbre d'une admirable végétation tant qu'il est jeune, et conserve pour sa décrépitude l'honneur d'être encore semblable à l'un de nos plus beaux arbres de pleine terre.

» Nous vivions ainsi depuis dix ans, lorsqu'un jour

mon ami ne vint pas à un rendez-vous que je lui avais assigné dans *mon* allée de l'Observatoire. C'était la première fois qu'un de nous manquait à un rendez-vous, si ce n'est que, cinq ans auparavant, je le laissai m'attendre à *sa* petite Provence, parce que je m'étais quasiment donné une entorse dans mon escalier. Je ne pus attribuer son absence qu'à un accident du même genre ou peut-être pis encore, et je me *rendis* chez lui. Je le trouvai en bonne santé, mais singulièrement ému. Il avait reçu le matin une lettre qui lui apprenait qu'un sien cousin venait de mourir à deux lieues de Paris, en lui laissant un peu plus de trois mille livres de rentes.

» Il m'embrassa avec effusion, et m'assura que la fortune n'aurait pas le pouvoir de le changer à l'égard de ses amis; que je le trouverais toujours le même, etc.

» Toujours est-il, cependant, qu'il lui fallut partir pour se faire mettre en possession. — Il y a de cela quatre mois, et je n'avais plus eu de ses nouvelles. Déjà je ne pensais plus à lui qu'avec une sorte d'amertume, — et la loueuse de journaux des Tuileries m'ayant demandé de ses nouvelles, j'avais répondu avec aigreur : « Je ne sais... Il a fait fortune, je ne le » vois plus. » Lorsque avant-hier j'ai reçu une lettre de lui. — Cette lettre, la voici :

« Mon cher et ancien ami,

» J'aime à croire que vous n'avez attribué mon

» silence ni à l'indifférence ni à l'oubli, — moins
» encore à l'accroissement de ma fortune. Beaucoup
» de soins divers ont occupé tous mes loisirs depuis
» notre dernière entrevue.

» D'abord, j'ai décidé que je me fixerais ici, dans
» *ma* maison. J'ai dû y faire quelques réparations et
» quelques changements.

» De même que je ne pense pas que vous ayez
» conçu une mauvaise opinion de moi, — je me
» plais à vous penser toujours tel que je vous ai
» connu; s'il serait sot de ma part de vous mécon-
» naître parce je suis devenu si riche, il ne serait
» guère mieux de la vôtre de me négliger à l'avenir
» pour cette même raison, ce serait gâter mon bon-
» heur, et vous ne le voudrez pas.

» Je vous attends donc demain à déjeuner chez moi.

» Votre ami. »

» C'est un vilain animal que l'homme. — Je me sentis un peu envieux, et je cherchai dans la lettre de mon vieil ami quelque phrase mal sonnante, — quelque signe de vanité qui me permît de me fâcher. — Je ne trouvai rien, et je me suis mis en route ce matin.

» Mon ami demeure dans un petit bourg sale et mal bâti. Sa maison, que l'on ne tarda pas à m'enseigner, est petite, blanche, avec des volets verts. On y entre par une porte étroite qui fut loin de me faire l'impression que me causait la grille de son ancien

jardin des Tuileries. — J'eus, dès l'abord, le pressentiment que mon ami s'était ruiné en croyant faire fortune.

» Il me reçut on ne peut mieux; — mais tout ce que je vis, joint à sa bonne réception, ne tarda pas à changer en un sentiment de pitié l'envie avec laquelle je m'étais mis en route.

» Je n'oublierai jamais la fierté avec laquelle il me fit faire le tour d'un jardin qui tiendrait à l'aise dans un de ses carrés de fleurs des Tuileries. Quelques baguettes par-ci par-là, quelques manches à balai qu'il appelle des arbres, auraient bien besoin d'un peu d'ombre loin d'en avoir à donner. — Au milieu du jardin, un grand tonneau enfoui en terre s'appelle *le bassin*. Il était à moitié rempli d'une eau verte et croupie, parce qu'on n'en apporte que tous les deux jours, et le tonneau fuit un peu.

» Jamais vous n'imaginerez quelle joie il ressent d'avoir changé contre cette futaille les grands bassins de marbre des Tuileries; sans compter que ladite futaille lui donne toutes sortes de soucis quand le soleil la dessèche et en disjoint les cercles, tandis que l'on curait ou réparait autrefois ses bassins de marbre blanc sans qu'il eût à s'en préoccuper le moins du monde.

» Quelle secrète joie y a-t-il donc dans la *propriété* ?

» Pour mon ami, *avoir* ce jardin avec ses manches à balai, c'est ne plus avoir les grands marronniers des Tuileries. *Posséder* ce carré entouré de murs blancs

jusqu'à aveugler, c'est être exilé de tout le reste de la terre, de tous les beaux pays, de tous les beaux paysages.

» Dans la maison, il m'a montré trois ou quatre mauvaises croûtes dont il a décoré son salon. — Il lui fallait hériter et devenir riche pour être condamné à ne plus voir que ces affreux badigeonnages : quand il était pauvre, il regardait les belles peintures de tous les pays et de tous les maîtres, entassées dans nos musées.

» Je suis revenu triste, et j'ai voulu voir son ancien jardin, celui qu'il est heureux d'avoir quitté. — Il m'a pris de suite une grande frayeur : c'est de devenir riche aussi par hasard, à mon tour, — c'est de devenir propriétaire, c'est de perdre mon jardin du Luxembourg, — c'est d'être forcé de vivre dans quelque carré entouré de murs, — et, qui pis est, d'en être heureux, d'en être fier.

» J'ai passé en revue tous mes parents, et surtout ceux qui sont riches, et, entre ceux-là, ceux dont je dois hériter.

» Il n'y en a qu'un qui m'inquiète : — il est parti pour l'Amérique il y a vingt ans, et, depuis, on n'en a plus entendu parler. Si j'entendais sonner chez moi, je frémirais d'apprendre qu'il est mort millionnaire et que je suis son héritier. J'ai vu une lettre que nous reçûmes deux mois après son départ, il y a vingt ans bientôt; cette lettre nous disait : « Que plusieurs na-
» vires avaient péri, corps et biens, dans un coup de

» vent. — Le navire qui portait mon oncle était du
» nombre ; mais, comme on n'a pas revu la chaloupe,
» on pensait qu'une partie de l'équipage avait au
» moins tenté de se sauver. »

» Pourvu que mon oncle ne se soit pas sauvé ! »

ALPHONSE KARR.

PARADOXE

SUR LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Il faut rendre justice à tous et sur tout. Il y a une éducation dont nous avons admirablement profité; c'est celle que nous avons reçue au collége, — non que, pour la plupart, nous sachions fort bien le latin et le grec, — mais nous sommes restés imbus de la pensée que tout ce qu'il y a de raisonnable a été dit et écrit avant nous, et que depuis sept cents ans, à peu près, le genre humain ne peut plus se permettre que de répéter et de traduire.

Le cerveau humain, grâce à ces études, est devenu une sorte de boîte à compartiments, une sorte de casier correctement étiqueté. Chaque tiroir contient, sous un titre collectif, tout ce qui a été dit et écrit sur un sujet par certaines personnes.— C'est comme une sorte de friperie où les pauvres esprits viennent s'affubler à bon marché de vieux oripeaux et de vêtements de hasard. — A-t-on à s'expliquer sur un sujet quelconque, il serait long et difficile d'examiner le sujet sous ses diverses faces, de mettre au jour une

pensée sienne, et ensuite de l'habiller de vêtements neufs et taillés en plein drap. Il est bien plus simple d'ouvrir le casier correspondant, d'y passer en revue les diverses idées, pensées et opinions émises sur ledit sujet, et d'y choisir ce qui semble le plus brillant ou le plus raisonnable. On ajuste ensuite la chose, on la rétrécit ou on l'élargit un peu, puis l'affaire est faite; vous avez une opinion, vous ne vous en êtes pas fait une, mais vous en avez choisi une parmi de vieilles opinions abandonnées, un peu fripées peut-être, un peu éraillées, ternies, fanées. — Mais cela n'étonne personne par la hardiesse, et n'offense qui que ce soit par la nouveauté.

Exemple. On parle de l'amour : ouvrez le tiroir étiqueté AMOUR.

L'amour est un lien charmant.
(*Désaugiers.*)

. . . .

At regina gravi jamdudum saucia cura,
Vulnus alit venis, et cæco carpitur igne.
(*Virgile.*)

L'amour... l'amour! cruelle! ah! le connais-tu bien?
Pour toi c'est un plaisir, et pour moi c'est un bien.
(*Parny.*)

. . . .

C'est l'amour, l'amour, l'amour,
Qui fait le monde à la ronde,
Et chaque jour, à son tour,
Le monde fait l'amour.
(*Les orgues de Barbarie.*)

Quel bonheur, en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime,
De s'entendre appeler petit cœur, ou mon bon !
(*Boileau.*)

. . . .

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Etc., etc., etc., etc.

On remue, on cherche, puis on choisit ce qui va, à peu près, à presque toutes les conversations, et les trois quarts et demi des livres sont faits par ce procédé simple et peu coûteux. Ceux qui s'avisent de faire autrement—c'est-à-dire d'enfanter plus ou moins douloureusement des pensées nées réellement dans leur cerveau, au lieu d'y avoir été seulement couvées, sont en butte à l'animadversion publique, et les opinions ainsi conçues et mises au jour sont considérées comme suspectes et appelées *paradoxes.* — Paradoxes veut dire littéralement : *contraire aux opinions déjà exprimées*. Ce nom appliqué à une pensée équivaut au reproche que l'on ferait à un enfant d'être enfant naturel. — Heureusement que cela n'empêche ni l'un ni l'autre, ni la pensée ni l'enfant, d'être beaux et bien faits, et quelquefois même heureux.

Il est vrai qu'on pourrait bien répondre que lorsqu'on n'a à dire que ce qui a été dit, on pourrait très-bien se taire, — que la parole et la plume ne produisent en ce cas qu'un bruit parfaitement inutile dans l'air et sur le papier. — Mais cette réponse serait à son tour traitée de paradoxe par ceux qui n'ont rien à

dire et ne veulent cependant pas se taire, et veulent produire dans le monde leur muse vêtue en arlequin, habillée de petits morceaux de toutes couleurs, lambeaux arrachés aux vieux vêtements des muses anciennes, dévalisées au coin d'une bibliothèque.

Tout ce que nous venons de dire a pour but de faire passer sans trop de scandale quelque chose de très-vrai, de très-raisonnable et de très-simple, — mais qui n'a pas encore été dit, je ne sais pourquoi, à propos du premier jour de l'an; peut-être que cela n'en valait pas la peine et que mon titre de paradoxe n'est qu'une prétention.

Il est incontestable qu'à l'approche de la nouvelle année, la moitié des gens se préparent à traverser le premier janvier comme des voyageurs craintifs se disposent à traverser une forêt mal famée, ou un défilé qui a fait parler de lui. L'autre moitié des gens s'embusquent dans ce jour, — s'arment de vers ou de prose, — aiguisent leurs sourires, — *astiquent* leurs airs les plus tendres, essayent la pointe de leurs compliments, amorcent leurs souhaits et leurs vœux, — et se tiennent prêts à tirer à bout portant sur les malheureux qui ne peuvent éviter de passer cette journée, lesquels malheureux en sortent la bourse aplatie.

Mais, malgré la terreur que ce jour inspire à la plupart des gens, et à moi en particulier, il m'est impossible d'en dire du mal et même de ne pas l'aimer.

Il est agréable de recevoir, mais il est si doux de

donner! il est si charmant de surprendre, d'étudier chez ceux que l'on aime un désir, un rêve; de satisfaire ce désir et de réaliser ce rêve! —Non, certes, ce n'est pas un usage que je veuille détruire que celui d'échanger des paroles d'amitié et des présents au commencement de chaque nouvelle année.

C'est une bonne chose de se dire à chacune de ces *étapes* de la vie : Nous aimons encore, nous ferons encore ensemble ce relais qui commence, nous nous soutiendrons encore dans les chemins difficiles, nous nous encouragerons dans la fatigue, nous nous défendrons mutuellement contre les mauvaises rencontres.

C'est une rassurante occupation que de compter ses amis avant de se mettre en marche pour un nouveau combat.

Mais, s'il se fait ce jour-là tant de mensonges, si l'importunité et l'avidité viennent nous assaillir et nous dépouiller, cela tient uniquement à deux causes, et à deux causes que nous nous fatiguons à créer nous-mêmes.

Cela tient à deux mensonges perpétuels dont nous sommes les auteurs.

Le premier mensonge est que nous décorons du nom d'amitié toutes sortes de relations fondées sur la vanité, sur l'intérêt, sur l'ambition, — et qu'il nous faut diviser les sentiments de notre cœur et l'argent de notre bourse en menue monnaie entre une multitude d'indifférents et quelques amis auxquels nous sommes loin de donner ce que nous leur devons.

Le second mensonge est que nous nous efforçons tous de paraître plus riches que nous ne le sommes, ce qui fait que ce jour-là il ne suffit plus de paraître plus riche qu'on ne l'est, mais qu'il faut l'être en effet, — ce qui nous amène naturellement à être plus pauvres que nous ne le sommes réellement.

Otez ces deux mensonges des habitudes de votre vie, — portez votre existence au milieu d'amis naturellement vos égaux, ne vous fatiguez pas à humilier les gens en voulant paraître plus riche qu'eux et surtout que vous-même, — et vous verrez arriver le jour de l'an *sans crainte et sans reproche*, et vous cesserez de blasphémer contre lui.

C'est ce que je me promets tous les ans à moi-même de faire l'année prochaine.

ALPHONSE KARR.

———

UN MARIAGE BOURGEOIS A PARIS,

TROISIÈME ARRONDISSEMENT.

Chez M. Dufour. — La cour de la mairie. — Intérieur de la mairie. — La salle des mariages. — L'église. — Arrivée de la mariée. — La sacristie.

I

CHEZ M. DUFOUR.

MADAME DUFOUR, dans une bergère ; M. DUFOUR, dans un fauteuil.

MADAME DUFOUR, *les yeux baignés de larmes.* — Mon Dieu ! que je suis douc malheureuse ! ce n'est pas assez du chagrin que j'ai de me séparer de ma fille, il faut encore que j'aie sans cesse sur les épaules un monstre d'homme qui ne me laisse pas une minute de tranquillité.

DUFOUR. — Bon ! voilà que je ne te laisse pas tranquille, à présent !

MADAME DUFOUR. — Si je l'étais, je ne me plaindrais pas. Je n'ai pas pour habitude de me plaindre quand je n'en ai pas sujet.

DUFOUR. — Je ne dis rien.

MADAME DUFOUR. — Vous appelez ne rien dire, gémir comme vous gémissez depuis deux heures! C'est comme une pompe, et pourquoi? parce que votre habit n'est pas arrivé! Si vous étiez un enfant, on vous donnerait le fouet, et bien serré, et vous ne l'auriez pas volé.

DUFOUR. — Je voudrais te voir à ma place, si tu serais bien aise d'aller à la noce de ta fille sans être habillée.

MADAME DUFOUR. — Vous serez toujours habillé. Il ne s'agit pas de ça.

DUFOUR. — De quoi s'agit-il donc?

MADAME DUFOUR. — Du bonheur de ma fille, de ma fille à moi.

DUFOUR. — Bon! te voilà encore une fois dans les pleurs. Depuis huit jours tu ne fais que ça.

MADAME DUFOUR. — Parce que depuis huit jours je suis la plus malheureuse des femmes.

DUFOUR. — Je ne vois pas que ce soit un si grand malheur d'établir ses enfants.

MADAME DUFOUR. — Vous ne voyez jamais rien.

DUFOUR. — Que diable! on ne t'a pas mis le couteau sous la gorge.

MADAME DUFOUR. — Je ne l'aurais pas souffert.

DUFOUR. — Tu maries ta fille parce que tu veux bien, personne ne t'y contraint.

MADAME DUFOUR. — Ne dites donc pas cela; on croirait, à vous entendre, qu'il n'y a dans la maison d'autre volonté que la mienne.

DUFOUR. — Ma foi...

MADAME DUFOUR. — Taisez-vous... Comptez-vous passer toute la journée dans votre fauteuil à attendre votre habit?

DUFOUR. — Je ne sais en vérité pas ce que je dois faire.

MADAME DUFOUR. — Ni moi non plus.

DUFOUR. Si j'y allais?

MADAME DUFOUR. — Où cela?

DUFOUR. — Chez le tailleur.

MADAME DUFOUR. — Allez-y, si vous voulez, que voulez-vous que je vous dise?

DUFOUR. — Crois-tu qu'il serait convenable que j'y allasse... chère amie? Tu ne réponds pas...

MADAME DUFOUR. — Oui.

DUFOUR. — Je te demande s'il serait convenable que j'allasse chez le tailleur?

MADAME DUFOUR. — Mon Dieu! faites ce que vous voudrez... mais, au nom du ciel, donnez-moi la paix.

DUFOUR. — Cela ne te contrarie pas? (*Il se lève de son fauteuil.*)

MADAME DUFOUR, *agitant ses jambes.* — Non.

DUFOUR. — Bien vrai?

MADAME DUFOUR, *même jeu des jambes, mais plus précipité.* — En voilà jusqu'à demain.

DUFOUR. — J'y vas, minette, j'y vas. (*Il gagne doucement la porte, et sort après avoir contemplé un moment la figure refrognée de son épouse.*)

MADAME DUFOUR. — Et l'on veut qu'une mère soit

tranquille et bien aise quand sa fille est exposée à rencontrer un être comme monsieur son père, un homme qui, de sa vie, n'a eu une idée à lui, un brouillon, un hurluberlu qui n'a pas plus de tête qu'un enfant! Mon Dieu! mon Dieu! que les femmes sont donc à plaindre!

MADAME DUFOUR, LA BONNE un plateau à la main.

LA BONNE. — V'là vot' café.

MADAME DUFOUR. — Ah! te voilà!

LA BONNE. — A quelle heure donc que vous vous êtes levés?

MADAME DUFOUR. — Ce n'est pas moi, c'est mon mari.

LA BONNE. — J' peux plus me lever, c'est fini; vous m' direz à ça, j' mai couchée si tard!

MADAME DUFOUR. — C'est comme moi, je n'ai pas fermé l'œil, je n'ai fait que pleurer toute la nuit.

LA BONNE. — Ça ne va donc pas mieux?

MADAME DUFOUR. — Ne m'en parle pas; je crois que depuis huit jours j'ai donné toutes les larmes de mon corps.

LA BONNE. — Vous n'êtes pas raisonnable. Je vous demande si ça a le sens commun de faire ce que vous faites?

MADAME DUFOUR. — Je suis mère!

LA BONNE. — Je veux mourir si on dirait, à vous

voir, que c'est aujourd'hui que vous mariez vot' demoiselle.

MADAME DUFOUR. — Tu l'as vue ?

LA BONNE. — Qui ça ?

MADAME DUFOUR. — Ma fille.

LA BONNE. — J'en sors.

MADAME DUFOUR. — Eh bien?

LA BONNE. — Que voulez-vous que je vous dise?

MADAME DUFOUR. — Que fait-elle?

LA BONNE. — Tout comme vous, la même chose; elle est dans sa chambre, qui se désole.

MADAME DUFOUR. — Elle tient de moi; pauvre chérie! tout mon caractère.

LA BONNE. — Heureusement qu'à monsieur rien ne fait; sans ça, faudrait vous enterrer.

MADAME DUFOUR. — Mon mari est un homme, c'est tout dire.

LA BONNE. — Ah ça! pendant que nous sommes là à rien faire, v'là vot' café qui va t'être froid; est-ce que vous n'allez pas le prendre?

MADAME DUFOUR. — Non; je n'ai de goût à rien, je t'assure.

LA BONNE. — Y ne s'agit pas de ça, le vin est tiré, faut le boire; voyons, avalez-moi ça.

MADAME DUFOUR. — Je te remercie.

LA BONNE, *avançant la tasse sous le nez de sa maîtresse.* — Voyons, voyons, dépêchons, je n'ai pas de temps à perdre.

MADAME DUFOUR. — Non, je te dis; depuis hier c'est

comme une barre que j'ai sur l'estomac, rien ne me passe.

LA BONNE. — Tenez, la jolie, jolie mouillette! ouvrez la bouche à sa maman.

MADAME DUFOUR. — Tu fais de moi ce que tu veux.

LA BONNE. — Encore cette petite-là, pendant que nous y sommes.

MADAME DUFOUR. — Que tu es enfant!

LA BONNE. — C'est vrai ça, vous allez encore vous mettre à table à je ne sais quelle heure.

MADAME DUFOUR. — Entre deux et trois.

LA BONNE. — Mettez-en quatre et n'en parlons plus.

MADAME DUFOUR. — Tu crois?

LA BONNE. — Est-ce que je ne connais pas ça, on n'en finit pas dans les noces; vous verrez que vous allez avoir une faim d'enfer en sortant de la messe, vous vous jetterez sur les plats comme une enragée, et vous viendrez me dire que vôt' estomac vous tire; venez-y, j' vous dirai : C'est bien fait, vous n'avez que ce que vous méritez!

MADAME DUFOUR.—Avec toi pas moyen de rien faire, tu veux toujours avoir raison.

LA BONNE. — Quand c'est pour un bien. Voyons, la dernière des dernières, finissons-en... A la bonne heure, v'là qu'est bien.

MADAME DUFOUR. — Es-tu contente?

LA BONNE. — C'est pas sans peine.

MADAME DUFOUR. — Dis-moi...

LA BONNE. — Quoi que c'est encore?

MADAME DUFOUR. — Ma fille est-elle levée?

LA BONNE. — Elle se levait comme j'entrais.

MADAME DUFOUR. — Pauvre chérie! c'est le premier chagrin qu'elle aura donné à sa mère.

LA BONNE. — Je ne dis pas non; mais tenez-vous un peu par-là bas, que je balaye par ici.

MADAME DUFOUR. — Je voudrais mourir.

LA BONNE. — C'est possible; mais plus près de la croisée, sans vous commander.

MADAME DUFOUR. — Si j'allais retrouver mon enfant?

LA BONNE. — C'est ça, d'autant qu'elle peut avoir besoin de vous.

MADAME DUFOUR. J'y vas.

LA BONNE. — Allez, allez.

MADAME DUFOUR. — Viendras-tu nous aider à nous habiller?

LA BONNE. — Je ne vous promets rien, n'y comptez pas; nous verrons, si j'ai le temps.

II

LA COUR DE LA MAIRIE.

GARDES NATIONAUX, TAMBOURS, COCHERS DE FIACRE, COMMISSIONNAIRES, ALLANTS ET VENANTS, ETC.

PREMIER GARDE NATIONAL. — Arrivez donc, monsieur Robinet, voilà deux heures qu'on demande après vous; où donc que vous étiez? qu'on vous cherche partout.

DEUXIÈME GARDE. — Ne m'en parlez pas; j'étais re-

tenu là-bas, aux *naissances*, j'étais témoin d'un enfant ; j'veux être pendu si je sais ce que c'est. Eh bien ! dites donc ? ils ne se chercheront pas querelle au poste... Personne !

PREMIER GARDE. — Ils sont tous là-bas, au café, qui vous attendent.

DEUXIÈME GARDE. — Eh ! mais, dites donc qu'on ne m'attende plus, j'y vais.

PREMIER GARDE. — C'est ça, arrivez ; nous n'avons que le temps, si nous voulons humecter quet' chose avant qu'on nous relève.

DUFOUR, *à la portière d'un fiacre*. — Cocher ! cocher ! au bureau des mariages... Ouvrez-nous la portière, je vous prie... bien... Pardon, si je passe le premier. (*Il descend du fiacre.*)

UN COMMISSIONNAIRE. — N'oubliez pas le commissionnaire, not' bourgeois !

DUFOUR. — Un instant. Ah ça ! je ne vois pas les autres voitures ; je les croyais derrière nous.

LE COMMISSIONNAIRE. — Les v'là qu'arrivent, not' bourgeois. N'oubliez pas le commissionnaire.

DUFOUR. — Où donc est le cocher ?... Cocher !

LE COCHER, *de son siége*. — Voilà !

DUFOUR. — Dites-moi, cocher, d'ici nous allons directement à l'église, vous entendez ?

LE COMMISSIONNAIRE. — Vous entendez, cocher ?

LE COCHER. — Suffit.

LE COMMISSIONNAIRE. — N'oubliez pas le commissionnaire, not' bourgeois.

DUFOUR. — Où est tout mon monde, à présent? Je vois bien un mariage, mais ce n'est pas le mien; où est le mien?

LE COMMISSIONNAIRE. — J'en sais rien. N'oubliez pas...

DUFOUR. — C'est votre faute aussi : vous êtes là, depuis deux heures, à tourner autour de moi; que voulez-vous?

LE COMMISSIONNAIRE. — C'est moi qu'a ouvert vot' portière, bourgeois, qu'a dit au cocher d'aller à la messe en sortant d'ici.

DUFOUR. — Et combien vous faut-il pour ça?

LE COMMISSIONNAIRE. — A votre générosité, not' bourgeois.

DUFOUR. — Tenez, et laissez-moi.

LE COMMISSIONNAIRE. — Merci, bourgeois. (*Il s'esquive.*)

DUFOUR, *le rappelant.*—Dites donc... dites donc... ah! ben oui... il est au diable, maintenant qu'il a son argent. Où sont les bureaux, à présent? J'ai laissé mes lunettes et mon mouchoir à la maison, me voilà bien loti!

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Vous désirez quet' chose, bourgeois?

DUFOUR. — Oui, le bureau ou la salle des mariages, si vous voulez bien?

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Ici, dans le coin à droite..... N'oubliez pas le commissionnaire, not' bourgeois.

DUFOUR. — Encore ! mais c'est une véritable inquisition, Dieu me pardonne ! Quel service m'avez-vous rendu ?

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Dame ! bourgeois, je vous ai dit dans le coin à droite.

DUFOUR. — Voilà grand'chose, ma foi ! Si vous pouviez encore m'indiquer où est mon monde ?

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Là dedans, ils viennent d'arriver.

DUFOUR. — Bien obligé.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — N'oubliez pas le commissionnaire, bourgeois.

DUFOUR. — Tenez, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE. — Merci, bourgeois ; bien des choses chez vous ; bonsoir à vos poules.

III

INTÉRIEUR DE LA MAIRIE.

DUFOUR. — O grands dieux, que de monde ! c'est à n'y pas tenir ! Une étuve ! (*A son voisin.*) Pardon, monsieur, oserais-je vous demander...

LE VOISIN. — Faites, monsieur, faites.

DUFOUR. — Vous n'auriez pas, par hasard, aperçu deux dames ?

LE VOISIN. — Non, monsieur.

DUFOUR. — Pardon, je voulais dire un mariage qui vient d'arriver ?

LE VOISIN. — Non, monsieur.

DUFOUR. — Mille pardons, monsieur. (*A lui-même.*) Où diable peuvent-elles être? Et dire que j'ai laissé mes lunettes et mon mouchoir à la maison!... Madame Dufour?... es-tu là?... Plaît-il?... Je n'entends pas.

DEUXIÈME VOISIN. — Avez-vous bientôt fini de vous agiter comme un poisson?

DUFOUR. — Plaît-il, monsieur?

DEUXIÈME VOISIN. — Je vous demande si c'est que vous avez bientôt fini de m'abîmer les pieds?

DUFOUR. — Mille pardons, monsieur, je n'ai jamais eu l'intention de vous être désagréable en rien; je cherchais à découvrir ma femme, je n'ai jamais eu d'autre pensée que celle-là.

DEUXIÈME VOISIN. — Ce n'est pas une raison pour piler les pieds au monde.

PREMIER VOISIN. — Mais il me semble que monsieur vous ayant présenté ses excuses...

DEUXIÈME VOISIN. — Qu'est-ce que c'est? Est-ce qu'on vous parle, à vous?

LA COMPAGNE DU DEUXIÈME VOISIN. — Voyons, Todore, est-ce que tu ne vas pas finir?

TODORE. — J' veux savoir de quoi qui se mêle, ce monsieur, avec son jabot.

LA COMPAGNE. — Je te dis de laisser le monde tranquille.

TODORE. — Est-ce que je l'ai jamais troublé en rien, le monde? je me plains qu'on m'abîme les pieds, j'aime pas ça, chacun son idée.

UNE FORTE DAME. — Si les maires ne se faisaient pas toujours attendre, il n'y aurait jamais de dispute comme on en voit.

UN BAVARD. — Sans compter qu'on les paye assez cher, les maires.

LA FORTE DAME. — C'est comme la semaine dernière, à la mairie du douzième; pas vrai Sauvage? Quelle heure encore qu'il était quand il est arrivé?

LE BAVARD.— Et on se plaint après, quand on vient à faire des révolutions.

PREMIER GARDE NATIONAL. — On lui dirait bien deux mots, à la mariée.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Polisson!

DUFOUR. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût autant de monde.

LA FORTE DAME. — C'est à cause que c'est aujourd'hui samedi, voyez-vous...

DUFOUR. — C'est possible.

LA FORTE DAME. — Nous avons, voyez-vous, quantité de personnes qui sont bien aises d'avoir leur dimanche à *eux* pour se reposer.

DUFOUR. — J'ai une peur atroce de coucher ici.

LA FORTE DAME. — J'aime les mariages par goût, mais j'avoue que je finirais par m'en dégoûter s'il fallait toujours attendre comme on attend depuis quet' temps. N'y a pas de bon sens, non plus, de faire attendre les gens des éternités pareilles.

DUFOUR. — Madame marie sa demoiselle?

LA FORTE DAME. — Pour en marier, faudrait en

avoir; je n'en ai plus, Dieu merci! Ma dernière, y a quatre ans qu'elle l'est, et bien, j'ose m'en flatter; pas vrai, Sauvage?

SAUVAGE. — Plus malheureux qu'elle, ne l'est guère.

DUFOUR. — Je crois que ma fille ne le sera pas non plus, si elle veut être raisonnable.

LA FORTE DAME. — Dame, écoutez donc, on ne met pas les enfants au monde pour qu'ils soient malheureux. Quel état qu'elle est vot' demoiselle? sans être trop curieuse. Est-elle de boutique?

DUFOUR. — Non, pas elle, mais mon gendre. Quand je dis mon gendre, il ne l'est pas encore.

LE PREMIER VOISIN. — Ça ne peut pas tarder.

DUFOUR. — Je l'espère. Mon gendre, puisque gendre il y a, est pharmacien.

LA FORTE DAME. — Jolie partie, d'autant qu'ils ne font plus tout ce qu'ils faisaient autrefois, les apothicaires.

DUFOUR. — C'est, comme vous dites fort bien, une fort jolie partie, surtout pour une demoiselle. Son père était pharmacien, à mon gendre, son grand-père l'était aussi; il l'a perdu, il y a de ça deux ans; il lu aurait laissé, par parenthèse, un joli avoir, s'il ne s'était pas remarié.

LA FORTE DAME. — Ah! dame, nous avons des personnes qui ne peuvent pas vivre sans femmes.

DUFOUR. — Il a épousé sa cuisinière.

LA FORTE DAME. — Juste comme notre *propiétaire;* pas vrai, Sauvage?

PREMIER VOISIN. — Mais je crois voir s'opérer un mouvement à la porte?

DUFOUR. — Effectivement.

VOIX DANS LA FOULE. — Ne poussez donc pas! Pourquoi qu'on me pousse?

DUFOUR. — Madame Dufour!... madame Dufour!... où es-tu? (*Cris de femmes et d'enfants, la foule se précipite dans la salle des mariages.*)

IV

LA SALLE DES MARIAGES.

LA FORTE DAME. — Il paraît qu'il a retrouvé son monde, le petit monsieur de tout à l'heure.

SAUVAGE. — Où donc qu'il est?

LA FORTE DAME. — Là-bas, tout en face de la colonne; c'est son mariage qui va passer le premier.

SAUVAGE. — Pas plus le sien qu'un autre, on va les marier tous ensemble. V'là le maire qui leur lit leur affaire.

« Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance. »

LA FORTE DAME. — Si ça se faisait toujours comme ça, on ne verrait pas tant de mauvais ménages.

« Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari. »

LA FORTE DAME. — On voit bien que c'est les hommes qu'ont fait ça.

« La femme est obligée d'habiter avec le mari, et de le suivre partout où il juge à propos de résider. »

LA FORTE DAME. — C'est comme ça qu'on m'a fait me loger dans un trou.

« Le mari est obligé de la recevoir et de lui fournir tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie, selon ses facultés et son état. »

LA FORTE DAME. — De lui fournir! avec ça qu'on m'a bien fourni. Elle n'est pas belle, la femme à l'apothicaire, avec sa robe fripée.

SAUVAGE. — Vous trouvez?

LA FORTE DAME. — C'est égal, la v'là pas moins mariée. Bon, v'là sa mère qui pleure; je suis pas comme ça, rien de plus heureuse que moi quand j'ai marié mes filles; pas vrai, Sauvage?

V

L'ÉGLISE.

MADAME BONNET. — Bonjour, mesdames; comment vous portez-vous?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Mais, comme vous voyez.

MADAME BONNET. — Venez donc par ici.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Il y a longtemps que vous êtes arrivée?

MADAME BONNET. — Nous arrivons; on disait pour midi.

MADAME FARIN. — Vous savez, on n'est jamais très-exact.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Voilà un mariage qui m'a bien étonnée, d'autant que la jeune personne pouvait encore attendre.

MADAME BONNET. — Mais je ne vois pas pourquoi. Quel âge lui donnez-vous donc ?

MADAME FARIN. — Mais de dix-neuf à vingt ans.

MADAME BONNET. — Sans compter les mois de nourrice.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je l'aurais crue plus jeune.

MADAME CUDOT. — Écoutez, c'est bien facile à compter, elle est de l'âge à Cudot.

MADAME BONNET. — C'est vrai, ils sont approchant du même âge, votre aîné et elle.

MADAME CUDOT. — J'étais grosse de Cudot quand elle a eu sa demoiselle, madame Dufour; Cudot a eu vingt-six ans le dix-sept août dernier, ainsi comptez.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je ne l'aurais pas crue si avancée. On disait hier, dans une maison où je suis allée, que c'était un mariage d'inclination.

MADAME BONNET. — Pas du tout, il y a huit jours que le père et la mère n'en savaient encore rien.

MADAME FARIN. — Je ne dis pas, mais la demoiselle...

MADAME CUDOT. — Pas davantage ; vous savez qu'elle n'a jamais eu de volonté à elle, la pauvre enfant : c'est une excellente personne, que j'aime de tout mon cœur; mais, quant à la malice, elle tient de sa mère: la pauvre femme n'a jamais péché par là.

MADAME FARIN. — Ah! oui-dà?

MADAME CUDOT. — Voilà comment les choses se sont passées : la jeune personne était donc à la campagne chez sa tante, une sœur à son père.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Mademoiselle Jolivet.

MADAME CUDOT. — Elle n'était pas descendue de voiture, que son père lui dit : Tu sais que tu vas te marier, ça te fait-il plaisir? Elle a répondu : Oui, papa. On s'est mis à table, et tout a été dit.

MADAME BONNET. — Je n'en reviens pas encore.

MADAME CUDOT. — Qu'est-ce qui nous arrive là-bas?

MADEMOISELLE BRANCHU. — C'est madame Labiche avec sa demoiselle.

MADAME FARIN. — C'est là mademoiselle Labiche qu'on dit si jolie?

MADAME CUDOT. — Je ne suis pas de cet avis-là; voyez comme elle est fagotée... Bonjour, madame!

MADAME LABICHE. — Comment vous portez-vous? Et M. Cudot?

MADAME CUDOT. — Mais, comme vous voyez. Et vous, madame, quand nous faites-vous aller à la noce?

MADAME LABICHE. — Nous n'en sommes pas encore là. Euphémie, tu ne dis rien à madame!

MADAME CUDOT. — Comme elle est grande! et dire que je l'ai vue si petite! Vous vous rappelez la rue Paradis?

MADAME LABICHE. — Je n'aurai jamais un logement comme celui-là.

MADAME CUDOT. — Vous connaissez le futur?

MADAME LABICHE. — Et vous ?

MADAME CUDOT. — Je l'ai vu l'autre jour pour la première fois.

MADAME LABICHE. — Eh bien?

MADAME CUDOT. — Que voulez-vous que je vous dise? c'est de ces figures dont on ne dit rien. Avez-vous vu M. Duplan, à la maison ?

MADAME FARIN. — Le mari de mamzelle Farjeaud?

MADAME CUDOT. — C'est une figure dans ce genre-là.

MADAME LABICHE. — Je ne lui en fais pas mon compliment.

MADEMOISELLE BRANCHU. — J'ai trouvé, et je ne suis pas la seule qui ai fait cette remarque, que M. et madame Dufour se sont bien pressés d'établir leur demoiselle.

MADAME CUDOT. — Je ne vois pas cela.

MADAME LABICHE. — Comment? une fille unique qui, dit-on, a de fort belles espérances!

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je n'en sais rien, je n'ai pas compté avec eux, mais je ne les crois pas aussi à leur aise qu'on veut bien le dire... Vous savez qu'on fait de ces choses-là... Après ça, M. Dufour, depuis le temps qu'il est aux Finances.

MADAME LABICHE. — Vous avez raison, mais c'est une maison où l'on a toujours reçu beaucoup. Je sais bien que dans le temps on a dit que madame Dufour avait son père, qui n'a pas été sans lui laisser quelque chose; mais ils étaient, dit-on, beaucoup d'enfants, et, à en croire les *on dit*, ils ont été fort heureux de

trouver ce parti-là pour leur demoiselle : la preuve c'est qu'ils ne l'ont pas laissée languir.

EUPHÉMIE. — Maman, voilà les dames l'Héritier !

MADAME FARIN. — Comme elle est changée, madame l'Héritier ! aurait-elle été malade ?

MADAME LABICHE. — Vous la connaissez, madame l'Héritier ?

MADEMOISELLE BRANCHU. — C'est une excellente femme, à qui je rends toute la justice qui lui est due ; nous avons cessé de nous voir, je ne sais trop pourquoi ; je suis sûre qu'elle serait aussi embarrassée que moi de le dire.

MADAME FARIN. — C'est comme moi.

MADAME LABICHE. — Vous êtes du repas ?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je n'ai pas cet honneur.

MADAME LABICHE. — Comment ?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je n'ai pas même reçu de billet de faire part.

MADAME LABICHE. — Voilà qui m'étonne.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Nous ne nous voyons plus depuis des siècles avec madame Dufour.

MADAME LABICHE. — Vraiment ! Vous aussi, madame ?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Sans trop savoir pourquoi.

MADAME LABICHE. — Mais en voilà la première nouvelle.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Vous en êtes ?

MADAME LABICHE. — Il était bien difficile qu'on fit

autrement, mon mari étant le témoin de la jeune personne; sans cela je crois bien...

MADEMOISELLE BRANCHU. — Qu'il en eût été de vous comme de tout le monde. C'est une maison comme on en voit beaucoup, à la piste des nouvelles connaissances.

MADAME LABICHE. — Je ne suis pas comme cela.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Ni moi, Dieu merci !

MADAME LABICHE. — Cependant j'aurais été désolée de ne pas venir à la messe.

MADEMOISELLE BRANCHU. — C'est comme moi, et c'est cependant une duperie d'aimer les gens qui ne vous le rendent pas.

MADAME LABICHE. — Que voulez-vous, on ne se refait pas. Les voici.

VI

ARRIVÉE DE LA MARIÉE.

Les dames se lèvent; quelques-unes, sans égard pour la dignité du lieu, montent sur leurs chaises pour passer en revue le cortége qui se dirige vers la sacristie.)

MADAME CUDOT, *sur une chaise.* — Je ne vois pas a mariée.

MADEMOISELLE BRANCHU, *sur une chaise.* — Là-bas, derrière un gros monsieur.

MADAME FARIN, *sur une chaise.*—Elle est bien mise.

MADAME CUDOT. — Vous trouvez?

MADAME LABICHE, *sur une chaise.*—Euphémie, descends de ta chaise, tu vas tomber.

EUPHÉMIE, *sur sa chaise.* — Non, maman.

MADEMOISELLE BRANCHU, *descendue de sa chaise.* — Il y a beaucoup de monde.

MADAME CUDOT.—Beaucoup plus de curieux qu'autre chose.

MADAME FARIN. — Je n'ai pas vu le marié.

MADAME CUDOT. — C'est que vous n'avez pas voulu le voir.

EUPHÉMIE. — Il m'a semblé tout petit.

MADEMOISELLE BRANCHU.—Un vrai nabot, très-commun; il ne paye pas de mine.

MADAME FARIN. — C'est sans doute l'abbé Forgeot qui va les marier.

MADAME LABICHE.—N'y a pas de doute, comme ami de la maison.

MADEMOISELLE BRANCHU. — On le dit fort aimable.

MADAME CUDOT.—Vous ne le connaissez pas, l'abbé Forgeot ?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Si fait, je l'ai vu souvent chez mademoiselle Lerat.

MADAME CUDOT. — Ce sont ses galeries.

MADAME FARIN. — Eh bien ! mesdames, vous me croirez si vous voulez, ça me fait quelque chose de voir marier une jeune personne qu'on connaît.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Ça fait cet effet-là à tout le monde.

MADADE CUDOT. — Surtout lorsqu'on s'intéresse aux personnes.

MADAME FARIN. — Rangeons-nous, mesdames, les voici qui sortent de la sacristie.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Je ne vois pas la maman !

MADAME CUDOT. — Ça, je le crois, elle a la figure dans son mouchoir.

MADAME FARIN. — Pauvre madame Dufour ! Vous verrez, madame, quand vous en serez là pour votre demoiselle.

MADAME LABICHE. — Je vous jure que je me mets bien à sa place.

MADAME FARIN. — Qui dirait jamais à le voir, qu'il est si gai, l'abbé Forgeot ?

MADEMOISELLE BRANCHU. — Dame ! il y a temps pour tout. J'étais sûre qu'elle serait en robe jaune, madame Dufour.

MADAME FARIN. — Moi, je la trouve bien mise, la mariée.

MADAME CUDOT. — Trop de choses ! c'est un fouillis à n'y rien comprendre. A-t-il des gants, son mari ?

UNE INCONNUE. — Je crois bien, c'est comme un gendarme.

MADAME CUDOT. — Je disais cela pour rire. Regardez donc, à les voir, si l'on ne dirait pas qu'ils sont à l'enterrement.

MADAME FARIN. — Dame ! l'émotion, c'est naturel. Je sais bien, quand je m'ai mariée, que j'étais pas plus gaie que l'ordonnance.

MADAME CUDOT. — Moi aussi ; c'est tout le monde.

L'INCONNUE. — C'est un grand jour, mesdames, que celui-ci ! c'est une loterie.

MADAME LABICHE. — Eh bien! Euphémie, et ton livre de messe?

EUPHÉMIE. — Je l'ai laissé à la maison.

MADAME LABICHE. — Tu es toujours la même.

MADAME CUDOT. — N'est-ce pas madame Lafolie qui arrive là-bas avec ses falbalas?

MADAME LABICHE. — Faut-il le demander?

MADAME CUDOT. — Il faut toujours qu'elle arrive après tout le monde.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Dans la crainte de passer inaperçue.

MADAME LABICHE. — Euphémie, je vous en prie, restez à votre place... tenez-vous droite.

EMPHÉMIE. — Oui, maman.

MADAME FARIN. — Je trouve que l'abbé Forgeot officie comme un ange.

MADAME CUDOT. — Quelle différence avec l'abbé Maugé!

MADAME LABICHE. — Je trouve à l'abbé Forgeot plus de distinction.

MADAME FARIN. — C'est du jour à la nuit!

MADAME CUDOT. — Voyez M. Dufour, s'il reste un instant en place.

MADAME LABICHE. — Il faut bien qu'il fasse les honneurs à madame Lafolie.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Elle sera sans doute du repas?

MADAME CUDOT. — Et à la place d'honneur encore. Je n'ai jamais aimé cette femme-là!

MADEMOISELLE BRANCHU. — Vous n'êtes pas la seule.

LA FORTE DAME DE LA MAIRIE, *suspendue à un des barreaux de la chapelle.* — C'est la femme qui s'est levée la première, c'est elle qui portera les culottes; pas vrai, Sauvage?

MADAME LABICHE. — Qu'est-ce que ces petits jeunes gens qui tiennent le poêle?

MADAME CUDOT. — De ce côté-ci, à droite, c'est le petit Lafolie.

MADAME LABICHE. — Le plus jeune?

MADAME CUDOT. — Oui; l'aîné est en pension, où je crois qu'il ne fait pas grand'chose.

MADAME LABICHE. — Et à gauche?

MADAME FARIN. — C'est le fils Taboureau, à gauche.

MADAME LABICHE. — Je ne vois pas sa mère.

MADAME CUDOT. — En chapeau cerise, à côté de madame Dufour. Elle se gardera bien de la quitter, elle pourrait ne pas être du repas et son mari aussi.

MADAME LABICHE. — Ce sont de drôles de gens.

MADAME FARIN. — Je ne sais pas si c'est qu'ils sont drôles, mais c'est des bien bonnes gens, toujours.

MADAME LABICHE. — Nous n'avons pas l'intention de dire autre chose, madame.

MADAME FARIN. — Non, mais voilà que depuis deux heures je vous entends que vous drapez tout le monde; on pourrait bien vous draper aussi, madame.

MADAME CUDOT. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame.

MADAME FARIN. — La différence c'est que je le sais, madame.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Ah! mesdames, ce n'est point ici...

MADAME FARIN. — Voilà deux heures que je bous dans ma peau; c'est plus fort que moi.

MADAME LABICHE. — Si vous m'en croyez, madame, nous allons passer d'un autre côté.

MADEMOISELLE BRANCHU. — Volontiers.

MADAME CUDOT. — Ce n'est pas la peine, mesdames, la messe est finie.

MADAME LABICHE. — Je vais faire mes compliments à ces dames.

VII

LA SACRISTIE.

UN INVITÉ. — Mon cher monsieur Dufour, que je vous fasse mon compliment.

DUFOUR. — Ah! monsieur Pezé, je ne vous voyais pas: que je vous embrasse! Vous avez vu ma fille?

L'INVITÉ. — Impossible de parvenir jusqu'à elle.

DUFOUR. — On vous verra ce soir?

L'INVITÉ. — Certainement.

DUFOUR. — Mes hommages à madame. (*Embrassement général, la mariée et son époux passent dans les bras de l'assemblée.*)

MADEMOISELLE BRANCHU. — Ma bonne madame Dufour, que je vous fasse mon compliment.

MADAME DUFOUR. — Que vous êtes bonne!... Mon-

sieur Dufour, vois à nous en aller, je t'en prie... Bonjour, madame Labiche ; je ne vous voyais pas ; c'est bien aimable à vous d'être venue. Bonjour, Euphémie. Tenez, mes yeux, dans quel état... Dieu merci, c'est fini.

DUFOUR. — Allons, mesdames, les voitures sont là.

MADAME DUFOUR. — Sans adieu, mesdames, à tantôt.

HENRY MONNIER.

SOUS LE MARRONNIER DES TUILERIES.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS. — Qu'y a-t-il, compère? vous avez la mine douloureuse, ce matin.

SECOND BOURGEOIS. — Mais vous semblez singulièrement triste vous-même, père Mathias.

PREMIER BOURGEOIS. — C'est que je viens de reconnaître que je m'étais trompé sur la vocation de mon fils.

SECOND BOURGEOIS. — J'ai de mon côté le même sujet d'affliction.

PREMIER BOURGEOIS. — Cela est singulier. Mon fils, dès son bas âge, n'aimait rien tant que de compter sur ses doigts, et de plier les mouchoirs de sa mère. Je le vouai au commerce.

SECOND BOURGEOIS. — C'est comme le mien, père Mathias. Rien de plus clair en apparence que sa vocation. Il ne pouvait souffrir d'être habillé autrement qu'en artilleur, et, dès huit ans, il battait du

tambour de façon à surprendre tout le monde. Je l'ai fait étudier pour être militaire.

PREMIER BOURGEOIS. — Eh bien! croiriez-vous que mon drôle n'a jamais pu discerner le mètre de l'aune, ni le coton de la soie? c'est ce que vient de me déclarer son patron.

SECOND BOURGEOIS. — Le mien vient de prendre la fuite dans une escarmouche.

PREMIER BOURGEOIS. — Et cependant mon fils est rempli de moyens.

SECOND BOURGEOIS. — Cela ne m'étonne pas, père Mathias, car le mien est plein de courage. Adieu. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

DEUX ÉTRANGERS arrivent des deux côtés opposés, et s'arrêtent devant le marronnier, dont ils considèrent le feuillage naissant; 20 mars.

PREMIER ÉTRANGER, *à part.* — Il est en fleur. Rien n'est plus vrai. C'est un arbre merveilleux.

SECOND ÉTRANGER, *à part.* — Ces Français sont un peuple fanfaron; il n'y a pas plus de fleurs que sur la main, à cet arbre.

PREMIER ÉTRANGER, *à part.* — Je le croyais moins élevé.

SECOND ÉTRANGER, *à part.* — C'est un petit arbre, à tout prendre.

PREMIER ÉTRANGER, *à part.* — Ma foi, je suis bien aise de l'avoir vu.

SECOND ÉTRANGER, *à part.* — Je ne le voudrais pas

dans mon jardin, quand le roi me l'offrirait. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

UN GÉNÉRAL ET SA FEMME.

LE GÉNÉRAL. — Il me semble que nous pourrions nous asseoir là, si vous le trouvez bon, Nancy.

NANCY. — N'avez-vous pas un ordre à prendre au château.

LE GÉNÉRAL. — Précisément : — j'irai dans un moment, et vous m'attendrez là deux minutes. (*Ils s'assoient sous le marronnier.*) Ces premiers jours de printemps sont intolérables.

NANCY. — Ce n'est pas ce que disent les poëtes, mon cher général.

LE GÉNÉRAL. — Je voudrais qu'on leur mît un sac sur le dos, à vos poëtes, ma chère, pour leur apprendre à juger les choses.

NANCY. — C'est une mesure fort désirable, monsieur.

LE GÉNÉRAL. — A propos, est-il vrai que j'aie autant bruni qu'on le dit, — en Afrique ?

NANCY. — Vous?

LE GÉNÉRAL. — Oui, moi.

NANCY. — Bruni ?

LE GÉNÉRAL. — Sans doute. On m'en a fait compliment hier, et je vous avoue que j'en serais charmé.

NANCY. — Pourquoi cela?

LE GÉNÉRAL. — Parce que cela sied à un homme,

— surtout lorsqu'il est militaire, et qu'il a la barbe noire. Est-ce votre avis?

NANCY. — Oui, général. Qu'est-ce qui nous salue, là-bas?

LE GÉNÉRAL. — C'est Beaudouin. Le pauvre diable! savez-vous ce que lui vient de faire sa femme?

NANCY. — Pas du tout.

LE GÉNÉRAL. — C'est très-plaisant. Mais je ne puis guère me permettre de vous en faire part.

NANCY. — Comment vouliez-vous alors, monsieur, que je l'eusse appris d'un autre?

LE GÉNÉRAL. — C'est juste. — Au reste, voici ce que c'est. Vous savez, Nancy, que les histoires d'aides de camp séducteurs sont aussi connues que celles du vol à l'américaine. — Eh bien! ne voilà-t-il pas Beaudouin qui présente son aide de camp à sa femme, et qui lui donne place à la table, au feu, et...

NANCY. — Général, c'est un conte de bivac, ceci.

LE GÉNÉRAL. — Bref, ma chère, le dénoûment est mêlé de circonstances tellement inouïes, que les meilleurs amis de Beaudouin, et je suis du nombre, ne savent à quel saint se vouer pour ne pas lui rire au nez.

NANCY. — Je ne comprends pas que l'on rie d'un mari trompé, à moins qu'il ne soit lui-même un homme à bonnes fortunes.

LE GÉNÉRAL. — Oui, sans doute. Mais Beaudouin, ma chère, c'est une exception. Je vous dis qu'il y a des détails qui dérideraient un podestat. (*Il rit.*) —

Ah! tenez, Nancy, voici Lespars, de qui je vous ai parlé.

NANCY. — Qui ça, Lespars?

LE GÉNÉRAL. — Qui était mon aide de camp il y a deux mois.

NANCY. — Ah! c'est possible.

LE GÉNÉRAL. — Comment, c'est possible! — Je me suis tué avant-hier à vous conter l'histoire de sa blessure près d'Ouchda! C'est lui qui fit ce beau coup de sabre avec un chef kabyle.

NANCY. — Je croyais que vous m'aviez dit qu'il était mort.

LE GÉNÉRAL. — Non, puisque le voilà.

NANCY. — Qui? est-ce ce jeune homme en gilet blanc?

LE GÉNÉRAL. — Non, — pas celui-là; plus près de la statue, là, une fine tête, de petites moustaches relevées.

NANCY. — Il n'a pas une tournure militaire.

LE GÉNÉRAL. — Rien n'est plus trompeur que la mine du gaillard. Si vous l'entendiez parler, c'est une jeune fille. — Il faudra que je vous le présente, si vous le permettez.

NANCY. — Je veux bien. Seulement, vous m'aurez bientôt présenté tout votre régiment si vous n'y prenez garde.

LE GÉNÉRAL. — Allons, ma chère! un de plus ou de moins, qu'importe?

NANCY. — On peut aller loin avec ce principe.

LE GÉNÉRAL. — Je vais vous le chercher... Il vous tiendra compagnie pendant que j'irai au château; voulez-vous?

NANCY. — A votre guise, général. (*Le général revient, l'instant d'après, suivi de Lespars.*)

LE GÉNÉRAL. — Ma chère, c'est Lespars, de qui je vous ai parlé.

NANCY. — Ah! monsieur! — Veuillez vous asseoir.

LE GÉNÉRAL, *bas à Lespars.* — Ne vous laissez pas intimider : elle est excellente au fond. — (*Haut.*) Je vais au château, Nancy. Monsieur vous servira de porte-respect. Excusez-moi, Lespars, je reviens tout à l'heure. (*Le général s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

NANCY, LESPARS.

NANCY. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu cette nuit, mon ami, et pourquoi me demander un rendez-vous sous ce marronnier?

SOUS LES TILLEULS DE LA PLACE ROYALE.

UNE VIEILLE DAME assise; UN VIEUX MONSIEUR assis près d'elle; UN VIEUX DOMESTIQUE en livrée; UN VIEUX GRIFFON.

LA VIEILLE DAME, *prenant une prise dans une tabatière à portrait.* — Oui, mon cher monsieur, voilà un an que j'ai l'indiscrétion de vous remarquer cha-

que matin sur cette place, et je vous remarque d'autant mieux, qu'il n'y a guère que vous et moi, à une lieue à la ronde, qui n'ayons pas l'air de marchands de toile. — Pardon, je suppose que vous avez une tabatière ?

LE VIEUX MONSIEUR, *poliment, et tirant de sa poche une tabatière à portrait.* — Oui, madame.

LA VIEILLE DAME. — C'est heureux, car j'avoue que je n'aime pas à faire de la mienne un bénitier. C'est un genre de politesse qui est d'un goût — qui n'est pas le mien.

LE VIEUX MONSIEUR, *souriant.* — Je suis surpris qu'on n'ait pas encore eu l'idée d'établir des tabatières publiques.

LA VIEILLE DAME. — Cela viendra, mon cher monsieur. J'ai un neveu qui fume, — telle que vous me voyez.

LE VIEUX MONSIEUR, *caressant un rayon de soleil sur son genou.* — Charmante matinée !

LA VIEILLE DAME. — Puis-je me flatter que j'entre pour quelque chose dans ce — charmante matinée?

LE VIEUX MONSIEUR. — Il est vrai, madame, que j'y pensais.

LA VIEILLE DAME. — Hé ! hé ! vous ne l'aurez pas sur la conscience, m'est avis. N'importe. — Mais, puisque nous sommes sur le chapitre des indiscrétions, — et je vous avertis que je ne taris point sur celui-là, — qu'y a-t-il de si touchant dans la façade de ce grand vilain hôtel rouge — que vous vous jugiez dans l'obli-

gation de soupirer chaque matin en le regardant? — Il y a quelque histoire là-dessous, et je vous avouerai que j'en suis curieuse.

LE VIEUX MONSIEUR. — Est-ce que vraiment je soupire d'une façon ostensible, madame?

LA VIEILLE DAME. — Mon Dieu, oui! — Si visiblement, que je l'ai remarqué, — moi qui n'ai jamais prêté grande attention à ces choses-là.

LE VIEUX MONSIEUR. — Ah! madame, que je vois de malheureux dans ce seul mot!

LA VIEILLE DAME. — Le méchant homme! Il me refuse une histoire dont je suis éprise violemment, et me distille des fadeurs dont je n'ai que faire! (*Au vieux domestique.*) — Lépine, promenez un peu Zamor. (*Lépine s'éloigne avec le griffon.*) — Bien! maintenant, mon cher monsieur, je vous écoute.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous avez, madame, une façon de vouloir qui, je m'en doute assez, a toujours été irrésistible.

LA VIEILLE DAME. — C'est possible, — cela ne vous regarde pas. Contez-moi cette histoire.

LE VIEUX MONSIEUR. — Je vous dirai qu'elle est un peu haut troussée.

LA VIEILLE DAME. — Je le verrai bien.

LE VIEUX MONSIEUR. — Soit! la voici : — Histoire du mouton de la présidente.

LA VIEILLE DAME. — Oui-dà!

LE VIEUX MONSIEUR. — Du temps que j'avais des cheveux...

LA VIEILLE DAME. — C'était, monsieur, j'imagine, avant la grande révolution?

LE VIEUX MONSIEUR. — Oui, madame, et c'est une des choses excellentes qu'elle fit disparaître. — Je les avais naturellement bouclés, en manière de toison, et la poudre, que je ne leur ménageais point, venait en aide à la nature pour en faire à ma bonne mine un encadrement surprenant.

LA VIEILLE DAME. — Je vous ferai observer que je suis forcée de vous croire sur parole.

LE VIEUX MONSIEUR. — L'hôtel que voici, madame, était alors habité par le président de M***, dont la femme, étant d'une famille de gens d'épée, n'avait jamais fort goûté la robe.

LA VIEILLE DAME. — Et vous étiez d'épée?

LE VIEUX MONSIEUR. — Aussi vrai que son mari était de robe. Il en résulta qu'une belle nuit... Mais, auparavant, il est bon de vous dire que, donnant fort dans les modes du jour, la charmante présidente se faisait suivre partout d'un petit mouton tout enrubané de rose.

LA VIEILLE DAME. — Elle était donc charmante, cette présidente?

LE VIEUX MONSIEUR. — Petite, fraîche, enfantine, sautillante, rusée comme un diable, et brave comme un lion.

LA VIEILLE DAME. — Peste! voilà une présidente bien gaillarde!

LE VIEUX MONSIEUR. — Bref, vers la fin d'une de

ces nuits dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, je m'esquivais par une fenêtre du premier, d'où j'avais coutume, à l'aide d'un treillage, de descendre dans le jardin, quand un grand laquais du président m'apparut brutalement : je n'eus que le temps de sauter dans une plate-bande, non pas sans laisser une poignée de mes cheveux entre les mains du drôle. — Le président, armé de cette fâcheuse pièce, entre à grand bruit chez sa femme, qui dormait comme une pauvre innocente. — Madame ! madame ! — Monsieur ! monsieur ! dit la présidente. — Madame ! en vérité, vous me direz de qui sont ces cheveux ! — Cela, des cheveux ! c'est de la laine ! Je vous prie de me laisser dormir. — De la laine ! de la laine! Il n'y a point de laine, madame ! c'est à moi que vous voulez la couper sur le dos ! Un homme vient de sauter dans le jardin par une fenêtre de votre appartement. — Et bien ! qu'on le prenne ! — Il est parti, madame, vous savez bien qu'il est parti ! — Ah ça ! dit la présidente se mettant sur son séant, expliquez-vous, monsieur. Que prétendez-vous avec vos cheveux ? — Ce ne sont pas mes cheveux, madame, ce sont ceux d'un autre, et voilà justement ce dont je me plains. Me direz-vous de qui sont ces cheveux ? — Pourquoi pas, si je le sais ? Montrez-les-moi. — Mais à peine les eut-elle regardés, qu'elle éclata de rire et se mit à mordre ses draps dans des convulsions de joie interminables. — Ah ! vraiment, dit-elle enfin au président ébahi, — je l'avais deviné, c'est mon

mouton ! Votre domestique et Perrette se seront fait une peur réciproque, et la pauvre bête se sera sauvée dans le jardin. — C'est là que je vous tiens, dit le président : depuis quand un mouton est-il poudré ? — Le mien l'est, monsieur, nous le poudrâmes hier soir, moi et ma fille de chambre, pour me divertir. — Il est inutile d'ajouter, madame, que Perrette fut en effet trouvée dans le jardin, et qu'elle était poudrée de la tête à la queue, et si agréable en cet état, que le président en faillit mourir de rire. Il n'eut garde de manquer à en faire le récit partout, finissant toujours par se tordre en disant : C'était le mouton de ma femme ! — D'où l'on m'appela le mouton de la présidente. — Hélas ! je fus heureux, madame, jusqu'au jour où la présidente, donnant de plus en plus dans la bergerie, se mit en tête qu'un seul mouton, — si bien poudré qu'il fût...

LA VIEILLE DAME. — Vertu de ma mère ! monsieur !

LE VIEUX MONSIEUR. — Plaît-il, madame ?

LA VIEILLE DAME. — Continuez.

LE VIEUX MONSIEUR. — De sorte qu'au bout d'un certain temps le président aurait dû dire, en bonne conscience : — Le troupeau de ma femme !

LA VIEILLE DAME. — Et qui habite l'hôtel aujourd'hui, cher monsieur ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Je ne sais. Vous comprendrez ma répugnance à y aller voir. La présidente émigra, et j'ai ouï dire qu'elle se remaria à l'étranger.

LA VIEILLE DAME. — Ah ! fort bien ! — Vous avez

sur votre tabatière un pastel qui me paraît distingué. C'est un portait... un portrait de femme!...

LE VIEUX MONSIEUR, *souriant*. — Vous êtes pénétrante, madame. Tenez, qu'en pensez-vous?

LA VIEILLE DAME. — Amusez-vous à regarder la mienne pendant ce temps-là. (*Ils font l'échange de leurs tabatières.*)

LE VIEUX MONSIEUR, *regardant la tabatière de la vieille dame*. — Ciel! c'est impossible!

LA VIEILLE DAME. — Ah ça! permettez, chevalier. — J'en aurais autant à vous dire. — Vous êtes un fat. Offrez-moi votre bras jusqu'à mon hôtel. Je ne sais trop si je dois vous rendre mon portrait, que vous allez montrer par les rues.

LE VIEUX MONSIEUR. — De grâce, chère présidente!... Et me permettez-vous de vous rendre le mien?...

LA VIEILLE DAME. — Je ne vous le demandais pas. — Lépine, portez Zamor. (*Montrant le griffon*). Voilà, — avec vous, chevalier, — tout ce qui me reste de mon — troupeau. (*Ils s'éloignent*).

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX MESSIEURS, se promenant leur chapeau à la main.

PREMIER MONSIEUR. — C'est un pari que j'avais fait, et des plus plaisants.

SECOND MONSIEUR. — Oui-dà ! J'en ai beaucoup entendu parler.

PREMIER MONSIEUR. — Je ne l'avais vue qu'une fois en ma vie, mais c'était assez pour moi.

SECOND MONSIEUR. — Et vous osâtes en faire la gageure sur ce simple souvenir?

PREMIER MONSIEUR. — Elle m'était demeurée là, vous dis-je, et rien de ce qui est entré là n'en sort.

SECOND MONSIEUR. — Vous êtes un terrible homme! Mais comment en fîtes-vous la conquête?

PREMIER MONSIEUR. — J'avais parié, comme vous savez, que je la posséderais sous trois mois.

SECOND MONSIEUR. — C'était beaucoup vous engager.

PREMIER MONSIEUR. — *Audaces fortuna...* J'avais été poussé à bout : j'étais résolu à n'y rien épargner.

SECOND MONSIEUR. — Et c'est à Berne que vous la découvrîtes ?

PREMIER MONSIEUR. — Incontinent après le pari, je courus chez le père Sabran, rue de Ménars, où je l'avais vue autrefois.

SECOND MONSIEUR. — Bon!

PREMIER MONSIEUR. — Il était parti pour Florence, et ne l'avait point laissée derrière lui : il n'avait garde, car, si vous avez connu le père Sabran, vous devez savoir que c'était un gaillard qui s'y connaissait.

SECOND MONSIEUR. — Certes, et c'est à quoi il s'est ruiné.

PREMIER MONSIEUR. — J'arrive à Florence; le père Sabran était mort.

SECOND MONSIEUR. — Mort ?

PREMIER MONSIEUR. — Absolument : — c'était un homme fatigué.

SECOND MONSIEUR. — S'il était mort, vous en dûtes concevoir de l'espoir, — *expectata dies...*

PREMIER MONSIEUR. — Comme vous dites ; mais, après avoir retourné Florence comme je vous retourne ce gant, j'appris qu'elle devait être à Rome.

SECOND MONSIEUR. — Vous y allâtes ?

PREMIER MONSIEUR. — J'y courus à bride abattue, *quadrupedante putrem ;* mais, comme j'arrivais par une porte, elle sortait par l'autre, en trousse d'un académicien, Suisse de nation.

SECOND MONSIEUR. — *Spes delusa!* fâcheux contretemps !

PREMIER MONSIEUR. — Ce n'est pas tout. Voilà ma femme qui me tombe sur le dos !

SECOND MONSIEUR. — A Rome ?

PREMIER MONSIEUR. — A Rome !

SECOND MONSIEUR. — Ah ! ah ! ah !

PREMIER MONSIEUR. — L'inquiétude, la jalousie peut être, l'avait lancée à ma poursuite.

SECOND MONSIEUR. — *Genus irritabile.* — Enfin ?

PREMIER MONSIEUR. — Enfin, je lui avouai tout : elle se fâcha modérément, et, bref, elle voulut m'accompagner dans mes recherches. Je partis avec elle pour la Suisse.

SECOND MONSIEUR. — Avec votre femme ? *(Il rit.)*

PREMIER MONSIEUR. — Avec ma femme, et c'est à

Berne enfin, mon cher monsieur, que je gagnai mon pari. Je l'y trouvai, — *rem acu tetigi.* Je la possède depuis ce temps-là, et je ne regrette ni l'argent ni l'ennui qu'elle m'a coûtés. — La voici. (*Il tire de sa poche une petite édition de Juvénal.*)

SECOND MONSIEUR. — Ne me ferez-vous point voir la virgule, objet du pari ?

PREMIER MONSIEUR. — C'est celle que voici. Remarquez ; c'est une édition faite par les jésuites : il n'en reste plus que cet exemplaire. Voyez un peu le sens que donne à ce vers la virgule placée après le second mot.

SECOND MONSIEUR. — (*Après avoir lu.*) Ho ! ho ! ho ! *Le latin dans les mots...*

PREMIER MONSIEUR. — N'est-ce pas ? Ma femme n'a jamais voulu comprendre. Je vais faire mon cours. Bonsoir.

SECOND MONSIEUR. — Et moi ma classe : adieu. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

DEUX DAMES.

PREMIÈRE DAME. — Mon Dieu ! laissez-les aller, ma chère.

SECONDE DAME. — Soit ! Vous avez vu Rome, de cette affaire ?

PREMIÈRE DAME. — Oui, c'est très-joli.

SECONDE DAME. — Votre mari a fini par trouver ce qu'il cherchait ?

PREMIÈRE DAME. — Oui.

SECONDE DAME. — Et vous, n'avez-vous rien rapporté de ce voyage?

PREMIÈRE DAME. — Je vous demande pardon.

SECONDE DAME. — Quoi donc?

PREMIÈRE DAME. — Ce jeune Romain qui nous suit. (*Elles s'éloignent.*)

SCÈNE III.

LE JEUNE ROMAIN, tenant un livre; puis SÉBASTIEN.

LE JEUNE ROMAIN. — *La tavola*, la table; *il fazzoletto*, le mouchoir.

SÉBASTIEN. — (*L'abordant.*) Que diable étudies-tu là, Pierre? Viens-tu au cours?

LE JEUNE ROMAIN. — Appelle-moi Piétro, désormais, dans les lieux publics. J'étudie l'italien. Pendant les vacances, j'ai rencontré à Rome cette dame que tu vois là-bas; elle me prend pour un Romain. Je ne puis pas décemment lui écrire en pur français. Je prétends lui gazouiller du toscan avant peu. *La tavola*, la table; *il fazzoletto*, le mouchoir. (*Il s'éloigne.*)

OCTAVE FEUILLET.

PHILIBERT LESCALE.

ESQUISSE DE LA VIE D'UN JEUNE HOMME RICHE A PARIS.

Je connaissais un peu ce grand M. Lescale qui avait six pieds de haut ; c'était un des plus riches négociants de Paris : il avait un comptoir à Marseille et plusieurs navires en mer. Il vient de mourir. Cet homme n'était point triste, mais, s'il lui arrivait de dire dix paroles en un jour, on pouvait crier au miracle. Cependant il aimait la gaieté et faisait tout au monde pour se faire prier à des soupers que nous avions établis pour le samedi, et que nous tenions fort secrets. Il avait de l'instinct commercial et je l'aurais consulté dans une affaire douteuse.

En mourant il me fit l'honneur de m'écrire une lettre de trois lignes. Il s'agissait d'un jeune homme auquel il s'intéressait, mais qui ne portait pas son nom. Il l'appelait Philibert.

Son père lui avait dit : « Fais ce que tu voudras,
» peu m'importe : je serai mort quand tu feras des
» sottises. Tu as deux frères, je laisserai ma fortune

» au moins bête des trois, et aux deux autres cent » louis de rente. » Philibert avait remporté tous les prix du collége; le fait est qu'en sortant il ne savait rien. Depuis il a été trois ans hussard et a fait deux voyages en Amérique. A l'époque du dernier, il se prétendait amoureux d'une seconde chanteuse qui me semble une coquine fieffée, très-propre à porter son amant à faire des dettes, puis des faux, et plus tard même quelque joli petit crime conduisant droit en cour d'assises. Ce que je dis au père.

M. Lescale fit appeler Philibert, qu'il n'avait pas vu depuis deux mois. « Si tu veux quitter Paris et aller à la Nouvelle-Orléans, lui dit-il, je te donne quinze mille francs, mais payables à bord, où tu seras subrécargue. »

Le jeune homme partit, et l'on s'arrangea pour que, de son plein gré, son séjour en Amérique durât plus que sa zone de passion.

Il fut rappelé par la nouvelle de la mort de ce pauvre Lescale, qui se donnait soixante cinq ans et en avait soixante-dix-neuf. Par son testament, il reconnaît son fils et lui laisse quarante mille livres de rente; de plus, lorsqu'il aura vendu toutes les propriétés et qu'il sera complétement ruiné, un des amis de Lescale lui comptera deux cents francs tous les premiers du mois, et trois cents francs s'il est en prison pour dettes.

Philibert vint me voir, il avait l'air fort touché, et, comme il demandait conseil sérieusement, je lui dis :

« Restez à Paris, à la bonne heure; mais c'est à condition que vous vous mettrez dans l'opposition légitimiste et que vous direz toujours du mal du gouvernement, quel qu'il soit. Prenez sous votre protection une demoiselle de l'Opéra, et tâchez de ne vous ruiner qu'à moitié; si vous faites tout cela, je continuerai à vous voir, et dans huit ans, quand vous en aurez trente-deux, vous serez sage.

— Je le suis dès aujourd'hui, du moins en un sens, me répondit-il. Je vous donne ma parole d'honneur de ne jamais dépenser plus de quarante mille francs par an. Mais pourquoi me mettre dans l'opposition ?

— Le rôle est plus brillant, et d'ailleurs convient à qui n'a rien à solliciter. »

Cette histoire n'est pas grand'chose, mais j'ai voulu la noter parce qu'elle est exactement vraie. Philibert a fait des folies, mais au fond a suivi mes conseils. Seulement, la première année, il a mangé soixante mille francs, mais il en est si honteux, que je pense que, celle-ci, il n'arrive pas à deux mille francs de dépense par mois.

De lui-même, il s'est mis à réapprendre le latin et les mathématiques; il prétend naviguer un jour sur un navire à lui appartenant, revoir l'Amérique, voir les Indes. En un mot, malgré la fortune imprévue, il peut devenir un homme fort distingué et fera une bonne mine en lisant ceci.

Je lui ai donné quelques petits conseils de détail qui ont réussi. Il loge dans une des rues les plus re-

culées du faubourg Saint-Germain, et est fort estimé des portiers de son quartier. Il dépense cinquante louis en aumônes; il n'a que trois chevaux, mais il est allé lui-même les chercher en Angleterre. Il n'est abonné à aucun cabinet littéraire et ne lit jamais un livre, s'il ne lui appartient et n'est richement relié. Il n'a que deux domestiques, auxquels il ne parle jamais, mais leurs gages augmentent d'un quart tous les ans. On l'a déjà fait sonder trois ou quatre fois pour des mariages, sur quoi je lui ai déclaré que, s'il se mariait avant trente-six ans, il perdrait ma protection. J'espère toujours qu'il fera quelque sottise, j'ai peur de m'y attacher. Il est fort beau et fort silencieux. D'après mes avis, il est toujours vêtu de noir, comme s'il était en deuil. J'ai dit sous le secret qu'il ne se consolait pas de la mort d'une dame du *Bâton-Rouge*, près la Nouvelle-Orléans. Il voudrait bien ne plus avoir sa maîtresse de l'Opéra, mais je crains les passions, et je l'oblige à la garder.

Où il est bien plaisant, c'est dans une terre que je lui ai fait acheter à quatre lieues de Compiègne, sur la lisière de la forêt : ce qui m'a déterminé, c'est la bonne compagnie, c'est-à-dire le caractère honnête des huit ou dix propriétaires des châteaux voisins. Tous les fainéants du pays chantent les louanges de M. Lescale ; il fait beaucoup d'aumônes et a l'air constamment dupe de tout le monde. Il a eu des bonnes fortunes inconcevables; mais au fond il ne peut aimer qu'une femme qu'il voit sur la scène deux

fois la semaine. Il trouve que la comédie jouée par les autres femmes est à la fois sérieuse et vide.

Bref, Philibert Lescale est un homme bien élevé et ce qu'on appelle un aimable homme.

N. B. (Deux ans plus tard.) J'ai eu tort de forcer le pauvre Philibert à garder sa chanteuse, il vient d'avoir, à cause d'elle, un duel avec un prétendu prince russe qui lui a logé dans le front une balle dont il est mort.

Le prince russe, qui était endetté, et qui d'ailleurs n'était ni prince ni Russe, a saisi avec empressement cette occasion de quitter la France et son quart de loge à l'Opéra.

DE STENDHAL (*Henri Beyle*).

HISTOIRE ET PHYSIOLOGIE

DES BOULEVARDS DE PARIS.

DE LA MADELEINE A LA BASTILLE.

Toute capitale a son poëme où elle s'exprime, où elle se résume, où elle est plus particulièrement elle-même. Les boulevards sont aujourd'hui pour Paris ce que fut le Grand Canal à Venise, ce qu'est la Corsia dei Servi à Milan, le Corso à Rome, la Perspective à Pétersbourg (imitation des boulevards), Sous les Tilleuls à Berlin, le Bois de la Haye en Hollande, Regent-Street à Londres, le Graben à Vienne, la porte du Soleil à Madrid. De tous ces cœurs de cités, nul n'est comparable aux boulevards de Paris. Le Graben, à peine long comme le plus petit de nos boulevards, ressemble à une bourgeoise endimanchée. Sous les Tilleuls est aussi morne que le boulevard du Pont-aux-Choux; il a l'air

d'un mail de province, et commence par des hôtels qui ressemblent à des prisons d'État. La Perspective ne ressemble à nos boulevards que comme le strass ressemble au diamant, il y manque ce vivifiant soleil de l'âme, la liberté... de se moquer de tout, qui distingue les flâneurs parisiens. Les usages du pays empêchent d'y causer trois ou de s'attrouper à la moindre cheminée qui fume trop. Enfin, le soir, si beau, si agaçant à Paris, fait faillite à la Perspective ; mais les édifices y sont étranges, et, si l'art ne doit pas se préoccuper de la matière employée, un écrivain impartial avouera que la décoration architecturale peut, en certains endroits, disputer la palme aux boulevards.

Mais toujours des uniformes, des plumes de coq et des manteaux ! mais pas un groupe où se fasse le petit journal ! mais rien d'imprévu, ni filles de joie ni joie. Les guenilles du peuple y sont sans variété. Le peuple, c'est toujours la même peau de mouton qui marche. A Regent-Street aussi, toujours le même Anglais et le même habit noir, ou le même macintosh ! A Pétersbourg, le rire se fige sur les lèvres; mais, à Londres, l'ennui les ouvre incessamment de la façon la moins agréable. Entre Londres et Pétersbourg, tout le monde préférera les glaces de la nature à celle des figures. A la Perspective, il n'y a qu'un czar ; à Londres, autant de lords autant de czars; c'est trop. Le Grand Canal est un cadavre, le Bois de la Haye n'est qu'une vaste guinguette de riches, et la

Corsia dei Servi, n'en déplaise à l'Autriche, est meublée de trop d'espions pour être elle-même; tandis qu'à Paris !... Oh ! à Paris, là est la liberté de l'intelligence, là est la vie ! une vie étrange et féconde, une vie communicative, une vide chaude, une vie de lézard et une vie de soleil, une vie artiste et une vie amusante, une vie à contrastes. Le boulevard, qui ne se ressemble jamais à lui-même, ressent toutes les secousses de Paris : il a ses heures de mélancolie et ses heures de gaieté, ses heures désertes et ses heures tumultueuses, ses heures chastes et ses heures honteuses. A sept heures du matin, pas un pied n'y fait retentir la dalle, par un roulis de voiture n'y agace le pavé. Le boulevard s'éveille tout au plus à huit heures au bruit de quelques cabriolets, sous la pesante démarche de rares porteurs chargés, aux cris de quelques ouvriers en blouse allant à leurs chantiers. Pas une persienne ne bouge, les boutiques sont fermées comme des huîtres. C'est un spectacle inconnu de bien des Parisiens, qui croient le boulevard toujours paré, de même qu'ils croient, ainsi que le croit leur critique favori, les homards nés rouges. A neuf heures, le boulevard se lave les pieds sur toute la ligne, ses boutiques ouvrent les yeux en montrant un affreux désordre intérieur. Quelques moments après, il est affairé comme une grisette, quelques paletots intrigants sillonnent ses trottoirs. Vers onze heures, les cabriolets courent aux procès, aux payements, aux avoués, aux notaires, voiturant des faillites

en bourgeon, des quarts d'agent de change, des transactions, des intrigues à figures pensives, des bonheurs endormis à redingotes boutonnées, des tailleurs, des chemisiers, enfin le monde matinal et affairé de Paris. Le boulevard a faim vers midi, on y déjeune, les boursiers arrivent. Enfin, de deux heures à cinq heures, sa vie atteint à l'apogée, il donne sa grande représentation GRATIS. Ses trois mille boutiques scintillent, et le grand poëme de l'étalage chante ses strophes de couleurs depuis la Madeleine jusqu'à la porte Saint-Denis. Artistes sans le savoir, les passants vous jouent le chœur de la tragédie antique : ils rient, ils aiment, ils pleurent, ils sourient, ils songent creux! Ils vont comme des ombres ou comme des feux follets!... On ne fait pas deux boulevards sans rencontrer un ami ou un ennemi, un original qui prête à rire ou à penser, un pauvre qui cherche un sou, un vaudevilliste qui cherche un sujet, aussi indigents mais plus riches l'un que l'autre. C'est là qu'on observe la comédie de l'habit. Autant d'hommes, autants d'habits différents; et autant d'habits, autant de caractères! Par les belles journées les femmes se montrent, mais sans toilette. Les toilettes aujourd'hui vont dans l'avenue des Champs-Élysées ou au Bois. Les femmes comme il faut qui se promènent sur les boulevards n'ont que des fantaisies à contenter, s'amusent à marchander; elles passent vite et sans reconnaître personne.

La vie de Paris, sa physionomie, a été, en 1500,

rue Saint-Antoine; en 1600, à la place Royale; en 1700, au pont Neuf; en 1800, au Palais-Royal. Tous ces endroits ont été tour à tour les boulevards!... La terre a été passionnée là, comme l'asphalte l'est aujourd'hui sous les pieds des boursiers, au perron de Tortoni. Enfin, le boulevard a eu ses destinées lui-même. Le boulevard ne fit pressentir ce qu'il serait un jour qu'en 1800. De la rue du Faubourg-du-Temple à la rue Charlot, où grouillait tout Paris, sa vie s'est transportée, en 1815, au boulevard du Panorama. En 1820, elle s'est fixée au boulevard dit de Gand, et maintenant elle tend à remonter de là vers la Madeleine. En 1860, le cœur de Paris sera de la rue de la Paix à la place de la Concorde. Ces déplacements de la vie parisienne s'expliquent. En 1500, la cour était au château des Tournelles, sous la protection de la Bastille. En 1600, l'aristocratie demeurait à la fameuse place Royale, chantée par Corneille, comme quelques jours on chantera les boulevards.

La cour allait alors tantôt à Saint-Germain, tantôt à Fontainebleau, tantôt à Blois; le Louvre n'était pas le dernier mot de la royauté. Quand Louis XIV décida Versailles, le pont Neuf devint la grande artère par où toute la ville passa pour aller d'une rive à l'autre. En 1800, il n'y avait plus de centre, on cherchait l'amusement où il se faisait : les spectacles de Paris se trouvaient sur le boulevard du Temple, le boulevard du Temple fut donc toute la ville, et Désaugiers le

célébra par sa fameuse chanson. Les boulevards n'étaient alors qu'une route royale de première classe qui menait au plaisir, car on sait ce que fut le Cadran-Bleu!..... Les Bourbons, en 1815, ayant mis l'activité de la France à la Chambre, les boulevards devinrent le grand chemin de toute la cité. Néanmoins, la splendeur du boulevard n'a monté vers son apogée qu'à partir de 1830 environ. Chose étrange, ce fut le côté nord qui eut la vogue; les Parisiens s'obstinaient à ne passer que sur cette ligne. La ligne méridionale, sans passants, partant sans valeur, voyait ses boutiques sans preneurs et sans chalands, livrées à des commerces sans luxe ni dignité. Cette bizarrerie avait encore sa cause : Paris vivait alors tout entier entre la ligne nord et les quais. En quinze ans, un second Paris s'est construit entre les collines de Montmartre et la ligne du midi. Dès lors, les deux lignes ont rivalisé d'élégance et se sont disputé les promeneurs.

L'histoire du boulevard, comme celle des empires, offre des commencements mesquins. Quel Parisien, s'il est quadragénaire, ne se souvient encore de la barbarie municipale qui laissa pendant si longtemps, à l'entrée de chaque boulevard, des poteaux dans lesquels se donnaient des femmes enceintes, des jeunes gens distraits dont les yeux occupés ne leur permettaient pas d'apercevoir ce poteau sur lequel on s'empalait l'abdomen? Il n'y avait pas moins de mille accidents graves par an, et l'on en riait!... Le maintien barbare et stupide de ces poteaux, pendant trente

ans, explique l'administration française, et surtout celle de la ville de Paris, la moins habile, la plus gaspilleuse, et la moins imaginative de toutes. Les boulevards furent un cloaque impraticable par les temps de pluie. Enfin, l'Auvergnat Chabrol entreprit son dallage mesquin en pierre de Volvic. Autre trait du caractère municipal! On fit venir du fond de l'Auvergne des dalles volcaniques, poreuses, sans durée, quand la Seine pouvait amener du granit des côtes de l'Océan. Ce progrès fut salué par les Parisiens comme un bienfait, quoique le bienfait ne permît pas à trois personnes de se rencontrer.

Encore aujourd'hui, bien des améliorations sont attendues. La voie des boulevards devrait être d'un asphalte égal, et ne pas être entremêlée de dalles et d'asphalte, car on pense aussi par les pieds à Paris, et ce changement dans le tillac cahote la tête. Le pavage de la chaussée devrait être établi richement, coquettement, dans le genre de l'essai fait rue Montmartre. Enfin, le terrain devrait être égalisé d'un bout à l'autre, et la porte Saint-Denis désobstruée. Mais les boulevards ne seront dignes de Paris qu'après un changement radical dans les constructions riveraines, quand on pourra s'y promener à couvert aussi bien qu'à découvert, sans avoir à craindre ou la grillade ou la pluie. La reconstruction des maisons serait d'une cherté qui la rend impossible; mais on obtiendrait d'excellents résultats par des balcons en saillie et continus. (Voir *Ce qui disparaît de Paris.*)

Et pourquoi ne ferait-on pas murmurer, au bas de chaque allée, un limpide ruisseau, de la place de la Concorde à la place de la Bastille? Quels arbres! quelle végétation que celle des boulevards aujourd'hui!... N'aurait-on élevé l'eau de la Seine au quai de Billy que pour la reverser dans la Seine au pont Louis XVI, en la faisant passer par des corps de sirènes? Ce serait un enfantillage ou un mythe. Tels qu'ils sont néanmoins, en aucun temps, chez aucune nation, il n'a existé de points de vue, ni de promenades, ni de spectacles, pareils à ceux que présentent les boulevards depuis le pont d'Austerlitz, au bout duquel est le Jardin des Plantes, jusqu'à la Madeleine, au bout de laquelle sont la place de la Concorde et les Champs-Élysées.

Maintenant, prenons notre vol comme si nous étions en omnibus, et suivons ce fleuve, cette seconde Seine sèche, étudions-en la physionomie...

De la Madeleine à la rue Caumartin, on ne flâne pas. C'est un passage dominé par notre imitation du Parthénon, grande et belle chose, quoi qu'on dise, mais gâtée par les infâmes sculptures de café qui déshonorent les frises latérales. La rue parallèle au boulevard, du côté du midi, éloigne les passants des boutiques, et les constructions sur la ligne gauche ne sont entreprises que depuis un an. Aussi, le boulevard, dans cette partie, attend-il ses destinées de l'avenir; elles seront brillantes, surtout si l'on supprime la rue méridionale. Jusqu'à la transformation pro-

chaine du ministère des Affaires étrangères en maisons à boutiques, toute cette zone est sacrifiée. On y passe, on ne s'y promène pas. Cette partie est sans animation, quoique le passant soit généralement bien mis, élégant et riche. C'est le passage le plus dangereux : cinq rues y débouchent. C'est le passage le plus glissant : le ministère des Affaires étrangères est là. Voilà peut-être la raison qui fait que personne ne reste sur ce boulevard ; la politique déteint sur la locomotion ; mais on va supprimer la politique. Tant que la rue Basse-du-Rempart, la dernière des rues basses, existera, ce boulevard n'aura ni gaieté, ni caractère, ni flâneurs, ni vente conséquemment. O propriétaires, sachez semer les cent mille francs qui donnent les millions ! En cet endroit, le flâneur se sait trop vu ; le Parisien n'aime pas à ce que les maisons lui disent si insolemment qu'il est là pour les menus plaisirs des premiers étages.

La maison qui fait l'angle de la rue Caumartin est une des maisons les plus célèbres du dix-huitième siècle ; mademoiselle Guimard l'habita jusqu'au moment d'aller occuper son hôtel de la Chaussée-d'Antin. On y voit encore les attributs de l'opéra sculptés sur le pavillon arrondi qui fait l'angle de la rue. Ce sera démoli quelque jour, comme la maison de Lulli, située aussi à un angle, celui de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue Sainte-Anne, et où il a signé son nom par des sculptures parmi lesquelles se voit, sous forme de lyre, le violon qui fit sa fortune.

A la rue de la Paix, tout change, le passant abonde. Autrefois, le boulevard finissait réellement là. Tout Paris débouchait par la rue de la Paix pour aller aux Tuileries. La rue de la Paix est la future antagoniste de la rue Richelieu, ce sera la rue Saint-Denis moderne. Dès que vous avez passé ce point, vous atteignez au cœur du Paris actuel, qui palpite entre la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue du Faubourg-Montmartre. Là, commencent ces édifices bizarres et merveilleux qui tous sont un conte fantastique ou quelques pages des Mille et une Nuits. D'abord, le pavillon de Hanovre et la grande maison qui lui fait face, bâtie par Simon, pour ôter la vue des jardins au maréchal de Richelieu. Tout Paris passe par là sans se douter qu'il y eut un procès de vingt ans, perdu par le maréchal, et l'on croit au règne du bon plaisir dans un temps où le roi lui-même succombait en plein parlement ! Puis les Bains chinois, l'une des plus grandes audaces commerciales, une annonce d'un million, une réclame éternelle, et, chose étrange ! faite sous l'Empire.

Si les beaux et curieux édifices, comme la Maison dorée, comme celle du Grand Balcon, qui meublent les boulevards, n'étaient pas entremêlés de sales et ignobles constructions plâtreuses, sans goût, sans décor, les boulevards pourraient lutter, comme fantaisie d'architecture, avec le plus grand canal de Venise.

Regardez bien l'entrée de la rue Grange-Batelière,

bordée à chaque encoignure d'édifices sans grandeur ni caractère, au milieu de tant de splendeurs! Croiriez-vous que l'une de ces maisons soit celle du Jockey-Club? ne trouvez-vous pas étrange que ses membres, aussi riches qu'élégants, n'aient pas eu la pensée nationale de lutter avec les clubs de Londres, dont la magnificence dépasse celle des rois? C'est à un ancien tapissier, devenu par vocation architecte, que l'on doit la fameuse Maison dorée! Eh bien! de l'autre côté du boulevard, c'est au célèbre tailleur Buisson que les boulevards sont redevables de l'immense maison bâtie dans la cour de l'hôtel où tous les joueurs de Paris ont palpité pendant trente-cinq ans! Là fut Frascati, dont le nom fut religieusement conservé par un café, rival de celui dit du Cardinal, qui lui fait face. Admirez les étonnantes révolutions de la propriété dans Paris! Sur la garantie d'un bail de dix-neuf ans qui oblige à un loyer de cinquante mille francs, un tailleur construit cette espèce de phalanstère *coliséen*; et il y gagnera, dit-on, un million; tandis que, dix ans auparavant, la maison du café Cardinal, dont le rez-de-chaussée rapporte aujourd'hui quarante mille francs, fut vendue pour la somme de deux cent mille francs!... Buisson et Janisset, le café Cardinal et la Petite Jeannette (combien de déjeuners, d'affaires, de bijoux, de fortunes, en peu de mots!) forment la tête de la rue Richelieu. N'est-ce pas la cuisine, l'habit, la robe, les diamants, et tout Paris peut-être? car rien ne se fait sans cela ou pour cela.

Quel attrait, quelle atmosphère capiteuse pétillent entre la rue Taitbout et la rue Richelieu, jusqu'à l'autre perspective que voici! Qui ne le sait?

Une fois que vous avez mis le pied là, votre journée est perdue si vous êtes homme de pensée. C'est un rêve d'or et d'une distraction invincible. On est à la fois seul et en compagnie. Les gravures des marchands d'estampes, les spectacles du jour, les friandises des cafés, les brillants des bijoutiers, tout vous grise et vous surexcite. Toute la haute et fine marchandise de Paris est là : bijoux, étoffes, gravures, librairie. Le préfet de police devrait interdire aux pauvres de passer par là, car ils doivent vouloir procéder immédiatement à la loi agraire. La lorette débouche infailliblement par les quatre à cinq lignes qui mènent aux rues qu'elle affectionne; et, tout à coup, le penseur est comme un chasseur lisant Horace qui voit filer devant lui les compagnies de perdrix! On sort du champ de bataille de la Bourse pour aller aux restaurants, en passant d'une digestion à une autre. Tortoni n'est-il pas à la fois la préface et le dénoûment de la Bourse? Les clubs de Paris sont là presque tous, les artistes fameux, les illustres richards; l'Opéra et ses mille pieds y passent à tout moment; les cafés sont d'une splendeur fabuleuse. Dix théâtres, y compris celui de Comte, rayonnent aux environs. Ce point de Paris a tué le Palais-Royal. On s'y croit riche, enfin on peut s'y croire spirituel en frôlant sans cesse des gens d'esprit. Il y roule tant d'équipa-

ges, que, par moments, on ne s'y croit plus à pied. Ce mouvement vertigineux vous gagne; il est dangereux de rester là, sans une causerie ou une pensée intéressante. Voilà ce qui fait qu'on est plus heureux à Paris avec cent louis de rente qu'à Londres avec cinquante millions de fortune, et à Pétersbourg avec cinquante mille paysans de rente. A partir de la rue Montmartre jusqu'à la rue Saint-Denis, la physionomie du boulevard change entièrement, malgré des constructions qui ne manquent pas de caractère, et parmi lesquelles on remarque tout d'abord le magnifique hôtel Lagrange, où logent maintenant les tapis d'Aubusson. On a vainement bâti la maison babylonienne du pont de fer qui s'est donné le tort d'être en plâtre; le Gymnase y montre vainement sa petite façade coquette; plus loin, le bazar Bonne-Nouvelle, aussi beau qu'un palais vénitien, est en vain sorti de terre comme au coup de baguette d'une fée : tout cela, peines perdues !... Il n'y a plus d'élégance chez les passants, les belles robes y sont comme dépaysées; l'artiste, le lion, ne s'aventurent plus dans ces parages. Les masses inélégantes et provinciales, commerciales et mal chaussées, des rues Saint-Denis, des faubourgs du Temple, de la rue Saint-Martin, arrivent; les vieux propriétaires, les bourgeois retirés, se montrent; et c'est tout un autre monde !... Le même phénomène a lieu, d'ailleurs, à Pétersbourg, où la vie de la Perspective est concentrée entre la Morskaia et le palais d'Anikoff. A Paris, un seul boulevard d'inter-

valle produit ce changement total. Les boutiques n'ont plus cette audace dans le décor, ce luxe dans les détails, cette richesse d'étalage, qui poétisent les boulevards entre la rue de la Paix et la rue Montmartre. Les marchandises sont tout autres, l'effrontée boutique à vingt-cinq sous étale ses produits éphémères, l'imagination n'a plus ces stimulants si prodigués quelques pas plus loin. Ce contraste est si frappant, que l'esprit s'en ressent; les idées ne sont plus les mêmes, on laisse ses pièces de cent sous tranquilles dans sa poche, quand on en a. Mais, si vous allez jusqu'à la porte Saint-Denis, que le conseil municipal essaye de dégager depuis vingt ans sans y parvenir, oh! alors, malgré l'aspect original de ce vaste bassin, il prend envie aux pieds de retourner quand la nécessité d'une affaire vous oblige à vous aventurer dans ces parages. Ce boulevard offre une variété de blouses, d'habits déchirés, de paysans, d'ouvriers. de charrettes, de peuple enfin, qui fait d'une toilette un peu propre une dissonance choquante, un scandale très-remarqué.

Vous retrouverez là l'ineptie de la ville, elle brille en plein soleil. A dix pieds de la porte Saint-Denis, on laisse depuis cinquante ans une fontaine uniquement destinée à vendre de l'eau. C'est un affreux marais, infranchissable par tous les temps, qui fait de la crotte à vingt mètres à la ronde, et qui déshonore ce coin. Pourquoi? je défie cent conseillers municipaux de l'expliquer, de le justifier. Ce boulevard fut

toujours une sentine ignoble. On y a laissé subsister pendant cent ans un petit mur d'un mètre de hauteur, qui séparait une rue basse du boulevard. Devant le passage dit du Bois-de-Boulogne, il y avait un petit escalier où la fameuse Guimard se démit le pied en le descendant. Tout Paris fut en rumeur à cette cause. Le petit mur a subsisté, depuis cet accident, encore cinquante ans. Si Lafayette, que le peuple a hué en cet endroit en 1832, en l'accusant de trahison, s'était enrhumé sous la pompe, elle y aurait gagné cent ans d'existence. Les malheurs causés par les abus consolident, à Paris, les abus. On ne s'appelle pas préfet de la Seine pour rien, il faut en vendre l'eau partout. Mais pourquoi l'eau ne se mettrait-elle pas en boutique? manque-t-on par là de coins honteux où la ville élèverait d'élégants réservoirs semblables à celui de la rue de l'Arcade?

Voici le côté populaire des boulevards. A partir du théâtre de la Porte-Saint-Martin jusqu'au café Turc, le peuple a tout pris sous sa protection. Ainsi, le succès amène au théâtre non pas des spectateurs, mais toute la nation des faubourgs. Le Château-d'Eau n'a jamais été calomnié par les romanciers populaires; et, de midi à quatre heures, la scène du caporal et de la payse est visible tous les jours de beau temps.

Cette zone est enfin le boulevard des Italiens du peuple; mais elle n'est cela que le soir, car le matin tout y est morne, sans activité, sans vie, sans caractère; tandis que, le soir, c'est effrayant d'animation.

Huit théâtres y appellent incessamment leurs spectateurs. Cinquante marchandes en plein vent y vendent des comestibles et fournissent la nourriture au peuple, qui donne deux sous à son ventre et vingt sous à ses yeux. C'est le seul point de Paris où l'on entende les cris de Paris, où l'on voit le peuple grouillant et ces guenilles à étonner un peintre, et ces regards à effrayer un propriétaire! Feu Bobèche était là, l'une des gloires de ce coin, et, comme tant de gloires, sans successeurs. Son compère s'appelait Galimafrée. Martinville a écrit pour ces deux illustres saltimbanques les parades qui faisaient tant rire l'enfant, le soldat et la bonne, dont les costumes émaillent constamment la foule sur ce célèbre boulevard, que voici dans toute sa vérité.

La maison du restaurant Deffieux fut le suprême effort de ce quartier pour lutter avec les boulevards supérieurs. Cet édifice, ceux de l'Ambigu et du Cirque, ont été des tentatives sans imitateurs. Les autres théâtres, les maisons, tout est construit sur les plus vilains modèles : le plâtre, les ornements sans durée, tout y est précaire et piteux; mais l'ensemble, comme vous le voyez, produit un effet bizarre qui ne manque pas d'originalité. Le fameux Cadran-Bleu n'a pas une fenêtre ni un étage qui soient du même aplomb. Quant au café Turc, il est à la mode ce que les ruines de Thèbes sont à la civilisation.

Bientôt commencent les boulevards déserts, sans promeneurs, les landes de cette promenade royale.

L'ennui vous y saisit, l'atmosphère des fabriques se sent de loin. Il n'y a plus rien d'original. Le rentier s'y promène en robe de chambre, s'il veut; et, par les belles journées, on y voit des aveugles qui font leur partie de cartes. *In piscem desinit elegantia.* On y expose sur des tables de petits palais en fer ou en verre, les boutiques sont hideuses, les étalages sont infects. La tête est à la Madeleine, les pieds sont au boulevard des Filles-du-Calvaire. La vie et le mouvement recommencent sur le boulevard Beaumarchais, à cause des boutiques de quelques marchands de bric-à-brac, à cause de la population qui s'agglomère autour de la colonne de Juillet. Il y a là un théâtre qui de Beaumarchais n'a pris encore que le nom.

Au delà, le boulevard Bourdon n'est plus Paris : c'est la campagne, c'est le faubourg, c'est la grande route, c'est la majesté du néant; mais c'est un des plus magnifiques lieux de Paris, le coup d'œil y est étourdissant. C'est une splendeur romaine sans spectateurs ! Le pont d'Austerlitz, la Seine dans sa plus grande largeur, Notre-Dame, le Jardin des Plantes, la Halle aux Vins, l'île Saint-Louis, les greniers d'abondance, la colonne de Juillet, les fossés de la Bastille, la Salpêtrière, le Panthéon, tout y est grandiose. Vraiment, la fin du drame parisien est digne de son commencement.

Allez, au grand trot d'un cheval anglais, de la place de la Concorde et de la Madeleine au pont d'Austerlitz, vous lirez en un quart d'heure ce poëme

de Paris, depuis l'arc de triomphe de l'Étoile, où revivent trois mille soldats, jusqu'au palais où vivent trois mille folles ; depuis le Garde-Meuble jusqu'au Muséum, depuis l'échafaud de Louis XVI, couvert par un caillou d'Égypte, jusqu'au premier coup de feu de la Révolution allumé sous les yeux de Beaumarchais, qui tira le premier bon mot dix ans avant le premier coup de fusil ; depuis les Tournelles, où naquit le roi de France, jusqu'à la Chambre, où il est mort sous le roi des Français. L'histoire de France, les dernières pages principalement, sont écrites sur les boulevards.

Une concurrence formidable se prépare contre les boulevards. Aujourd'hui, les gens distingués se promènent aux Champs-Élysées, dans la contre-allée méridionale ; mais la même imprévoyance qui rend les boulevards impraticables en temps de pluie, le temps le plus fréquent à Paris, arrêtera pendant longtemps le succès de la grande avenue des Champs-Élysées.

Caveant consules ! — J'ai dit.

DE BALZAC.

LE JOCKEY-CLUB.

Les clubs sont une importation anglaise modifiée par la Révolution de Juillet. Jamais, en France, nous n'eussions inventé, pour notre plaisir, ces établissements antiféminins.

Il n'y a plus aujourd'hui de société proprement dite. La politique a porté le premier coup aux relations de salon, les clubs les ont tuées tout à fait. Une partie de la jeunesse parisienne s'est constituée en état indépendant et somptueux, et elle s'est si bien trouvée de cette vie de luxe et de liberté, qu'elle a déserté les devoirs et les affections de famille. L'autorité paternelle ne fut pas seule atteinte par cette brusque émancipation des enfants. Les amours de théâtre revinrent à la mode. Les jeunes gens étaient décidés à ne plus se gêner pour personne, pas plus pour un sexe que pour l'autre. Dans les clubs, chacun parle quand il veut, se tait, boit, mange, dort et

joue quand il veut; s'il est une vie plus utile, en est-il une plus commode ?

Le Jockey-Club est né rue du Helder, vers le commencement de l'année 1834. Quel obscur réduit ! quelle mesquine demeure ! et, cependant, les pères conscrits n'en parlent qu'avec amour, et encore aujourd'hui, sous leurs lambris dorés, ils regrettent les salons enfumés, les meubles modestes et les tapis fanés de leur premier berceau. C'est qu'alors ils avaient dix ans de moins, c'est qu'alors leurs cheveux ne se nuançaient pas encore de gris et de blanc. De la rue du Helder, le Jockey-Club se transporta rue Grange-Batelière. Cent cinquante mille francs furent jetés aux tapissiers, doreurs, argentiers et autres, pour orner et décorer dignement le temple. A travers une vaste cour et un large vestibule, un escalier magnifique conduit à un premier étage donnant sur le boulevard.

D'une immense antichambre, meublée d'une paire de balances à jockeys, vous passez dans une pièce, résidence ordinaire du secrétaire. A droite, une des salles à manger, et, à côté, un salon jaune et doré, dont les meubles en velours rouge feraient les délices de dix préfectures. Maintenant, vous êtes dans la salle de billard, dans une enceinte continue de divans. Tournez à gauche, c'est le cabinet de lecture.

Dans la salle à manger, tout est confortable, tout, depuis les chaises rembourrées et à dossier renversé jusqu'au service parfaitement organisé. Les dîners ne

seraient pas dédaignés par des gourmets de profession, et leur mérite est encore rehaussé par la modicité de la redevance. Pour six francs, on a un maître d'hôtel, dix plats, six valets, pas de vin et pas de café. Une arrière-salle à manger réunit les coteries particulières peu jalouses de frayer avec les ennuyeux, les inconnus et les étrangers.

Depuis cinq heures du soir jusqu'à cinq heures du matin, la foule est grande au club. Le whist, le piquet, le cigare, la causerie, fonctionnent à la vapeur. On discute le mérite d'un *pas*, du *pas* on arrive à la danseuse. Les esprits s'échauffent, les paroles se précipitent, l'ordre est troublé, et les joueurs réclament le silence. Tous les matadors politiques, diplomatiques et financiers déposent, en entrant, la morgue dont ils écrasent ailleurs les innocents. La sonnette est dans une perpétuelle agitation. Les ordres se croisent et s'embrouillent. On entre, on sort. On ferme les portes, on les ouvre, on les laisse ouvertes, et chaque action encourt un reproche.

Pour avoir au Jockey-Club ses grandes et ses petites entrées, il n'en coûte que cinq cents francs la première année, et trois cents les suivantes. C'est pour rien. Mais avant d'être admis à la faveur de verser son premier billet de cinq cents francs entre les mains de M. Grandhomme, le secrétaire, il faut passer par l'épreuve du *ballottage*, épreuve dangereuse et qui ne réussit pas à tout le monde. Le Jockey-Club est doté d'une constitution, tout comme la France et l'Angle-

terre. Il a ses assemblées, où sont nommés, à la majorité des voix, le président, les vice-présidents et les autres membres du gouvernement. Les discussions sont chaudes et orageuses, les oppositions violentes et obstinées.

Le droit auquel les clubistes tiennent le plus, c'est le droit électoral. Un article de la constitution porte qu'on ne sera admis comme membre permanent ou temporaire qu'après avoir subi l'épreuve d'un ballottage. Une boule noire sur six suffit à l'exclusion du candidat. Chaque aspirant est présenté par trois membres. Son nom, ceux de ses deux parrains, sont affichés huit jours d'avance dans les salons du Club. Deux commissaires président à l'élection. Des urnes à deux bouches, l'une disant oui, l'autre nom, sont apportées, des boules remises aux votants, et le scrutin reste une heure en permanence.

Voilà pour la partie matérielle.

Quant au côté moral, les choses se passent comme dans toutes les élections. Les partis travaillent à l'admission de leurs amis et à l'exclusion de leurs ennemis. Les parrains sont sommés de s'expliquer sur la fortune, la position, le caractère, la moralité et le courage de leur filleul. On discute les agréments ou les désagréments de sa personne. Tel candidat, malgré ses mérites, a échoué parce que ses équipages avaient bon ou mauvais air; tel autre parce que sa chevelure était trop longue ou trop courte. Il en est même auxquels il est arrivé malheur parce qu'ils

n'avaient pas de cheveux du tout. La kyrielle des *parce que* est infinie.

Léopold *** était riche, brave, spirituel, et cependant il a été *ajourné*, terme parlementaire et poli qui signifie refusé. Pourquoi cette rigueur? Léopold est ce qu'on peut appeler un beau cavalier; il a surtout des cheveux noirs admirables, dont il est très-fier. Surpris un jour en criminelle conversation par un mari trop susceptible, il perdit ses cheveux dans la lutte. Ces cheveux si noirs, si brillants, n'étaient qu'une indigne perruque, et jusqu'alors nul ne s'en étaient douté. L'aventure et la calvitie de Léopold ne restèrent pas ignorées. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer une foule de boules noires.

Un haut fonctionnaire bien connu à Paris, officier, peut-être bien commandeur de la Légion d'honneur, décoré de plusieurs lions, aigles ou éléphants, membre d'une académie, Arthur de soixante ans, voulut ajouter à ses autres titres celui de membre du Jockey-Club. Mais il dut passer sous les fourches caudines du scrutin, et il succomba. Le haut fonctionnaire avait été trouvé trop papillon, trop mauvais sujet.

Au lieu d'être le chef de l'édilité parisienne, que n'était-il diplomate russe ou prussien? il entrait d'emblée dans ce sanctuaire des plaisirs. Les ambassadeurs et ministres étrangers ne sont pas exposés aux désagréments du ballottage. Cette décision témoigne de la haute sagesse des législateurs de la rue Grange-Batelière. Un ambassadeur *blackbollé* eût pu faire

de cet échec personnel un cas de guerre européenne.

Au Jockey-Club, il est du grand air d'avoir des galanteries ouvertes. Nulle part le succès n'est plus bavard et le secret plus difficile. De charitables amis sont toujours à l'affût, prêts à commenter vos démarches, à surprendre votre bonheur, et à divulguer vos *Waterloos* amoureux.

Chaque soir, après dîner, se tient une cour plénière où se commettent ces petites trahisons. Gros joueur, grand coureur d'aventures, spirituel, railleur, heureux, H... est la terreur de tous les clubistes qui ont un mystère sur la conscience. Il doit avoir jour et nuit une armée de grisons en compagne, il sait tout, et il dit tout; souvent même ce qu'il ne sait pas. Il ne respecte rien; non qu'il dévoile brutalement les faiblesses qu'il a dépistées, il fait les choses avec une grâce charmante, mais le mal est toujours le même. Comme si ce n'était pas assez de ses malignes tendances, le hasard vient encore quelquefois à son secours.

Un soir, toutes portes ouvertes, toutes précautions oratoires dédaignées, on calomniait la femme d'un clubiste. H... pariait cent louis qu'il fournirait des preuves irrécusables. Tout à coup, le sourire sur les lèvres, la canne à la main, l'air béat, se présente le mari en personne. Il n'a rien entendu, sinon que H... a proposé un pari, et, plein de confiance en a sagacité du parieur, il veut absolument être de moitié avec lui. H... n'était pas homme à laisser

échapper cette excellente bouffonnerie. Il fut sublime de sang-froid. Au milieu des éclats de rire de ses amis, impassible, libre d'esprit, il dicta ses conditions au mari, qui ne devait pas savoir le nom des intéressés. Huit jours plus tard, il lui apportait cinquante louis. Ce pari est inscrit sur le livre du Jockey-Club, où il peut se lire encore aujourd'hui.

Le livre des paris est sacré ; honni soit qui mal y touche ! Les pages du catalogue des parieurs sont numérotées et paraphées. Sous aucun prétexte, on ne doit effacer une seule ligne, altérer un seul mot des défis, tels qu'ils ont été posés et acceptés. On y lit les propositions les plus folles et les plus bizarres. Au Club, tout est matière à pari, la vertu des femmes comme la vitesse des chevaux, la solvabilité d'un banquier comme les mystères de la politique. Ce système a son mérite. Entre jeunes gens ardents, de la discussion à la provocation la distance n'est pas longue, et de la provocation au combat moins longue encore. Au seul mot, au seul argument, *pari*, toute cause d'irritation disparaît ; les colères se calment, les tempêtes s'apaisent. Le pari est un démenti poli, le seul que l'on puisse accepter.

Tous les paris n'ont pas une forme violente et agressive ; quelques-uns même sont plaisants. Comment se fâcher contre un ami qui, dans un accès de gaieté, aura parié que vous seriez marié avant un an et trompé avant deux ? Le plus simple n'est-il pas de rire du fâcheux pronostic, et de faire mentir le faux pro-

phète en lui gagnant son argent? Une autre fois, c'est une gageure qu'on établit sur la mort prochaine d'un homme qui jouit depuis dix ans de la plus fraîche santé. Un pari, pas plus qu'un testament, ne fait mourir, et cependant M. de V...y a manqué d'énergie contre une semblable plaisanterie. Il s'alarma, se crut poitrinaire, phthisique, il tomba malade, et ne revint à la santé qu'après avoir obtenu l'annulation du pari.

Le Jockey-Club est une république quant à la forme, et une monarchie absolue quant aux idées.

Jamais constitution ne fut si large ni si libérale en apparence. Rien ne s'y fait que par voie d'élection, et cependant jamais aristocratie ne fut plus réelle.

Deux choses de nos jours sont devenues le complément indispensable d'une mise élégante : un titre et une décoration. Tout gentleman veut être gentilhomme et légionnaire de n'importe quoi. Ce n'est plus qu'une question de toilette. Un titre fait si bien devant un nom! un ruban rouge ou orange relève si brillamment un habit noir! Au Jockey-Club, l'amour du titre passe avant le culte de la décoration, et il est poussé jusqu'à ses dernières limites. A côté de noms historiques se pavanent des noms parasites, entichés à l'excès de leur fraîche noblesse, quelquefois même de leur fausse noblesse.

Les valets ont ordre de donner à chaque membre le titre qui lui appartient. Entre tant de princes, de comtes et de marquis, ils perdent la tête et la mémoire.

Malheur à eux s'ils enfreignent la consigne. Aussi, de peur de se tromper, ils anoblissent tout le monde. Ils savent que pas un comte de leur création ne s'avisera de réclamer contre un titre indû; et le plus mince patricien, blessé dans son orgueil, ne leur pardonnerait jamais. Cette complaisance intéressée des valets fait loi pour l'avenir. Le titre reste, et la France compte un gentilhomme de plus. Ces titres, prodigués si libéralement par les d'Hozier en livrée du Jockey-Club, se conservent hors du Jockey-Club. A Paris, même sans être *clubiste*, rien n'est plus facile que de se faire comte, malgré la roture paternelle. Sacrifiez quelques billets de mille francs chez le marchand de chevaux à la mode, et vous passez comte d'emblée, si mieux n'aimez être marquis. La chancellerie n'y voit que du feu. Dans les premiers mois de *savonnette*, le nouveau gentilhomme, quand il entend son nom accolé à un titre ronflant, rougit encore. Peu à peu, il s'enhardit de sa noblesse, il s'y met plus à l'aise; puis, il risque la couronne, il s'élève timidement jusqu'aux armoiries. Mais bientôt sa confiance et son blason ne connaissent plus de bornes. Il prodigue les armes sur ses voitures, sur ses boutons d'habits, sur ses cannes, sur ses chemises, sur les fers de ses chevaux; s'il osait, il se les ferait tatouer sur les bras et sur l'omoplate. Au bout de quelques années, il a complétement oublié qu'il est né Poupardin ou Chapuiseau, et il se fâche tout rouge contre un cousin de province qui n'a pas suivi les différentes phases de sa

vie nobiliaire, et qui l'appelle impoliment par le nom de son père.

Les portes du temple, si difficiles à franchir pour le reste des mortels, s'ouvrent sans effort devant cette nouvelle aristocratie, et devant l'aristocratie plus matérielle de l'argent. Le ballottage n'a que des douceurs et des boules blanches pour l'industriel sot et riche, pour le dixième d'agent de change ridicule et empesé, pour le spéculateur gorgé de houille et de bitume. Mais qu'un homme d'un haut talent ose affronter les chances du scrutin, et le scrutin lui sera fatal. Si Voltaire revenait sur la terre avec la prétention d'être membre du Jockey-Club, il serait *blackbollé!* Dans une réunion où les gens d'esprit ne sont pas rares, il est inouï qu'on n'ait pas encore fait justice de cette proscription contre l'esprit. Un candidat au Jockey-Club peut vendre des suifs, spéculer sur les cotons, on ne lui reprochera ni ses chandelles ni ses cotons; mais vous tous qui faites œuvre de votre talent, le Jockey-Club n'est pas fait pour vous. Chez des sots, cette antipathie contre le mérite serait concevable; au Jockey-Club, elle est sans excuse, car il y a là bon nombre de gens dont toute la valeur ne gît pas dans le vernis de leurs bottes ou dans le luxe de leurs épingles.

Comment parler du Jockey-Club sans parler cartes et chevaux? Les jeux sérieux, le whist, le piquet, le trictrac, y sont seuls admis. Quant à la roulette, au trente et quarante, au creps, leur présence est abso-

lument interdite. le lansquenet lui-même, le jeu à la mode, n'a pas droit de bourgeoisie. On a beaucoup joué au Jockey-Club, on y joue encore beaucoup, et on y jouera encore beaucoup; il s'est commis des piquets fabuleux, des whist fantastiques; mais les pertes ont toujours été loyales, et pas un seul joueur n'a été soupçonné de connivence avec la fortune. Au lieu de redouter pour leurs fils les séductions du Jockey-Club, les pères devraient être heureux de les voir membres d'une réunion où ne se glissent jamais les fripons, si communs dans les plus élégants salons de Paris.

Au milieu de ses frivolités, le Jockey-Club a son côté sérieux et national. Tant qu'il s'intitule Jockey-Club, il est viveur de bonne compagnie; mais il s'appelle aussi société d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline en France, et alors il remplit une utile mission. Il naturalise les courses dans le pays, fonde les prix, donne l'élan et l'exemple aux départements. Chaque année, il donne aux éleveurs plus de cinquante mille francs; enfin, ce qui est et sera toujours sa plus grande gloire, il a indiqué au gouvernement la marche à suivre, et, grâce à lui, l'administration des haras est sortie de l'ornière où elle était plongée depuis longtemps.

CHARLES DE BOIGNE.

LES ENFANTS AUX TUILERIES.

Les mères modernes ont fort abusé du mot de la mère des Gracques, qui dit en montrant ses enfants : Voilà mes bijoux et mes ornements.

En effet, beaucoup de jeunes mères se servent de leurs enfants de façon à ce que ces pauvres petits êtres leur *aillent bien* à elles-mêmes et rehaussent leurs avantages, sans s'inquiéter, du reste, de leur santé qu'elles compromettent, de leur esprit qu'elles poussent, et de leur vanité qu'elles excitent.

Le prétexte que l'on prend pour envoyer ou conduire aux Tuileries tant de petites filles, qui y sautent à la corde et y jouent au cerceau, costumées les unes en Suissesses, les autres en Andalouses, — est de leur faire prendre un exercice utile à leur santé et favorable au développement de leurs forces.

Mais la véritable raison est de se montrer mère d'enfants richement ou du moins élégamment habillés.

S'il en était autrement, on ne mettrait pas de corset à des petites filles de six ans, — on ne les chausserait pas avec des souliers trop étroits.

On ne leur mettrait pas de belles robes qu'il ne faut pas chiffonner.

Regardez un peu toutes ces enfants : il n'y en a pas une qui saute pour sauter; toutes regardent en dessous si on les voit, si le cercle qui les entoure est suffisamment nombreux; — quelques-unes ne commencent à montrer leurs talents que lorsqu'elles voient du *beau monde* dans l'assistance.

Et comme elles recueillent d'une oreille avide les compliments et les éloges qu'on fait de leur figure ou de leur toilette à la mère ou à la bonne! comme elles prennent déjà des airs mélancoliques! comme elles se rapetissent la bouche! comme elles se tiennent roides! comme elles font des mines! — que d'affectation, de mensonge, de vanité!

Un petit garçon est un petit garçon. Si vous lui mettez de beaux habits, il les déchirera, il les salira, il faut qu'il coure, qu'il saute, qu'il s'amuse.

Une petite fille n'est qu'une femme plus petite; — elle ne se transformera pas; elle grandira, et voilà tout. Une petite fille de six ans est prête à tout.

Rien n'est si dangereux et si ridicule que de les accoutumer ainsi à chercher les regards, à faire de l'effet, à vivre sur un théâtre.

Ce ne sont plus des enfants qui s'amusent, ce sont des danseuses qui sollicitent des applaudissements.

Plus tard on continue cette éducation théâtrale, — le piano les accoutume à chanter en public comme elles y sautaient à la corde ; — puis, quand elles sont entrées dans les devoirs sérieux du mariage, elles ne peuvent vivre sans spectateurs, sans succès, sans applaudissements.

Le silence et l'ombre les ennuient, elles veulent paraître, elles veulent jouer un rôle, — elles veulent rencontrer les regards, faire parler d'elles, — elles le veulent à tout prix.

Il faut dire cependant que le plus grand nombre recule encore devant le moyen extrême de donner de l'arsenic à leurs maris — pour forcer un peu la paresse de l'attention publique.

ALPHONSE KARR.

LE PALAIS DE JUSTICE.

Nous allons entrer, s'il vous plait, au Palais de Justice, et parcourir rapidement ce royaume de la chicane. Vous le connaissez mal si vous n'y vivez pas, si vous n'en vivez pas, si vous n'êtes point obligé par votre profession à vous affubler chaque jour d'une longue robe noire, à vous couvrir le chef du bonnet de Perrin Dandin ou de la toque de Petit-Jean. Admettons donc, monsieur, pour le besoin de notre promenade, que vous n'êtes ni magistrat, ni avocat, ni avoué; osant de plus imaginer — supposition téméraire dont je vous demande pardon — que vous n'avez pas l'honneur d'être huissier, je vous offre mon bras et je vous introduis.

Ce n'est pas, vous le comprenez, au point de vue scientifique que je veux me placer, dans mon rôle de *cicerone;* et je ne songe guère à vous expliquer en détail le mécanisme ingénieux de cette grande machine où l'on apporte pêle-pêle, où l'on jette sans cesse,

comme matière brute, des naissances, des morts, des vols, des donations, des adultères, des mariages, des banqueroutes, des quittances, des contrefaçons, des brevets, des testaments et des assassinats. Saurais-je, d'ailleurs, vous bien dire avec quelle souplesse et par quels procédés le laminoir judiciaire nous fait de tout cela des jugements et des arrêts ? Je veux seulement vous montrer ce que l'on peut voir d'un coup d'œil, la physionomie du Palais de Justice.

Dix heures sonnent ; c'est l'heure où la ruche s'éveille, où la fourmilière fourmille, l'heure du mouvement et de l'activité : grands et petits, les clercs se précipitent à l'*appel des causes;* ils se disputent les *remises,* les *retenues*, les *profits joints*, et cherchent au galop, par tous les corridors, par toutes les issues, par tous les escaliers, dans toutes les enceintes et dans tous les prétoires, les avocats de leurs patrons ; et les avoués se gourmandent; et les plaideurs se désespèrent ; et la voix des huissiers réclame le silence; et l'on se heurte, et l'on se pousse ; et l'agitation, gagnant de proche en proche, envahit le Palais, comme un champ de bataille, de la bibliothèque au café d'Aguesseau... de la bibliothèque, où l'on travaille peu, au café d'Aguesseau, où l'on déjeune beaucoup.

Mille embarras alors, mille difficultés, retardent tour à tour l'œuvre du tribunal. Vingt affaires sont prêtes à la première chambre, mais personne n'est au barreau : maître A... plaide à la cour, maître B... en province, maître C.... est de garde, maître D....

dans son lit; maître F... marie sa fille, la femme de maître H... *et cæteros*... Plein de zèle et d'ardeur, le président murmure d'un pareil abandon; le greffier sourit, en frottant ses lunettes; et les juges maugréent de ne pouvoir dormir (le tic-tac des moulins berce les meunières)... « Cinq minutes encore, et les causes du jour seront *jugées sur pièces!* » Parole menaçante, épouvantable perspective!... Enfin, tout essoufflé, courant, roulant, s'épongeant le visage, arrive maître G.... — « Pressez, pressez, le pas! lui crie l'audiencier. — Nous vous attendions, lui dit le président, plaidez. — Mais mon adversaire est absent, réplique l'avocat. — N'importe, commencez. — Mais, monsieur le président, mon adversaire... (*Une voix dans l'auditoire*: Il plaide contre vous à la seconde chambre.) — Plaidez donc, maître G...! le tribunal l'exige. » Et maître G..., cédant à cet aimable accueil, lit ses conclusions, parle pendant une heure, quelquefois deux, quelquefois trois... trois heures!... jusqu'au moment où son confrère, dont il déchire le client, se présente à la barre, échauffé comme lui, *furieux* comme lui... et lui jette, en passant, cette phrase amicale: « Vite, vite, à la seconde; j'ai plaidé contre *toi*. » — Quel infatigable lutteur, quel phénomène herculéen, que le célèbre G...! Le voilà qui bondit vers la seconde chambre, avec son quintal de dossiers; le voilà qui *reparle*, et réfute *de point en point* la *belle plaidoirie* (qu'il n'a pas écoutée)... la *savante discussion* de son *honorable* adversaire,

qui le réfute lui-même (sans l'avoir entendu) devant les magistrats de la première chambre !

Ainsi vont les affaires, les plus *grosses* affaires.— Pourquoi? les avocats du barreau de Paris ne sont-ils pas nombreux ? — Oh ! ils sont innombrables. — Eh bien ? — Empêchez donc les acheteurs de s'adresser toujours aux boutiques fameuses, aux mieux achalandées. — Mais, si vos avocats les *mieux achalandés* n'ont pas le temps d'apprendre... — On étudie pour eux. — Mais s'ils n'entendent pas... — On écoute pour eux. — Et touche-t-on pour eux la moitié des *honoraires ?...* — Savez-vous l'allemand ? — Un peu. — *Nicht*... Voyez-vous celui-ci ? le petit dossier mince qui jaunit sous son bras vous indique son sort, triste et douloureux sort !... Il se promène seul, lentement, tête basse, balayant de sa robe, déjà fort ancienne, la grande salle du Palais, bien nommée, songe-t-il, *salle des pas perdus*. C'est un homme pourtant de beaucoup de savoir, et qui, même, a brillé dans quelques procès graves que le vent du hasard a égarés chez lui ; mais il manque de savoir-faire, mais il est dépourvu de ce que l'on appelle des *relations utiles*... (*utiles*, traduisez *pécuniairement productives*...) il gagne, par année, quinze ou seize cents francs. — Et maître G... ? — Quatre-vingt mille ! — La différences du talent ? — Je ne l'évalue pas... — A combien ? — A cent francs. — Pauvre homme !... il m'intéresse. — Bon ! ayez un procès... vous irez droit chez maître G....

Et cet autre qui se pavane, se balance complaisamment, rit à gauche, salue à droite, serre toutes les mains, cet autre-là que l'on entoure et que l'on semble caresser, il ploie, comme ce G... dont vous me vantez la fortune, sous un lourd faix de paperasses, il a bien des clients ! Non; il a bien des causes, des *saisies-gageries* et des *saisies-arrêts*, des *oppositions*, des *revendications*, des *séparations*, des *liquidations* et des *contributions*. — Il a donc des clients ?— Il a des avoués. Camarades d'enfance et de cléricature, dix avoués et lui forment une phalange, un bataillon sacré, dont il occupe le centre et dont il est, en même temps, le housard et le cuirassier, l'artilleur et le tirailleur. Ce que je vous dis là, personne ne l'ignore et n'y peut trouver à redire; mais on ajoute à demi-voix, et je vous répète entre nous, qu'il sut prêter à propos des sommes importantes à plusieurs *maîtres clercs*, avoués aujourd'hui, qui reconnaissent ses services en le faisant plaider. — Ah bah ! Et les plaideurs ?... — Il est, du reste, bon vivant, frais, alerte et dispos, trousse une affaire proprement, se croit un homme remarquable, un Patru pour le moins... ne le détrompons pas ; nous attristerions les excellents dîners dont il régale la basoche.

— Oh ! quel air soucieux, quel front méditatif, quelle démarche solennelle ! Apprenez-moi le nom de cet homme superbe, au portefeuille doré... — Où donc le voyez-vous ?— Là, sur l'escalier de la cour;

il monte. — Suivons-le. — Son nom? — Vous le saurez... si je me le rappelle. — Comment? — Observez-le. Il va entrer dans les trois chambres, lire soigneusement les trois rôles d'audience, interroger les trois greffiers, tousser et se moucher d'une façon bruyante, ouvrir et refermer plus bruyamment encore son portefeuille de ministre, éblouir tous les yeux avec le ruban rouge, le large ruban rouge qui rehausse sa robe! — Après? — Après cela, vous le verrez sortir tel qu'il est arrivé, d'un pas de sénateur traversant le Forum! — Ses procès, cependant... — Il n'a point de procès, mais il veut paraître en avoir, il veut jouer un personnage. — Et d'où vient cette croix? — Vous ne devinez pas? Approchons-nous de lui : « Bonjour, mon capitaine... » Tenez, ce mot l'a mis en fuite. — Quoi! c'est... — Les grenadiers de son arrondissement l'ont élu capitaine, et capitaine décoré, parce qu'ils le regardent comme un grand avocat; et les avocats, ses confrères, le regardent, entre eux, comme un grand capitaine. — Et vous? — Moi, je fais mieux, je ne le regarde pas.

Mêlons-nous à ce groupe. — Y cause-t-on d'affaires? — Oui, d'affaires publiques; on y traite de tout, du Maroc, de l'Espagne, de l'impôt sur le sel, des fortifications, et de monsieur Pritchard. Toutes les opinions sont représentées là, de l'un à l'autre extrême, les pères-jésuites, et les républicains, et les légitimistes, et les bonapartistes, et les juste milieu; et vous allez entendre, si vous patientez, les plus étran-

ges discours : entre avocats, on ne craint pas d'outre-passer les bornes... — Quelles bornes? — Les *bornes* qu'un illustre orateur a durement poétisées... On les passe même à psésent : on risque l'hyperbole jusqu'à désavouer la tendance trop nationale d'un ministre du roi qui promettait hier, pour mil huit cent quarante-neuf, des explications sur le droit de visite... Et cela fait frémir un démocrate chevelu qui se lance à son tour, et s'anime, et s'échauffe, et ne s'arrêtera!... Remarquez la tenue et la mine importante, et le sourire moqueur, de ce beau petit homme, *avocat-député* depuis l'année dernière : « Allons, ferme, poussez, *mes amis de la cour*... dit-il d'un air capable et d'une voix officielle... Mais vous en rabattrez, de vos fières paroles et de votre énergie, lorsque vous monterez à la tribune de la Chambre. » A-t-il tort ou raison, l'avocat-député? Peut-être a-t-il raison; il a peut-être tort; mais ce que j'ose, moi, vous affirmer bien sûrement, c'est que les discuteurs qui s'époumonent devant nous songent *tous* à la Chambre. On n'est plus maintenant un avocat complet si l'on ne va, député nul, habile ou suffisant, perdre au Palais-Bourbon la moitié des jours qu'on donnait jadis sans partage au Palais de Justice.

— Assez d'avocats, je vous prie. — Vous en avez assez! j'allais continuer mon exhibition. — Vous ne parlez que du barreau. — C'est que le barreau seul agit et tourbillonne aux regards de la foule, c'est qu'il nous offre seul des figures bizarres et des allures

variées, des types originaux qu'on entrevoit à peine sous l'uniformité de la magistrature. Que puis-je vous apprendre ou des conseillers ou des juges qui viennent le matin occuper leurs siéges, et restent là cinq heures quasi muets, presque immobiles, et semblent tous penser que les horloges d'audience, participant d'eux-mêmes, sont *inamovibles* comme eux? Vous dirai-je que celui-ci retire de sa toque une petite épingle et se pique de temps à autre pour ne pas s'endormir; que celui-là hoche la tête, en signe d'assentiment, pour abréger le plus possible des discussions qui l'assomment; qu'un troisième remue ses pouces, soit en avant, soit en arrière, selon qu'un plaidoyer l'intéresse ou l'ennuie?... (Neuf fois sur dix, le mouvement est rétrograde.) Vous ferai-je observer que monsieur*** passe deux heures de suite à se ronger les ongles; que monsieur*** dessine des portraits; que monsieur*** compose des rébus, et que monsieur***, grand diseur de bons mots, se gratte les poignets, comme pour exciter son humeur bilieuse?... Cela, certainement, ne vous divertirait en aucune façon. Je sais, ah! je sais bien, curieux que vous êtes, qu'il vous conviendrait fort de vous rendre invisible, et de pénétrer à bas bruit dans les chambres secrètes où les arrêts se délibèrent, où se brassent les jugements; mais c'est là l'arche sainte, le moderne *arcanum*, et l'on n'y entre pas : *honni soit qui mal y pense!*... Interprétez la phrase comme vous le voudrez... et revenons aux plaids.

Les quatre individus que votre étoile de touriste a mis sur notre route ne résument pas mal dans leurs quatre personnes les diverses fortunes des avocats *civils*. Tenons donc pour bien vue, quoique vue en courant, cette immense famille où l'on ne compte qu'un G... qui s'enrichit outre mesure contre cent malheureux qui gagnent à grand'peine de quoi vieillir honnêtes, de quoi mourir solvables... *Le barreau mène à tout*. Quittons ce doux climat où germe l'*hypothèque*, où fleurit l'*antichrèse*, où les *murs mitoyens* croulent, comme autrefois tombaient les murs de Jéricho; visitons les assises, cette patrie du crime, *où fleurit le poignard*... (le mot est historique), et nous terminerons notre voyage pittoresque par une excursion en police correctionnelle... Allons-y de ce pas, car on n'y débat aujourd'hui que des causes très-ordinaires. — J'aimerais mieux... — Vous avez tort, le hasard nous sert bien. Si quelque parricide ou quelque empoisonneuse *comme il faut*, si quelque incendiaire ou faussaire titré paraissait devant le jury, son défenseur ne serait pas un avocat de cours d'assises; et, si quelque gérant de société fameuse avait à se défendre contre des actionnaires habilement ruinés, nous le trouverions sans nul doute assisté d'un conseil du poids de maître G..., qui *travaille dans tous les genres*, pourvu que les commandes et les pratiques soient bonnes... On dit dans le commerce : Monsieur un tel est *bon*.

Les avocats qui se pressent ici (nous sommes à la

cour d'assises) doivent se diviser en deux catégories, les jeunes et les vieux, les stagiaires et les anciens; et les stagiaires eux-mêmes se distinguent à l'infini. Parmi ces jeunes gens qui viennent... de ne pas suivre huit ou dix cours de droit, les uns fréquentent le Palais pour plaire à leurs parents, pour *faire quelque chose;* les autres se destinent à la magistrature, au ministère public, et plaident par étude avant d'accuser par état; quelques-uns seulement veulent demeurer au barreau. Le plus grand nombre vit encore de la vie que l'on mène dans le quartier Latin, et n'abandonnera le docte Luxembourg, la pédante Sorbonne, le boulevard du Mont-Parnasse... (connaissez-vous ce boulevard?) qu'après trois ans de stage, après avoir signé une fois par semaine, durant ces trois années, le gros registre de présence qu'on paraphe le samedi, après avoir peuplé les prisons et les bagnes, après avoir enfin... expédié quelqu'un vers la barrière Saint-Jacques.

Plus ou moins criminels, *escarpes* ou voleurs, tous les clients des stagiaires sont des clients *d'office* que les présidents leur confient, comme, à l'École de Médecine, on confie des *sujets* aux jeunes chirurgiens inexpérimentés. — Remarquons, toutefois, une légère différence, qui ne détruit en rien l'assimilation, c'est que les *carabins*, les apprentis docteurs, étudient sur des morts, tandis que les stagiaires, apprentis avocats, dissèquent des vivants. — Mais n'insistons pas là-dessus, ne sophistiquons pas; les philanthropes

seuls (et qui dit *philanthrope* dit aujourd'hui *niais*) osent encore prétendre que les accusés sont des hommes. Ce qui, d'ailleurs, nous intéresse uniquement, au point de vue que nous avons choisi, ce n'est pas l'accusé, mais bien le défenseur.

Voyez le jeune *maître* qui va répondre le premier au *foudroyant* réquisitoire de cet avocat général dont la voix éclatante et les poumons robustes ne se fatiguent jamais, de cet orateur ampoulé, bouffi d'*i hos*, gros de *pathos*, qui vient de répéter pour la millième fois, avec les mêmes gestes, avec le même feu, et dans les mêmes termes, les sonores banalités, les lieux communs pompeux qu'il s'est donné la peine d'improviser jadis, lorsqu'il a débuté, novice accusateur, au tribubal de Pézenas, de Carpentras... d'une ville en *as*, je ne sais plus laquelle... Voyez-le, ce pauvre garçon : il tremble, il balbutie, il hésite, il sue froid; son client est coupable, évidemment coupable, trente témoins l'ont reconnu; il doit cependant le défendre, il doit parler pourtant... il parle... et veut douter de ce qui est plus clair qu'un rayon du soleil... il doute... il met le pied timidement sur le vague terrain des *circonstances atténuantes*, il invoque la vie passée, les bons antécédents du prévenu... qui n'a subi encore que deux condamnations... dont l'une à vingt ans de galères... et puis... et puis il se repose, *avec pleine confiance*, sur l'humanité du jury... Oh! il a bien souffert!... mais il est enchanté; son nom sera demain dans la *Gazette des Tribunaux*, que l'on re-

çoit chez lui, à Brives-la-Gaillarde, et, depuis qu'il *exerce* sa noble profession au barreau de Paris, son père, sa marraine et sa cousine Clara lisent tous les jours la *Gazette*. — La parole est à son voisin : « Messieurs ! — crie celui-ci, qui part à fond de train, ventre à terre et le mors aux dents, — je ne viens pas, messieurs, vous demander de l'indulgence... de l'indulgence?... pitié !... de l'indulgence? dérision !... Je veux justice, entendez-vous? justice, bonne justice !... je l'aurai ! » Tarare; vous aurez, mon ami, une condamnation très-sévère et très-juste; et, si vous persistez à copier ainsi Buridan de *la Tour de Nesle*, vous allez vous couvrir d'un ridicule ineffaçable. — Il n'a pas trop l'air de vous croire, il se rengorge fièrement... — *De profundis*, passons. La parole est à son voisin : (Chut, chut, chut, chut !) — Ces *chut* de bon augure descendent de la cour, et, fidèles échos, les deux huissiers redisent en frappant sur la barre : Chut, chut, chut, chut ! — Ah diable ! l'avocat... — Chut, chut !... — On l'encourage du regard, on lui sourit, on l'aide, on l'approuve, on le porte... Il récite tout doucement un petit plaidoyer bien fait, bien peigné, bien sage, bien appris, et passablement débité; il a même la chance d'obtenir un acquittement, joli succès de stagiaire... il jouira de ce succès; l'avocat général abandonne l'accusation. — Et qui donc est-il, dites-moi, ce fortuné triomphateur ? — Il est neveu d'un conseiller. Collègues de monsieur son oncle, les présidents lui gardent les meilleurs crimi-

nels; et, s'il laisse le criminel pour les procès civils...
— Plaidera-t-il devant son oncle ? — Quel obstacle à cela ? — Je... — Pour quoi comptez-vous l'impartialité, la *haute* impartialite qui *caractérise* toujours?... — Vous divaguez. — Sceptique !... Mais reprenons notre examen. Cinq ou six Démosthènes nouvellement robés... j'allais dire *toqués*, s'évertuent tour à tour à soutenir des thèses absolument insoutenables; à plaider, par exemple, que le *révélateur* mérite une couronne, un grand prix Montyon; que l'habitude de voler, d'escalader les murs, de briser les armoires, est une maladie qu'il faut traiter sans la punir; et que l'empoisonneur doit être innocenté s'il a la bosse du meurtre... ou si l'expert, *prince de la science*, trouve de l'arsenic dans un bâton de chaise. Et la monotonie de ces redites éternelles endormira certainement la salle tout entière, les gendarmes eux-mêmes, à moins qu'un accusé ne la rompe soudain en poussant des cris rauques, en hurlant ces mots !... Tenez, tenez, écoutez l'homme qui se lève : « Taisez-vous donc, bavard ! — crie-t-il au défenseur; —je n'ai pas besoin de vos phrases; voici ma cause : Lorsque le loup a faim, il sort du bois, et, pour manger, il tue ! » — *Le président, d'une voix ferme :* « Il devrait travailler. » — Bien répondu. — Sublime enseignement !... Là-dessus, m'est avis que nous quittions la cour d'assises. — Et les rivaux des stagiaires ? — Les vieux ? nous les rencontrerons à la sixième chambre, escortés d'une bande d'incroyables clients... mais, avant de

sortir, je peux vous présenter un digne échantillon de cette espèce curieuse; là, cet avocat chauve, étique, rachitique, anguleux, cauteleux, qui semble étiolé par un trop long séjour dans les cachots humides de la *Conciergerie* : il va défendre un recéleur, un *commerçant honnête*, qui l'a payé d'avance, soit en argent, soit en nature..... Une montre s'accepte, un cachemire aussi, comme un vase de bronze ou un coupon de drap. — Vraiment ? — Ses honoraires (expression charmante) augmenteront encore suivant le résultat de l'accusation... Et, s'il a de la verve quand il parle aux jurés, il devient magnifique lorsque, dans la prison, il prouve à ses ouailles que sa noble éloquence mérite un *supplément* : « Eh bien ! dit-il un jour à l'un de ses clients, frappé de mort sous lui, vous devez être satisfait ? — Satisfait ! repart l'autre en ouvrant de grands yeux, on me condamne à mort ! — Il le fallait, mon bon... mais je vous ai sauvé ! — Quoi !... — La cour, sur ma plaidoirie, vous accorde trois jours pour vous pourvoir en cassation. » Cela vaut bien, j'espère, trente ou quarante écus. — Comment les accusés s'adressent-ils à lui ? sa réputation... — Elle est des plus brillantes aux préaux de la *Force* et des *Madelonnettes*, où les guichetiers, ses amis, qui lui tendent la main quand on ne les voit pas, et le saluent très-humblement devant les prisonniers, racontent ses victoires et vantent son talent. D'autres sources fécondes alimentent sa clientèle et remplissent sa bourse : il est d'intelligence

avec les écrivains de la salle des Pas perdus, ces donneurs d'avis en plein vent, qui flairent les prévenus, les happent au passage, les effrayent, les étourdissent, et les jettent entre ses bras, exactement comme des *rabatteurs* qui traquent le gibier; il est, de plus, très-indulgent, très-crédule et très-dévoué; il excuse toutes les fautes, il admet volontiers tous les systèmes de défense; il sert les passions, les rancunes, les haines, se courbe, se relève, et supplie, et menace, et pleure si bien, au besoin, que les auditeurs attendris demandent tous son nom, et se promettent tous de le choisir pour avocat.

Descendons maintenant... Eh! d'où partent ces rires? De cette pauvre chambre des *appels correctionnels*, que messieurs de la cour considèrent comme un exil ou comme un purgatoire, non pas, je le présume, parce que les audiences y durent plus qu'ailleurs, mais parce que les causes dont elle est encombrée sont habituellement de pitoyables causes. On n'y juge guère, en effet, que des escroqueries, des ruptures de ban, des *polkas orageuses*, ou des vagabondages, sauf de très-rares circonstances où le barreau sérieux vient y soulever des questions de propriété littéraire, de privilége industriel, et de diffamation... La diffamation, soit dit en parenthèse, n'est plus politique à présent, elle est jésuitique; elle n'est plus mondaine, elle est ultramontaine. — Et ces rires?...—Nous allons voir qui les a motivés... C'est justement un avocat de l'espèce qui nous occupe;

une naïveté passablement bouffonne a mis la cour en joie vers la fin de sa plaidoirie, qu'elle a dignement couronnée : il s'agissait pour lui d'atténuer les torts d'un voleur émérite, d'un escroc dangereux qui dupait tout le monde avec de faux certificats; notre homme cependant lisait et relisait ces attestations d'une voix pathétique, et voulait en tirer des preuves d'innocence... « Arrêtez, maître P., lui dit le président, vous invoquez des pièces fausses, dont l'accusé lui-même se reconnaît l'auteur. — N'importe, répondit l'inébranlable P., vous devez convenir qu'elles lui sont bien favorables. » A-t-il souvent, ce maître P., des inspirations de cette force-là? — Souvent; il les prodigue à chaque instant du jour, et je suis désolé que vous ne l'ayez pas entendu quand il donne carrière à son érudite faconde, quand il cite les *douze tables où se réunissaient les jurisconsultes de Rome*, quand il signale aux juges, en la stigmatisant, la *foi panique* de ses adversaires, quand il apprend au tribunal que l'enfance de son client s'est passée au Brésil, à Rio-de-Janeiro, *sous le ciel brûlant de l'Afrique*. — Oh! vous exagérez. — Du tout. — Les magistrats ont donc raison de rire?... — Oui; mais les avocats pouffent de rire aussi quand, du haut de son siége, un président sévère, qui vient de condamner une jeune fille de quinze ans, arrêtée le soir dans la rue, seule, fondant en larmes et privée de ressources, termine l'audience par le colloque suivant : — « Fille Bernard, le tribunal a usé d'indulgence en ne vous condam-

nant qu'à dix jours de prison; tâchez, à l'avenir, de ne pas retomber... — *La jeune fille :* Je n'ai plus de parents, monsieur, je n'ai plus de maison, et je n'ai pas d'état. — *Le président :* Un état, un état... On trouve toujours un état si l'on est une honnête fille. — *La jeune fille :* Mais je ne sais pas travailler, mais je ne sais pas coudre... — *Le président :* Eh bien! mademoiselle, faites-vous nourrice; allez. »

— Et lui, que s'est-il fait? où s'est-il retiré?—Qui, lui? — Le magistrat; je ne suppose pas qu'après un pareil mot... il remonte au fauteuil pour en *commettre* d'autres *ejusdem farinæ!* — Vous êtes dans l'erreur. — Mais la publicité... — On ne la craint pas au Palais; la presse judiciaire est si bonne personne!... qu'elle ne tire pas sur les siens. — Est-elle exacte, au moins, lorsqu'elle nous raconte les débats correctionnels, quand elle remplit ses colonnes de grotesques histoires et de controverses joyeuses, quand elle peint, à la Téniers, des loges de portières et des rixes de cabaret?—Elle a beaucoup d'esprit; pour de l'exactitude, je ne garantis rien; et j'ajouterai même... entre nous, n'est-ce pas? que ses romans comiques font quelquefois du mal; qu'un pauvre diable de témoin, qui ne figure à l'audience que contraint et forcé par une assignation, doit être bien marri, le lendemain matin, de la caricature qui joue, dans le journal, son rôle de la veille. Il se fâchera, le brave homme, contre un voisin moqueur, lequel portera plainte; alors, de témoin qu'il était, il sera prévenu; et, de

prévenu, condamné... et puis, l'oreille basse, il rentrera chez lui, couvert d'un second masque aussi peu ressemblant, mais plus vilain que le premier.

La matière cependant ne ferait pas défaut à qui voudrait fixer l'attention publique sur les mille incidents, lamentables ou gais, déchirants ou bouffons, qui nous révèlent chaque jour, à la sixième chambre (où nous voilà, monsieur, depuis quelques instants), des prodiges de honte et de saintes vertus, des fortunes et des misères... oh ! d'horribles misères que la société ne devrait pas permettre, et qu'on ignore trop. Tout cela serait bon à lire, et tout cela sans doute nous intéresserait plus que des calembours et de méchants lazzi. Mais on aime mieux nous conter la bataille de deux mégères qui se querellent pour un chat que les douleurs de ce vieillard dont la longue vie s'est usée dans un rude labeur, et qui, faible aujourd'hui, chassé de la fabrique, errant, mourant de faim... a demandé l'aumône en détournant la tête... l'aumône, ce délit ! — N'est-il pas des hospices et des maisons d'asile ?... — Il faut connaître un député, et le pauvre vieux n'en connaît pas... La prison donc au mendiant ! Et la prison aussi... la prison, c'est-à-dire la dépravation, à ce malheureux orphelin, à ce fils du hasard, qui mange ce que l'on jette et qui se désaltère au ruisseau ! Il a volé... volé !... Il a gardé comme un jouet, comme une médaille bien luisante et bien jolie à voir, une pièce d'or de vingt francs qu'un bambin millionnaire a laissé tomber l'autre

jour dans les Champs-Élysées... La prison, la prison! Et nulle voix ne les protége contre la froide rigueur de l'*avocat du roi*, tandis que l'on dispute à des peines trop douces la femme corrompue qui déprave l'enfance, et le maître barbare qui torture des apprentis!

Ces deux exemples-là ne démontrent-ils pas qu'un illustre écrivain qui consacre sa plume à des œuvres utiles, et qui met au service des idées généreuses son beau talent de romancier, proposait une chose éminemment morale, une excellente chose, une chose nécessaire, en appelant de tous ses vœux une institution de défense publique, et la création de l'*avocat des pauvres ?*

Arrêtons-nous ici, car le chapitre des réformes excède notre cadre. Si nous l'entamions, je vous dirais d'abord, pour n'être pas injuste, ce qu'il y a de bon dans le monde du Palais, où le mal et le bien naissent en même temps et vivent côte à côte, comme dans tous les mondes, où le bien très-souvent l'emporte sur le mal, comme dans peu de mondes... Oui, je vous prouverais que les hommes de robe sont moins noirs qu'on ne pense, et que leurs ridicules, dont nous avons ri cette fois, parce que les défauts frappent l'observateur avant les qualités, n'étouffent point chez eux la noblesse du cœur, la dignité de la conduite. Au revoir donc, monsieur... — Tiens, quelle est cette salle élégamment ornée? — C'est la galerie neuve de notre cour suprême. — La cour de

cassation ? — Oui, monsieur. — Pourquoi donc n'avons-nous pas été?... — Je suis incorrigible. — Comment cela? — Toujours je fais la même faute : un Espagnol de mes amis vint à Paris le mois dernier; je me chargeai du soin de lui montrer la ville, et je m'aperçus, seulement à l'heure de son départ, que j'avais oublié... de le mener aux Invalides.

UN VIEUX PRATICIEN.

LES BILLES D'AGATE.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN INCONNU.

17 juin 1844.

. . . Cette enfant a encore passé tantôt devant la clôture de mon petit jardin, pendant que j'émondais les *gourmands* (pousses parasites) de mes rosiers.

Quoique misérablement vêtue, cette toute jeune fille était charmante. Quel âge peut-elle avoir ? quatorze ans à peine; de ma vie, je crois, je n'ai vu un profil plus pur, des joues plus roses, des cheveux d'un blond plus doux; son mauvais petit bonnet de crêpe noir contenait à peine la natte épaisse que formait sa chevelure derrière sa tête; sa robe de deuil, tout usée, dessinait une taille élégante mais un peu grêle, car cette fille touche encore à l'enfance.

Elle est en deuil...

De qui est-elle en deuil? Déjà orpheline, sans doute... orpheline! et pauvre... et si belle... et si jeune... cela est triste...

Elle marchait lentement, d'un air pensif, s'arrêtant de temps à autre pour regarder, tantôt du côté du grand terrain désert qui longe mon jardin, tantôt vers la rue du Faubourg-du-Temple. Ses traits paraissaient impatients et inquiets, comme si elle eût en vain attendu quelqu'un. J'étais abrité derrière la charmille, cette enfant ne pouvait m'apercevoir, il m'a semblé qu'une larme coulait sur sa joue... mais quatre heures ayant sonné au loin, la jeune fille a précipitamment disparu.

La physionomie de cette enfant m'avait déjà frappé, il y a deux ou trois jours, lorsque je l'avais vue passer devant mon jardin, car j'ai écrit dans ce journal quelques mots sur cette rencontre.

Après tout, de quoi remplirai-je ce *memento*, sinon ces mille petits incidents d'une vie maintenant si calme et si solitaire? Les temps ne sont plus où le récit hâté de tant d'événements, de tant de souvenirs de toute sorte, venait chaque jour encombrer les pages de ce *livre de loch*, comme nous disions à bord du vaisseau *le Foudroyant*.

Hélas! la vieillesse approche, et un mélancolique repos succède à la tourmente des passions.

---

18 juin 1844.

La vue de cet homme m'a révolté et attristé.

Peut-être me trompé-je, mais il me semble qu'il existe je ne sais quel lien ou quel rapport entre cet

homme et cette jolie et blonde enfant; comme elle, il est aussi venu vers les trois heures; comme elle, il a paru aussi attendre quelqu'un avec impatience (elle sans doute), car, lorsque quatre heures ont sonné, comme elle encore, il s'en est allé; mais les traits contractés par une expression de colère brutale, il a même prononcé quelques paroles de dépit ignoble et cynique, que j'ai parfaitement entendues; car, assez curieux de voir si la jeune fille aux cheveux blonds reviendrait, je m'étais caché derrière ma charmille; les quelques mots grossiers prononcés par cet homme sont donc facilement arrivés jusqu'à mon oreille.

C'était un homme de trente ans environ; ses traits, assez beaux, paraissaient flétris par les excès, son teint était hâve, plombé; ses joues creuses, son regard audacieux; sa physionomie effrontée respirait à la fois la bassesse et la dépravation.

Il était vêtu avec un mélange de faux luxe et de misère significatif: il portait crânement un chapeau gris râpé, posé de côté sur sa longue chevelure noire frisée; un col de chemise, d'une blancheur douteuse, se rabattait sur une mince cravate rouge, nouée en corde, tandis qu'une longue et grosse chaîne de cuivre doré serpentait sur son gilet de velours bleuâtre à boutons de cuivre; enfin, il tenait ses mains plongées dans les poches d'un pantalon écossais bridant sur des bottes éculées dont le bout se recourbait en patin.

Ce personnage hasardeux me parut le type ignoble

de certains vendeurs de chaînes de sûreté ou acheteurs de contre-marques, qui pullulent aux abords des théâtres.

Il y avait un tel contraste entre la physionomie cynique et basse de cet homme et les traits candides de la toute jeune fille, qu'il me fut d'abord impossible de m'arrêter à cette révoltante pensée qu'il existait quelque lien d'affection ou de sympathie entre ces deux êtres si dissemblables; mais bientôt je songeai avec amertume, presque avec effroi, à l'attrait étrange presque fatal, que la corruption et l'audace exercent souvent sur ce qui est pur, innocent et timide. Hélas! tous les don Juan n'ont pas la voix enchanteresse, la grâce patricienne, le pourpoint brodé d'or et une maison princière. Il est des don Juan de tout état, de toute classe, il est des don Juan en haillons; mais leur séduction est également insolente et féroce... Mais tous, et chacun dans sa sphère, ont également l'art d'amuser, de plaire ou de convaincre par de menteuses paroles tour à tour gaies, langoureuses ou passionnées; mais tous savent, par des mots hardis prononcés tout bas, par des regards ardents et lascifs, troubler l'âme et les rêves de l'innocence; tous enfin, au moment donné, employant la prière, la force, l'ardeur contagieuse du désir, saveut enfin triompher d'une victime naïve, crédule, aimante et éperdue...

. . . .

Demain je parlerai à cette pauvre enfant, il le faut, tout me dit qu'un danger la menace.

19 juin 1844.

Je n'ai revu ni la jeune fille ni l'homme à figure ignoble. . . . .

. . . .

13 décembre 1844.

Je rentre profondément attristé, ce récit m'a brisé le cœur; quel douloureux enseignement !

Ah !... il est quelque chose de plus effrayant que la fatalité antique qui poussait forcément certaines races à des crimes monstrueux... CEST LA MISÈRE !

La misère... cette épouvantable FATALITÉ des temps modernes.

. . . .

Voici ce qui s'est passé aujourd'hui; on vient de me le raconter dans l'un des groupes animés dont je m'étais approché en revenant chez moi, tout étonné de l'espèce de trouble qui régnait dans ce quartier, ordinairement paisible.

Non loin de ma demeure habite une brave femme, veuve et mère de famille; elle est, de son état, blanchisseuse au bateau; partant dès le matin pour la rivière, elle ne revient que le soir, après sa tâche. Elle a trois enfants : deux petits garçons, l'un de cinq ans, l'autre de sept, et une fille de quatorze ou quinze ans. Cette pauvre veuve, occupée toute la journée à son bateau afin de gagner le pain de sa famille, ne peut surveiller ses enfants. Les deux plus jeunes sont à la salle d'asile; mais, comme, par un re-

grettable usage, ces salles d'asile ne s'ouvrent que deux ou trois heures après que la journée de travail de l'artisan a commencé, et se ferment deux heures avant qu'elle soit terminée, les parents sont obligés ou de renoncer à envoyer dans ces refuges leurs enfants trop petits pour s'y rendre seuls, ou de payer quelqu'un pour les conduire et pour les ramener : dépense minime sans doute, mais toujours bien lourde pour le pauvre.

Cette veuve, chargée de famille, afin de s'épargner ces frais (c'était à peu près ce que lui coûtait la nourriture de l'un de ses enfants), avait chargé sa fille aînée de conduire ses deux petits frères à la salle d'asile le matin, et de les ramener à l'heure de la fermeture. Cette jeune fille était en apprentissage chez un cordonnier comme bordeuse de souliers. Comme il lui fallait quitter son travail dans la matinée pour aller chercher ses frères chez sa mère, afin de les conduire à la salle d'asile, fort éloignée de son atelier, puis interrompre encore son labeur dans l'après-dînée, afin d'aller rechercher les enfants, elle passait, pour ainsi dire, autant de temps dans la rue que chez son maître, qui s'en courrouçait et la traitait avec une grande dureté, car, disait-il, ces absences, depuis deux ou trois mois, étaient devenues de plus en plus prolongées.

Tantôt, à l'heure où la jeune fille rentrait chez sa mère avec les deux enfants qu'elle venait d'aller querir, deux agents de police, qui l'avaient suivie, l'ont

arrêtée à la porte de sa maison, l'accusant d'avoir, pour la quatrième fois, volé des billes d'agate chez un épicier, devant la boutique duquel elle passait journellement. L'épicier, survenant, avait soutenu l'accusation, poussé à bout, disait-il, par la récidive.

La malheureuse fut fouillée, et l'on trouva en effet sur elle trois petites billes d'agate. Comme on la traitait de voleuse, elle se mit à fondre en larmes, disant qu'elle n'avait pas pris ces billes pour les voler, ou plutôt pour les vendre, et que les autres étaient cachées dans le lit qu'elle partageait avec ses deux petits frères.

On monte dans la misérable mansarde qui servait en effet de demeure à cette pauvre famille, et l'on trouve environ une douzaine de billes d'agate cachées dans une paillasse.

« Mais pourquoi, lui dit-on, avez-vous dérobé ces objets qui ne vous étaient d'aucune utilité, et qui n'avaient d'ailleurs presque aucune valeur ? »

Elle hésite à répondre, ses sanglots redoublent; enfin, pressée de questions, la malheureuse enfant avoue que l'aspect brillant, poli, bigarré de ces billes l'avait toujours vivement frappée lorsqu'elle passait devant cette boutique, qu'enfin elle n'avait pu résister à l'insurmontable tentation de s'emparer de ces jouets... *parce qu'elle est enceinte*...

Et elle a quinze ans à peine...

... Mais j'y songe... le souvenir de cette enfant aux cheveux blonds et à la figure candide me revient

à l'esprit... Elle demeurait dans ce quartier... Je vais savoir...

. . . .

14 décembre.

C'était bien elle...

A la façon dont les voisins qui avaient assisté à son arrestation me l'ont dépeinte, il n'y a pas à en douter... c'était bien elle...

Elle s'appelle *Arsène Remi* et n'a pas quinze ans.

On signale pour son *amant* un coryphée d'estaminet, qui s'était attaché à ses pas depuis quelques mois... On m'a aussi dépeint ce misérable; c'était l'homme à figure ignoble que j'avais remarqué.

Ce n'est pas tout.

Lorsque Arsène Remi a été emmenée comme voleuse, ses deux petits frères ont été confiés à une voisine; et lorsque, le soir, la pauvre veuve rentrant chez elle, brisée de fatigue après sa journée de labeur, a demandé sa fille aînée... elle a si brusquement appris l'arrestation et le déshonneur de sa malheureuse enfant, qu'elle est tombée comme foudroyée... Elle a été transportée à l'hospice... On désespère de ses jours...

Les voisins étaient trop pauvres pour recueillir les deux petits orphelins, le magistrat les a fait conduire dans la maison des Jeunes-Détenus... *En prison!* L'un a cinq ans, l'autre sept ans; la loi les considère comme vagabonds.

Sans doute, à cette heure, leur mère est morte...

Leur sœur aînée n'a que quinze ans. Elle est mère et jetée au milieu de la corruption contagieuse des prisons !

Pour ces orphelins... quel avenir !...

Pour cette infortunée déjà mère... quel avenir !...

Et pour cet enfant qui doit naître sous les verrous... quel avenir !...

. . . .

Au moment où je sortais de cette maison, un homme, à la démarche chancelante et avinée, a paru à la porte de la sombre allée demandant d'une voix enrouée :

— Arsène Remi ?...

J'ai reconnu l'homme à la face ignoble, le don Juan de ruisseau... le *séducteur* de cette malheureuse !

La colère a fait bouillir mon sang. Je suis sorti brusquement, et, profitant de ce que le misérable m'avait légèrement heurté, le saisissant au collet, je l'ai jeté sur le pavé ; sa tête rebondit sur une borne. Je m'éloignais lentement, je l'ai entendu m'adresser quelques injures empreintes d'un lâche courroux.

Et le crime de cet homme restera impuni ; au-dessus de onze ans, lorsqu'il n'y a ni violence, ni enlèvement, ni détournement, *la jeune fille est réputée librement consentante.*

. . . .

Malheureuse créature, à jamais perdue sans doute, est-ce donc à la précocité du vice qu'il faut attribuer

sa chute ?... Non... mais à la position que la misère lui a faite; privée de la surveillance tutélaire de sa mère, forcément jetée dans les rues de Paris, en proie à toutes les obsessions, elle a succombé, comme tant d'autres, à l'une des mille influences de la misère.

La misère, répétons-le, *cette* FATALITÉ *des temps modernes !*

EUGÈNE SUE.

CONCLUSION.

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Quand nous n'aurions, en terminant ce livre, d'autre but que celui de donner une fois de plus raison à l'excellent axiome qui nous sert d'épigraphe, le lecteur, à coup sûr, se tiendra pour satisfait.

Si jamais œuvre, en effet, pouvait se dispenser de finir, c'était celle-ci, qui, ainsi que beaucoup d'autres de même nature, aurait pu et dû peut-être ne commencer jamais.

Il n'est aucun de ceux qui ont apporté leur pierre à ce fragile monument d'une louable imitation, qui ne sache, à l'heure qu'il est, que décrire une ville, un univers comme Paris, que le décrire tout entier, choses et hommes, est une tâche qui pourra bien demeurer toujours imparfaite.

Entasser volumes sur volumes avancerait sans doute quelque peu la besogne; mais avancer n'est point arriver; et à quoi sert un pas de plus, si ce pas ne doit jamais être le dernier?

S'il faut ménager quelque chose, cher lecteur, n'est-ce pas, avant tout, ta patience? Et, placés entre ces deux extrémités, dont l'une au moins était inévitable,

celle d'être sans fin si nous voulions tout dire, ou celle d'être incomplets si nous ne voulions pas te lasser, avons-nous tort de choisir la moins fâcheuse, c'est-à-dire celle que, pressé comme tu l'es toi-même, tu pouvais le mieux pardonner?

Combien de figures manquent à ce tableau, combien de détails à cet ensemble, combien de membres à ce corps, personne ne l'ignore donc moins que nous; mais, d'une part, qu'on nous montre une œuvre complète et en même temps collective, et, de l'autre, qu'on nous dise si une œuvre multiple comme celle-ci aurait pu sortir d'une seule plume?

Nous faire voir par où nous péchons serait véritablement un soin superflu. Nous n'avons point de fatuité, et savons, comme dit Sancho, où le bât nous blesse. Si donc vous nous parlez de ce qui nous manque, après vous avoir fait remarquer qu'en somme nous avons dépassé nos devanciers, nous vous montrerons, sans morgue, mais aussi sans vergogne, ce que nous avons.

Nous vous montrerons ces pages impitoyablement remplies, où se trouve visiblement tout ce qu'on y pouvait mettre, du noir — beaucoup plus que du blanc; et nous vous dirons enfin que si, à ces trois volumes si bien bourrés, il se peut qu'il manque quelque chose, ce n'est rien peut-être qu'un quatrième, dont personne n'aurait voulu, lequel aurait dû néanmoins, à son tour, être complété par un cinquième... etc.

Cercle à jamais vicieux, et sans issue, comme tous les cercles !

Que si, en outre, on veut bien s'inquiéter de la bordure un peu légère de notre cadre, et se soucier de ce qu'ont pu devenir les quelques figures que nous y avons mises dans le but innocent de ne pas le laisser tout à fait vide, nous répondrons, dans la joie de notre âme, que rien ne saurait nous être plus agréable, et par conséquent plus facile, que de répondre à une sollicitude aussi flatteuse.

Et, pour commencer, nous vous dirons donc que le modèle des serviteurs, que le fidèle Baptiste, n'a pas cessé d'attendre son maître, qu'il l'attend encore, et qu'il l'attendra probablement toujours...

Pour ce qui est de Flammèche, puisque nous avons commis une première indiscrétion en vous disant qu'il était amoureux, nous croyons pouvoir en commettre une seconde en vous confiant qu'ainsi qu'il arrive en ces sortes de rencontres, son amour, qui avait eu un commencement, eut une fin, et s'évanouit un jour pour faire place à un autre; que cet autre fit bientôt place à un troisième, qui ne dura pas plus que ses aînés; de sorte que le pauvre Flammèche, auquel le plus épais des bandeaux, celui de l'amour, avait d'abord caché l'enfer, se retrouva un beau jour, meurtri et désabusé, sur le pavé de cette ville sans entrailles qu'on appelle Paris.

Qu'y fit-il ?

Mais qui pourrait le dire?

Les uns prétendent que, rendu au mal par le malheur, il se jeta au milieu de notre monde parisien en diable désespéré, portant partout le deuil et les larmes. A les en croire, on l'aurait vu successivement avocat, député, médecin, juge, électeur, ministre, et même journaliste ! Il aurait exercé toutes les fonctions, retourné mille fois son habit, allant du riche au pauvre, du peuple chez le roi ; pesant toutes les consciences, essayant de tous les vices, s'attaquant à toutes les vertus ; cherchant partout le mal, et le trouvant, hélas ! partout. On vient nous dire à l'oreille qu'il est l'âme de la Bourse, qu'on l'a vu tout récemment attisant le scandale, remuant l'or et le papier, agitant les fortunes, soufflant dans tous les cœurs cette impure passion des richesses, qu'on a si imprudemment exaltée de nos jours, et préparant, avec un sang-froid implacable, cette grande crise que chacun redoute et que personne ne conjure.

De ce voyage dans Paris il aurait composé un mémoire secret à l'usage du roi, son maître ; mémoire si horrible, que Satan lui-même l'aurait lu avec épouvante et gardé pour lui tout seul, se réservant sans doute de le jeter, dans un jour de colère, sur notre globe, comme une autre boîte de Pandore, pour en faire jaillir des maux inconnus.

D'autres, et nous souhaitons que ceux-là aient raison, car nous avons un faible pour Flammèche, — d'autres, au contraire, assurent que, tirant le bien du mal lui-même, l'ambassadeur du diable aurait eu

le bon esprit de renoncer en même temps aux hommes, aux femmes et même à Satan ; que, soumis dès lors à toutes les conditions de l'humanité, mais aussi exempt de l'enfer, il se serait retiré dans une solitude profonde, attendant la mort, — selon le précepte du Sage, sans la craindre ni la désirer, — et accomplissant ainsi cette prophétie banale : « Le diable se fit ermite. »

P. J. STAHL (*Hetzel*).

FIN DE PARIS ET LES PARISIENS.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DE PARIS ET LES PARISIENS.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

Pages

